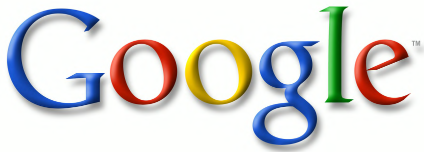
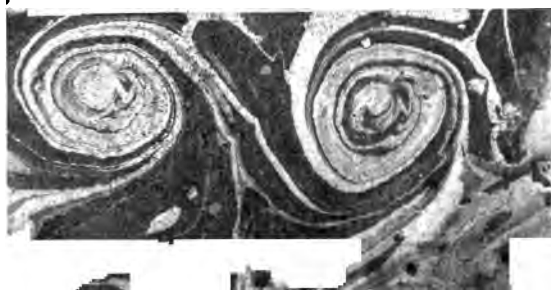





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE








1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME ONZIÉME.

Seconde Partie.



A PARIS.

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques à la Vertu.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



SUITE DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE QUATRIÉME.

§. I.

Soins préliminaires du Général.



OUT ce que nous avons vû jusqu'ici, la levée des troupes, leur paie, leurs armes, leurs vivres, n'est, pour ainsi dire, que le méchanisme de la guerre. Il est d'autres soins encore plus importans, qui dépendent de la tête & de l'habileté du Général.

Ceux qui se sont le plus distingués dans la science de l'art militaire, ont toujours cru que le Prince ou le Général doit avant tout régler l'état de la

guerre, examiner s'il faut attaquer ou se tenir sur la défensive, former son plan pour l'un ou pour l'autre de ces partis, avoir une exacte connoissance du pays où il porte ses armes, s'instruire du nombre & de la qualité des troupes des ennemis, pressentir s'il se peut leurs desseins, prendre de loin les mesures capables de les déconcerter, prévoir tous les cas qui peuvent arriver pour s'y préparer, & tenir toutes ses résolutions si couvertes & si cachées, que rien n'en échape & n'en transpire au dehors. Je ne sai si jamais le secret a été gardé plus inviolablement qu'il l'a
En 1736. été parmi nous dans la guerre qui vient d'être terminée; ce qui n'est pas une médiocre louange pour le Ministére.

Liv. lib. 44. n. 18. On a vû, dans la guerre contre Philippe, les sages précautions que prit Paul Emile avant que d'entrer en campagne, pour se mettre au fait de tout: précautions, qui furent la principale cause de la victoire qu'il remporta sur ce Prince.

C'est de ces soins préliminaires que dépend le succès des entreprises. Voila par où commença Cyrus, dès qu'il fut arrivé chez Cyaxare son oncle, qui n'avoit point songé à prendre aucune de ces mesures.

C'eſt une choſe admirable de voir les ordres que donne ce même Cyrus avant que de marcher contre l'ennemi, & le détail immenſe où il entre ſur tous les beſoins de l'armée.

On devoit traverſer pendant quinze jours des pays qui avoient été ravagés, & où l'on ne trouveroit ni vivres ni fourages : il ordonne qu'on en porte pour vingt jours, & que les ſoldats, au lieu de ſe charger de bagage, convertiſſent ce poids-là en une pareille charge de munition de bouche, ſans s'embarraſſer de lits ni de couvertures pour le ſommeil, dont la fatigue leur tiendra lieu. Ils étoient accoutumés à boire du vin : & de peur que le changement ſubit de boiſſon ne les rendît malades, il les avertit d'en porter une certaine quantité avec eux, & de s'accoutumer peu à peu à s'en paſſer entiérement, & à ſe contenter d'eau. Il leur recommande auſſi de porter des viandes ſalées, des moulins à bras pour faire le pain, des médicamens pour les malades : de mettre dans chaque chariot de bagage une faucille & un hoiau, & ſur chaque bête de voiture une hache & une faulx, & d'avoir ſoin de ſe fournir de mille choſes dont on a be-



soin. Il se charge de mener avec
des maréchaux, des cordonniers,
d'autres ouvriers, avec toutes so
d'outils convenables à leurs mét
Au reste, dit-il publiquement,
marchand qui aura soin de faire ap
ter des vivres dans le camp, sera
noré & récompensé de moi & de
amis : & si quelqu'un même man
d'argent pour faire des provisio
pourvù qu'il me donne des sûretés
qu'il s'oblige de suivre l'armée, je l
sisterai de ce que j'aurai. Un tel dét
& j'en ai passé une partie, n'est p
indigne d'un Général, ni d'un gr
Prince tel qu'étoit Cyrus.

Thucyd. L. 9. On voit par la harangue de Péri
aux Athéniens au sujet de la guerre
Péloponnése, combien ce grand ho
me, qui gouvernoit avec tant de
gesse les affaires de sa Républiqu
excelloit dans la science des armes
combien sa prévoiance étoit vaste
profonde. Il régla l'état de la guer
non pour une seule campagne, n
pour tout le tems que cette guerre
reroit, & il le régla sur la parf
connoissance qu'il avoit, & qu'il d
na aux Athéniens, des forces de
cédémone. Il les détermina à se

fermer dans leur ville, & à souffrir le ravage de leurs terres, plutôt que de hazarder un combat contre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, pendant que de son côté il iroit avec sa flote ravager toutes les côtes du Péloponnése. Il leur recommanda sur-tout de ne point former d'entreprises au dehors, & de ne point songer à de nouvelles conquêtes, moiennant quoi il leur promettoit une victoire assurée. Ce fut pour avoir méprisé ce dernier avis, & avoir porté leurs armes dans la Sicile, que les Athéniens périrent.

Y a-t-il rien de plus sage & de mieux concerté, que le plan qu'Annibal forma d'aller attaquer les Romains dans leur propre pays ? Il proposa le même dessein à Antiochus, qui auroit fort embarrassé les Romains s'il l'avoit suivi : mais ce Prince n'avoit ni assez d'étendue d'esprit, ni assez de discernement pour en comprendre toute l'utilité & la sagesse.

Peutêtre qu'Alexandre eût été arrété tout court, réduit à la famine, & obligé de retourner dans son roiaume, si Darius, suivant que nous l'avons remarqué plus haut, eût ravagé

lui-même les terres par où son e
mi devoit passer, & s'il eût fait
puissante diversion dans la Macé
ne, comme le lui conseilloit Men
l'un de ses Généraux, & l'un des
habiles Capitaines qu'ait eu l'
quité.

Former de tels plans, ce n'est p
faire la guerre au jour la journé
comme au hazard, en attendant
les événemens nous détermine
c'est se conduire en grand homme
agir avec connoissance de cause. Il
rare que des entreprises, conce
avec tant de sagesse, n'aient pa
heureux succès.

§. II.

Départ & marche des troupes.

Xenoph. in Cyrop. l. 1.

LE COMMENCEMENT & la
la guerre, le départ & le retour
troupes, étoient toujours consa
par des actes de religion & des s
fices solennels.

On se souvient sans doute qu'e
plusieurs avis que Cambyse roi

a Qui victoriam cupit, milites imbuat diligenter. Qui secundos optat eventus, dimicet arte casu. *Veget. lib. 3. i logo.*

Perses donna à son fils Cyrus lorsqu'il partoit pour sa première campagne, il insista principalement sur la nécessité de n'entreprendre aucune action grande ou petite, pour soi ou pour les autres, sans avoir consulté les dieux, & sans leur avoir offert des sacrifices. Il exécuta ce conseil avec une exactitude merveilleuse. Quand il fut arrivé sur les frontiéres de la Perse, il immola des victimes aux dieux du pays, & à ceux de Médie dès qu'il y fut entré, pour implorer leur secours, & les prier de lui être favorables. Son Historien ne rougit point de répéter plusieurs fois que ce Prince, en toute occasion, avoit grand soin de s'acquitter de ce devoir, dont il faisoit dépendre tout le succès de ses entreprises. Xénophon lui-même, guerrier & philosophe, ne s'engageoit dans aucune démarche importante sans avoir auparavant consulté les dieux. *Ibid. lib.*

Tous les héros d'Homére paroissent fort religieux, & ont recours à la Divinité dans tous leurs besoins & tous leurs dangers.

Alexandre le Grand ne sortit point d'Europe, & n'entra point en Asie,

(on pourroit ajouter les javelots ou la demie-pique) outre ces armes, qu'ils ne regardoient point comme un fardeau non plus que leurs épaules, leurs bras, & leurs mains, car ils disoient que les armes sont comme les membres d'un soldat : ils portoient des vivres pour quinze jours, & quelquefois plus, tout l'attirail de leur petit ménage, & un pieu chacun qui étoit assez pesant. Végéce [a] recommande qu'on exerce les jeunes soldats à porter un poids de plus de quarante-cinq de nos livres outre leurs armes, & à faire la marche ordinaire, afin que dans l'occasion & le besoin ils y soient tout accoutumés. Et [b] telle étoit la pratique des anciens soldats Romains.

La marche [c] ordinaire de l'armée Ro-

ma enim, membra militis esse dicunt : quæ quidem ita gerunt aptè, ut, si usus foret, abjectis oneribus, expeditis armis, ut membris, pugnare possint. *Cic. Tusc.* 2. *n.* 37.

a Pondus quoque bajulare usque ad 60 libras, & iter facere gradu militari, frequentissimè cogendi sunt juniores, quibus in arduis expeditionibus necessitas imminet annonam pariter & arma portandi. *Veget. lib.* 1. *c.* 19.

b Non secus ac patriis acer Romanus in armis
Injusto sub fasce viam cùm carpit, & hosti
Ante expectatum positis stat in agmine castris.
Virg. Georg.

c Militari gradu viginti millia passuum, horis

maine, selon Végéce, étoit de vingt mille pas par jour, c'est-à-dire au moins de six lieues, en mettant pour chacune trois mille pas. Trois fois par mois, pour y accoutumer les soldats, on obligeoit tant les Fantassins que les Cavaliers à faire cette même marche. En supputant exactement tout ce que raporte César d'une expédition subite qu'il fit pendant qu'il étoit occupé au siége de Gergovie, on voit qu'en vingt-quatre heures il parcourut cinquante mille pas. La marche étoit forcée. En la réduisant à la moitié, & à moins encore, ce sera la marche ordinaire, c'est-à-dire de six lieues. *Veget. lib. 2. cap. 27.* *De bello Gall. lib. 7.*

Xénophon marque réguliérement toutes les journées de marche des troupes qui retournérent en Gréce après la mort du jeune Cyrus, & qui firent cette retraite si belle & si vantée dans l'Histoire. Toutes ces marches, l'une portant l'autre, étoient chacune de six * parasanges, c'est-à-dire de plus de six de nos lieues. Les marches ordinaires de nos armées ne *Xenoph. de Exped. Cyr. l. 7. p. 427.*

duntaxat quinque æstivis, conficienda sunt. *Veget. lib. 1. cap. 9.*

* *La parasange étoit une mesure itinéraire propre aux Perses. La moindre étoit composée de trente stades, & chaque stade de 225 pas géométriques.*

sont pas maintenant à beaucoup près si fortes ; & l'on a de la peine à comprendre que celles des Anciens pussent être si longues. Les mesures des Anciens ont varié beaucoup, & c'est peutêtre aussi ce qui donne lieu à cette différence de marche entr'eux & nous. Ou plutôt c'est que leurs armées étoient moins nombreuses que les nôtres, moins embarrassées d'attirail ; & composées d'hommes tout autrement exercés & robustes.

Plut. in Fab. pag. 175. Le Consul, & même le Dictateur, marchoient à la tête des Légions à pié, parce que la plus grande force des Romains consistant dans l'Infanterie, on crut qu'il faloit que le Général demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter. Mais, comme l'âge ou l'infirmité pouvoient mettre le Dictateur hors d'état de soutenir cette fatigue, avant que de partir pour la campagne, il s'adressoit au peuple, pour lui demander qu'il le dispensât [a] de cette loi établie par une ancienne coutume, & qu'il lui permît de monter à cheval. Suétone [b] représente Jules Cé-

a Dictator tulit populum, ut equum ascendere liceret. *Liv. lib.* 23. *n.* 14.

b Laboris ultra fidem patiens erat : in agmine nonnunquam equo, sæpius pedibus anteibat, capite detecto seu sol seu

ſar comme infatigable, marchant à la tête de ſes armées, quelquefois à cheval, mais ordinairement à pié, & la tête nue, quelque ſoleil ou quelque pluie qu'il fît. Pline [a] loue Trajan de s'être accoutumé de bonne heure à marcher à pié à la tête des Légions qu'il commandoit, ſans jamais faire aucun uſage ni de char, ni de cheval, quoiqu'il eût d'immenſes eſpaces de pays à parcourir; & il en uſa toujours de la ſorte depuis même qu'il fut devenu Empereur. Céſar, dont je viens de parler, traverſoit les riviéres à la nage, ou ſur un outre. C'étoit pour ſe mettre en état de le faire dans le beſoin, & de ſupporter toutes les fatigues militaires, que les jeunes Romains s'exerçoient à la courſe ſoit à cheval ſoit à pié, & que pleins de ſueur après de ſi violens exercices ils ſe jettoient dans le Tibre pour le paſſer à la nage. On prenoit ſoin de former pendant quelques années ceux qu'on envoioit en recrues aux légions, & qui n'avoient point encore ſervi. On choiſiſſoit les plus ſains, les plus agiles, les

imber eſſet. *Suetor. in Jul. Caſ.*

a Per hoc omne ſpatium cùm Legiones duceres... non vehiculum unquam, non equum reſpexiſti. *Plin. in Trajan.*

d'un échec. Le camp fortifié a
victoire de l'ennemi, recev
ment les troupes poussées,
lieu d'en revenir à un second
qui pouvoit être plus heure
péchoit une déroute entiére,
que, sans l'asyle du camp, un
bien composée d'ailleurs, éto
sée à être défaite sans ressour
périr toute entiére.

Le camp étoit de forme q
contre la coutume des Grecs
faisoient de forme ronde,[a]
toiens & les Alliés partageoi
tr'eux également le travail. Si
mi étoit proche, une partie
mée demeuroit sous les armes
dant que l'autre étoit occupée
tranchemens. On commenço
creuser les fossés plus ou moi
fonds selon le besoin. Ils avo
moins huit piés de large sur six
fondeur : mais souvent ils avoi
ou douze piés de largeur, quel
plus, jusqu'à quinze & vingt.

a Trifariam Romani muniebant, alius exercitus prælio intentus stabat. *Liv.* Cæsar .... singula latera castrorum singulis attribuit Legionibus munienda, fossamque a magnitudinem p bet : reliquas le armis expeditas c stem constituit. *bello civil. lib.*

terre tirée du fossé, & jettée sur le bord du côté du camp, on formoit le parapet, & pour le rendre plus ferme on méloit à la terre du gazon coupé d'une certaine grandeur & d'une certaine forme. Sur la crête de ce parapet on enfonçoit les pieux. Je raporterai en entier ce que Polybe remarque sur les pieux dont on formoit les retranchemens du camp, quoique je l'aie déja fait ailleurs, parce que c'en est ici la vraie place. Il en parle à l'occasion de Q. Flamininus, qui donna ordre aux troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin.

Cet usage, dit Polybe, qui chez les Romains est aisé à pratiquer, passe chez les Grecs pour impraticable. A peine, dans les marches, peuvent-ils soutenir leurs corps, pendant que les Romains, malgré le bouclier qu'ils portent suspendu à leurs épaules, & les javelots qu'ils tiennent à la main, se chargent encore de pieux : & ces pieux sont fort différens de ceux des Grecs. Chez ceux-ci les meilleurs sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du jet. Les Romains au contraire n'en laissent que deux ou trois, tout au plus quatre, *Polyb. l. 15. p. 754. 753.*

& seulement d'un côté. De cette ma
niére une homme peut en porter deu
ou trois liés en faisceau, & l'on e
tire beaucoup plus de service. Ceux
des Grecs sont plus aisés à arracher.
Si le pieu planté est seul, comme les
branches en sont fortes & en grand
nombre, deux, ou trois soldats l'enle-
veront facilement, & voila une porte
ouverte à l'ennemi; sans compter qu
tous les pieux voisins seront ébranlés
parce que les branches en sont trop
courtes pour être entrelassées les une
dans les autres. Il n'en est pas ainsi
chez les Romains. Les branches son
tellement mélées & insérées les une
entre les autres qu'à peine peut-o
distinguer le pié d'où elles sortent. I
n'est pas non plus possible de fourer l
main entre ces branches pour arrache
le pieu, parce que serrées & tortillée
ensemble elles ne laissent aucune ou-
verture, & que d'ailleurs les bouts e
sont soigneusement aiguisés. Quand
même on pourroit les prendre, i
ne seroit pas facile d'en arracher l
pié, & cela pour deux raisons. La
premiére, parce qu'il entre si avan
dans la terre, qu'il en devient iné-
branlable: & la seconde, parce qu

par les branches ils ſont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un, qu'on n'en enleve pluſieurs. En vain deux ou trois hommes réuniroient leurs efforts pour l'arracher. Que ſi cependant, à force de l'agiter & de le ſecouer, on vient à bout de le tirer de ſa place, l'ouverture qu'il laiſſe eſt preſque imperceptible. Trois avantages donc de ces ſortes de pieux. On les trouve en quelque endroit que l'on ſoit : ils ſont faciles à porter : & c'eſt pour le camp une barriére ſûre, & qui ne peut être rompue aiſément. A mon avis (c'eſt la concluſion que tire Polybe de tout ce qu'il a dit) il n'eſt pas de pratique militaire chez les Romains qui mérite plus qu'on l'imite.

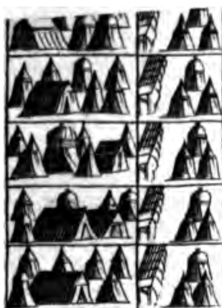
La forme, la dimenſion, & la diſtribution des différentes parties du camp étoient toujours les mêmes, de ſorte que les ſoldats ſavoient tout d'un coup en quel endroit devoient être leurs tentes. Il n'en étoit pas ainſi chez les Grecs. Quand il s'agiſſoit de camper, ils choiſiſſoient toujours le lieu le plus fort par ſa ſituation, tant pour s'épargner la peine de conduire un foſſé autour du camp, que Polyb.

parce qu'ils se persuadoient qu
fortifications faites par la nature r
étoient beaucoup plus sûres que
de l'art. De là venoit la nécessi
donner à leur camp, selon la n
des lieux, toutes sortes de forme
d'en varier les différentes partie
qui causoit une confusion qui ne
mettoit pas au soldat de savo
juste ni son quartier, ni celui d
corps.

La forme & la distribution du
des Romains souffre de grandes
cultés, & donne lieu à de grande
putes parmi les Savans. Je rapo
ici celle que Polybe nous a laissé
tâchant de l'éclaircir en quelque
droits, & d'y suppléer quelques
ties qu'il a omises.

Polyb lib.6. 473 477. Il s'agit de l'armée d'un seul
sul, composée, du tems de Pol
premiérement de deux Légions
maines, dont chacune avoit
tre mille deux cens hommes de
& trois cens hommes de cheval
second lieu des troupes des Allié
pareil nombre d'infanterie, &
nairement du double de cavalerie
qui faisoit en tout tant pour les
mains que pour les Alliés dix





mille six cens hommes. Pour mieux comprendre la disposition de ce camp, il faut se souvenir de ce qui a été dit auparavant des différentes parties dans lesquelles la Légion Romaine étoit divisée.

§. IV.

Disposition du Camp des Romains, selon Polybe.

APRÈS qu'on a pris le lieu pour le camp, dit Polybe, & l'on choisit toujours celui qui est le plus propre pour aller à l'eau & au fourage, on destine pour la tente du Général, que j'appellerai autrement Prétoire, un endroit un peu plus élevé que le reste, & d'où il puisse plus facilement voir tout ce qui se passe, & envoier ses ordres. (1) On plante un drapeau à l'endroit où la tente doit être mise, & autour l'on mesure un espace quarré, en sorte que les quatre côtés soient éloignés du drapeau de cent piés, & que le terrain que le Consul occupe soit de quatre arpens. Autour de sa tente sont dressés: l'autel où l'on offre les sacrifices, & le tribunal où se rend la justice.

Le Consul commande deux Légions,

dont chacune a six Tribuns, qui fo[nt]
douze en tout. Leurs tentes sont pl[a]-
cées sur une ligne droite, paralléle à l[a]
face du Prétoire, & qui en est distan[te]
de cinquante piés. C'est dans cet esp[a]-
ce de cinquante piés que sont les ch[e]-
vaux, les bêtes de charge, & tout l'[é]-
quipage des Tribuns. Leurs tentes so[nt]
tournées de façon qu'elles ont de[r]-
riére elles le Prétoire, & devant to[ut]
le reste du camp. Les tentes des Tr[i]-
buns également distantes les unes de[s]
autres, remplissent en travers aut[ant]
de terrain que les Légions. (2)

Pour placer les Légions, on lai[sse]
un espace de cent piés de largeur p[a]-
rallele aux tentes des Tribuns, q[ui]
forme une rue, appellée *Principa[lis]*
dont la longueur égale la largeur [du]
camp, & partage tout le camp en p[ar]-
tie supérieure & partie inférieure. ([...]

Au dessous de cette rue sont plac[ées]
les tentes des Légions. L'espace qu'el[les]
occupent est partagé au milieu [en]
deux parties égales par une rue la[rge]
de cinquante piés, & qui coupe to[ute]
la longueur du camp. C'est là que so[nt]
logés de côté & d'autre tout de suite [&]
sur une même ligne, la Cavalerie, l[es]
Triaires, les Princes, les Hastai[res]

Entre les Triaires & les Princes il y a de côté & d'autre une rue de la même largeur que celle du milieu, & qui perce comme elle toute la longueur de cet eſpace. Il eſt auſſi coupé en large par une rue qui s'appelloit la cinquiéme, *Quintana*, parce qu'elle étoit après le cinquiéme Manipule.

Comme chacun des quatre Corps qu'on vient de nommer ſe diviſoit en dix parties : la Cavalerie en dix Compagnies, *Turmas*, chacune de trente hommes ; les trois autres Corps en dix Manipules, chacun de ſix vingts hommes, excepté ceux des Triaires qui n'en avoient que la moitié : le logement de la Cavalerie, des Triaires, des Princes, & des Haſtaires, étoit partagé ſéparément, chacun en dix quarrés dans la longueur de l'eſpace marqué ci-devant. Chacun de ces quarrés avoit cent piés tant en long qu'en large, excepté ceux des Triaires qui n'avoient que cinquante piés de largeur, à raiſon de leur moindre nombre. Il en a déja été parlé.

Les tentes, ſoit de la Cavalerie ou de l'Infanterie, ſont diſpoſées de la même ſorte, & tournées vers les rues.

On loge d'abord la Cavalerie des

deux Légions vis-à-vis l'une de
tre, & séparées par un espace de
quante piés, qui est celui de la r
milieu. La Cavalerie de deux Lé
ne faisant que six cens hommes,
que quarré contenoit de chaque
trente Cavaliers, (4) qui font l
xiéme partie de trois cens. A cô
la Cavalerie sont logés les Tria
un Manipule derriére une comp
de Cavalerie, l'un & l'autre da
même forme. Ils se touchent par l
rain, mais les Triaires tournent
à la Cavalerie, & ici chaque Ma
le a la moitié moins de largeu
de longueur, parce que les Tı
sont moins nombreux que les
Corps. (5)

A cinquante piés & vis-à-v
Triaires, espace qui forme en lon
rue de chaque côté, on place les
ces sur le bord de l'intervalle. (6

Au dos des Princes on met le
staires, qui tournés à l'opposite s
chent par le terrain. (7)

Jusqu'ici on a preparé le loge
des deux Légions Romaines, qu
moient l'armée d'un Consul, &
toient à huit mille quatre cens
mes de pié, & six cens chevaux. R

loger les troupes des Alliés. Leur Infanterie étoit égale à celle des Romains, & leur Cavalerie plus nombreuse de la moitié. En ôtant, pour les Extraordinaires, de l'Infanterie la cinquiéme partie, c'est-à-dire seize cens quatre-vingts hommes, & de la Cavalerie le tiers, c'est-à-dire quatre cens hommes, il restoit en tout sept mille cinq cens vingt hommes à loger tant de Cavalerie que d'Infanterie.

A cinquante piés & vis-à-vis des Hastaires Romains, espace qui forme de côté & d'autre une nouvelle rue, campe la Cavalerie des Alliés, (8) sur cent trente-trois piés de largeur, & quelque chose de plus.

Derriére cette Cavalerie, & sur la même ligne, campe leur Infanterie, (9) sur deux cens piés de largeur.

A la tête de chaque Manipule sont d'un côté & d'autre les tentes des Centurions. Il faut sans doute en dire autant des Capitaines de Cavalerie, quoique Polybe n'en parle point. De l'espace qui reste derriére les tentes des Tribuns, & aux deux côtés de la tente du Consul, on en prend une partie pour le Marché,

(10) & l'autre pour le Questeur, le Trésor, & les munitions. (11)

A droite & à gauche, à côté & au-dessus de la derniére tente des Tribuns, vis-à-vis le Prétoire, & en droite ligne, est le logement de la * Cavalerie extraordinaire, *Evocatorum* (12-14.) & des autres Cavaliers volontaires, *Selectorum*. (13-15.) Toute cette Cavalerie a vûe, une partie sur la place du Questeur, & l'autre sur le Marché. Elle ne campe pas seulement auprès du Consul : elle l'accompagne souvent dans les marches : en un mot, elle est pour l'ordinaire à portée du Consul & du Questeur, pour exécuter leurs ordres.

L'Infanterie Romaine extraordinaire & la volontaire sont adossées aux Cavaliers dont on vient de parler, & sur la même ligne. (16) Ils sont pour le Consul & le Questeur le même service que les Cavaliers.

Au dessus de cette Cavalerie & de

* *Ces deux Corps étoient des Cavaliers d'élite que les Consuls choisissoient eux-mêmes, ou qui s'attachoient à eux de bonne volonté. C'est ce qui donna lieu aux Cohortes Prétoriennes sous les Empereurs. Les Selecti ou* Ablecti, *soit cavaliers soit fantassins, étoient pris parmi les Alliés. Les Evocati, étoient des volontaires, de vieux soldats qui pouvoient être ou citoiens, ou alliés.*

cette Infanterie eſt une rue large de cent piés, & qui perce toute la largeur du camp.

Au deſſous de cet eſpace eſt logée la Cavalerie extraordinaire des Alliés, aiant vûe ſur le Marché, le Prétoire, & le Tréſor, qui eſt la place du Queſteur. (17)

L'Infanterie extraordinaire des Alliés eſt adoſſée à leur Cavalerie, & eſt tournée vers le retranchement & l'extrémité du camp. (18)

Ce qui reſte d'eſpace vuide des deux côtés, eſt deſtiné aux Etrangers & aux Alliés qui viennent plus tard que les autres. (19)

Toutes choſes ainſi rangées, on voit que le camp forme une figure quarrée, & que tant par le partage des rues que par la diſpoſition du reſte, il reſſemble beaucoup à une ville. Et c'eſt l'idée qu'en avoient les ſoldats, qui regardoient le camp comme leur patrie, & les tentes comme leurs maiſons.

Ces tentes, pour l'ordinaire, étoient de peaux : d'où vient cette expreſſion fort uſitée dans les Auteurs, *ſub pellibus habitare*. Les ſoldats ſe joignoient pluſieurs enſemble, & faiſoient cham-



brée, ce qui s'appelloit *contubernium.* Elle étoit composée ordinairement de huit ou dix soldats.

Du retranchement aux tentes il y a deux cens piés de distance : & ce vuide est d'un très grand usage soit pour l'entrée, soit pour la sortie des Légions. Car chaque Corps s'avance dans cet espace par la rue qu'il a devant lui, & les troupes ne marchant point par le même chemin ne courent pas risque de se renverser & de se fouler aux piés. De plus, on met là les bestiaux & tout ce qui se prend sur l'ennemi, & on y fait garde pendant la nuit. Un autre avantage considérable, c'est que, dans les attaques de nuit, il n'y a ni feu ni trait qui puisse être jetté jusqu'à eux ; ou, si cela arrive, ce n'est que très rarement, & les soldats n'en peuvent pas beaucoup souffrir, étant à une si grande distance, & à couvert sous leurs tentes. Si le camp de Syphax & d'Asdrubal en Afrique eût eu dans tout son circuit un tel vuide, Scipion n'auroit pas pu venir à bout de le bruler entiérement en une seule nuit.

Par le calcul exact du camp tel que Polybe le décrit, chaque face con-

tient 2016 piés, qui font 336 toises : & la totalité de la superficie du camp contient 4064256 piés qui font 112896 toises en quarré.

Quand le nombre des troupes augmentoit, on se contentoit d'augmenter la mesure & l'étendue du camp, sans en changer la forme. Lorsque le Consul Livius Salinator reçut dans son camp les troupes de Néron son Collégue, on n'augmenta point l'espace du camp : on serra seulement les troupes, parce que celles de Néron ne devoient pas y demeurer lontems ; & c'est ce qui trompa Asdrubal. *Castra nihil aucta errorem faciebant.* *Liv. lib. 27. n. 46.*

Polybe ne marque point le lieu où étoient campés les Lieutenans, *Legati*, qui tenoient le premier rang après le Consul ; les Préteurs, & les autres Officiers. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'étoient pas fort éloignés de la tente du Consul, avec lequel ils avoient un raport continuel, aussi bien que les Tribuns.

Il ne parle pas non plus des portes du camp. Il y en avoit quatre, selon Tite Live. *Ad quatuor portas exercitum instruxit, ut, signo dato, ex omnibus par-* *Liv. libo. 4. n. 27.*



brée, ce qui s'appelloit *contube*
Elle étoit composée ordinairem
huit ou dix soldats.

Du retranchement aux tentes
deux cens piés de distance : & c
de est d'un très grand usage soit
l'entrée, soit pour la sortie d
gions. Car chaque Corps s'avanc
cet espace par la rue qu'il a deva
& les troupes ne marchant poi
le même chemin ne courent p
que de se renverser & de se foul
piés. De plus, on met là les b
& tout ce qui se prend sur l'en
& on y fait garde pendant la nu
autre avantage considérable, c'e
dans les attaques de nuit, il n'
feu ni trait qui puisse être jetté j
eux ; ou, si cela arrive, ce n'
très rarement, & les soldats n'e
vent pas beaucoup souffrir, é
une si grande distance, & à c
sous leurs tentes. Si le camp
phax & d'Asdrubal en Afriq
eu dans tout son circuit un tel
Scipion n'auroit pas pu venir
de le bruler entiérement en un
nuit.

Par le calcul exact du camp
Polybe le décrit ; chaque face

tient 2016 piés, qui font 336 toises: & la totalité de la superficie du camp contient 4064256 piés qui font 112896 toises en quarré.

Quand le nombre des troupes augmentoit, on se contentoit d'augmenter la mesure & l'étendue du camp, sans en changer la forme. Lorsque le Consul Livius Salinator reçut dans son camp les troupes de Néron son Collégue, on n'augmenta point l'espace du camp: on serra seulement les troupes, parce que celles de Néron ne devoient pas y demeurer lontems; & c'est ce qui trompa Asdrubal. *Castra nihil aucta errorem faciebant.* *Liv. lib. 27. n. 46.*

Polybe ne marque point le lieu où étoient campés les Lieutenans, *Legati*, qui tenoient le premier rang après le Consul; les Préteurs, & les autres Officiers. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'étoient pas fort éloignés de la tente du Consul, avec lequel ils avoient un raport continuel, aussi bien que les Tribuns.

Il ne parle pas non plus des portes du camp. Il y en avoit quatre, selon Tite Live. *Ad quatuor portas exercitum instruxit, ut, signo dato, ex omnibus par-* *Liv. libo. 4. n. 27.*

la maniére de camper des Roma
bien excellente & bien parfaite,
qu'ils l'ont obfervée inviolabl
pendant tant de fiécles & avec
grand fuccès, & qu'il eft prefq
exemple que leurs ennemis aie
les forcer dans leur camp.

On a renoncé à cette coutu
fortifier réguliérement le camp,
dée par les Romains comme u
parties les plus effentielles de la
ce & de la difcipline militaire. L
bre des troupes dont les armé
maintenant compofées, & qui
pent un terrain confidérable,
n'être point fufceptible de ce t
qui deviendroit infini. Les p
d'Afie, dont les armées étoien
plus nombreufes que les nôtr
manquoient jamais d'environn
moins leur camp de foffés très
fonds, n'eût-ce été que pour u
ou pour une nuit; & fouvent
fortifioient de bonnes palliffade
nophon remarque que c'étoit le
nombre même de leurs troupe
leur rendoit cette pratique aifé

Xenoph. in Cyrop. lib. 2. pag. 80.

On convient que nul peup
porté à un plus haut dégré de
ation la connoiffance & la pr



de toutes les parties de l'art militaire, que le peuple Romain : mais il faut avouer qu'il a excellé ſur tout dans la ſcience des campemens, & dans celle de ranger une armée en bataille. Auſſi eſt-ce ce qu'a le plus admiré en lui Polybe, bon juge en cette matiére, & qui avoit été lontems témoin de l'excellente diſcipline qui ſe gardoit parmi les troupes Romaines. Quand Philippe pere de Perſée, & avant lui Pyrrhus, prévenus d'eſtime pour les Grecs, & pleins de mépris pour toutes les autres nations qu'ils traitoient de barbares, enviſagérent pour la premiére fois la diſtribution & l'ordre du Camp des Romains, ils s'écriérent pleins de ſurpriſe & d'admiration : *Ce n'eſt pas là certes une dipoſition barbare.*

Mais ce qui doit le plus nous étonner, & ce qu'on a peine même à concevoir, tant nos mœurs en ſont éloignées, c'eſt ce caractére d'un peuple endurci aux travaux les plus rudes, & invincible aux fatigues les plus accablantes. On voit ici ce que peut une bonne éducation, & une heureuſe habitude contractée dès la plus tendre jeuneſſe. La plupart de ces ſoldats,

quoique citoiens Romains, cult
eux-mêmes leurs héritages. H
tems de guerre, ils s'exerçoi
travaux les plus pénibles. Leur
accoutumées à manier tous le
le hoiau, à fouir la terre, à c
une pesante charue, ne faisoi
changer d'exercices, & tro
même du soulagement dans ce
la discipline militaire leur im
comme on dit que les Sparti
toient jamais plus à leur aise q
mée & dans le camp, tant le
dans tout autre tems, étoit
austére.

Il n'est pas jusqu'à la propret
le croiroit ?) dont on ne prît
particulier dans le camp F
Comme la grande rue, située
le Prétoire, étoit fort fréquen
les Officiers & les soldats qu
loient prendre l'ordre, & pa
raison exposée à beaucoup d
propreté ; il y avoit des soldat
gés de la balayer tous les jour
ver, & d'y jetter de l'eau en é
empécher la poussiére.



§. V.

Fonctions & exercices des soldats & des Officiers Romains dans leur Camp.

LE CAMP étant préparé de la maniére dont on vient de l'exposer, les Tribuns assemblés prennent le serment de tout ce qu'il y a d'hommes dans chaque Légion tant libres qu'esclaves. Tous jurent l'un après l'autre, & le serment qu'ils font consiste à promettre qu'ils ne voleront rien dans le camp, & que ce qu'ils trouveront dans le camp ils le porteront aux Tribuns.

On avoit déja fait préter un pareil serment aux soldats dans le tems de leur enrôlement : j'ai différé jusqu'ici à le raporter, afin qu'étant joint à l'autre on en sente mieux la force. Par ce premier serment » le soldat promet *Aul. Gell. l. 16. c. 4.*
» de ne rien voler soit seul soit avec
» plusieurs dans l'armée ou à dix mille
» pas de l'armée, & de porter au Con-
» sul, ou de rendre au légitime pos-
» sesseur, ce qu'il aura trouvé qui
» passera le prix d'un sesterce, c'est-
» à-dire, deux sols & demi, excepté
» certaines choses qui sont mention-

» nées dans le serment. « Qua
parle ici de dix mille pas loin
mée, ce n'est pas qu'au delà de
pace il fût permis aux soldats de
mais pour lors, ce qu'ils avoie
vé, ils n'étoient point obligé
porter au Consul. Parmi les exc
étoit le fruit d'un arbre, *pomum*
tin, sur ce qu'en avoit écrit M
rus, raporte comme un exemp
morable de l'abstinence Ron
qu'un arbre fruitier s'étant trou
l'enceinte du camp, on en éto
le lendemain sans que personn
touché. C'étoit Scaurus qui co
doit alors l'armée.

Frontin *stratag.* l. 4. c. 3.

Ce serment montre jusqu'où l
mains portoient l'attention &
ctitude à empécher dans l'armée
rapine & toute violence, puisq
seulement le vol est interdit au
avec une sévérité inexorable
qu'on ne lui permet pas même
fiter de ce qu'il a rencontré s
chemin, & que le hazard lui
senté. En effet les loix traitent
ce qu'on retient ainsi du bien d'
après l'avoir trouvé, soit qu'
connoisse le maître, ou qu'on l
re. *Qui alienum jacens lucri facien*

Sabin. ex lib. Jur. civil. 2.

sa sustulit, furti obstringitur, sive scit cujus sit, sive nescit.

J'ai dit que le vol étoit défendu avec une sévérité inexorable. On en voit un exemple bien terrible, même sous les Empereurs. Un soldat avoit volé une poule à un paysan, & l'avoit mangée avec les neuf autres soldats de la chambrée. L'Empereur Pescennius Niger les condanna tous dix à la mort, & ce ne fut qu'aux instantes priéres de toute l'armée qu'il leur laissa la vie, en les obligeant de donner chacun au paysan dix poules, & leur imposant une note d'infamie publique tant que dureroit cette guerre. Que de crimes une telle rigidité est capable d'arréter! Quel spectacle qu'un camp si bien réglé! Mais quelle différence entre des soldats soumis & disciplinés de la sorte au milieu du paganisme, & nos maraudeurs, qui se disent chrétiens, & qui ne craignent ni Dieu ni les hommes! La clôture du camp étoit un bon rempart contre les désordres & la licence, & nous verrons bientôt, que, dans la marche même, la sévérité de la discipline tenoit lieu de haie & de clôture.

Spartian. in Pescenn.

Un ordre merveilleux régnoit dans

tout le camp & de jour & de
pour le mot du guet, pour les
nelles, pour les corps de garde, &
ce qui en faisoit la sûreté & le r
Pour rendre la garde plus sûr
moins accablante, on divisoit la
en quatre parties ou quatre ve
& le jour en quatre stations. Cl
avoit sa fonction marquée soit
le lieu soit pour le tems; & da
camp, tout étoit compassé & a
gé comme dans une famille bie
glée.

J'ai déja parlé ailleurs de la sim
té des Anciens pour le vivre, &
l'équipage. Le second Scipion
cain ne permettoit au soldat d'
qu'une marmite, une broche,
pot de bois. On n'en trouva pa
vantage dans le meuble d'Epami
das, ce fameux Général des Thé
Les anciens Généraux de Rome
toient pas plus magnifiques. Or
savoit à l'armée ce que c'étoit

a Epaminondas, Dux Thebanorum, tantæ abstinentiæ fuit, ut in supellectili ejus, præter ahenum & véru unicum, nihil inveniretur. *Frontin. strateg. lib. 4. cap. 3.*

b Præter equos virosque, & si quid argenti plurimum in phaleri rum, (nam ad vesc facto perexiguo, militantes, utebantu nis cetera præda di da militi data est. L 22. n. 52.

vaisselle d'argent : il n'y en avoit que pour les sacrifices, une coupe & une saliére. L'argent brilloit aussi dans l'ornement des chevaux. L'heure du dîner & du souper étoit indiquée par un certain signal. Nous avons vû que la plupart des Empereurs Romains prenoient leurs repas en public, & souvent même en plein air. On a remarqué que Pescennius ne se servoit point du secours des toits contre la pluie. Les repas de ces Empereurs, aussi bien que ceux des anciens Généraux dont parle Valére Maxime, étoient tels, qu'ils pouvoient les prendre librement en public : les mêts qu'on y servoit n'avoient rien qu'il falût cacher aux yeux des soldats, qui voioient avec joie & admiration que leurs Maîtres n'étoient pas mieux nourris qu'eux.

Ce qu'il y a de plus admirable dans la discipline des Romains, étoit

a Idem, in omni expeditione, ante omnes militarem cibum sumpsit . . . nec sibi unquam, vel contra imbres, quæsivit tecti suffragium. *Capitol.*

b Fuit illa simplicitas antiquorum in cibo capiendo, humanitatis simul & continentiæ certissima index. Nam maximis viris prandere & cœnare in propatulo, verecundiæ non erat. Nec sanè ullas epulas habebant, quas oculis populi subjicere erubescerent. *Val. Max. lib.* 2. *cap.* 3.

qui l'exhortoit à ne point donn
combat, & à emploier plutô
& l'argent contre les Grecs q
fer. Ce fut contre l'avis du sage l
non que les Généraux de Dariu
gagérent la bataille du Grani
qui porta le premier coup à l'e
des Perses. L'aveugle témérité d
ron, malgré les remontrances c
Collégue & les avis de Fabius,
pita la République dans la malhe
se journée de Cannes, au lieu
délai de quelques semaines
peutêtre ruiné Annibal pour tou
Persée au contraire manqua l'oc
de battre les Romains, pour n
pas profité de l'ardeur de son ar
& ne les avoir pas attaqués bru
ment après la défaite de leur ca
rie qui avoit jetté le trouble & la
sternation dans leurs troupes.
étoit perdu après la journée de
rachium, si Pompée eût sû pr
de son avantage. Il y a des instar
cisifs pour les grandes entrep
L'important est de prendre sag
son parti, & de saisir le moment
rable,[a] qui ne revient plus

[a] Si in occasionis momento, cujus prætervo- | lat opportunitas, tus paulum fueri

on l'a manqué : & le tout dépend ici de la prudence du Général. Il [a] y a un partage de soins & de devoirs dans l'armée. La tête ordonne, les bras exécutent. *Ne songez*, [b] disoit Othon à ses soldats, *qu'à vos armes & à combattre vaillamment ; laissez-moi le soin de prendre de justes mesures, & celui de conduire votre valeur.*

§. II.

Soin de consulter les dieux & de haranguer les troupes avant le combat.

C'EST dans le moment de donner une bataille que les Anciens se croioient le plus obligés de consulter les dieux, & de se les rendre favorables. Ils les consultoient par le vol ou le chant des oiseaux, par l'inspection des entrailles des bêtes immolées, par la maniére dont mangeoient les poulets sacrés, & par d'autres choses pareilles. Ils travailloient à se les rendre propices par les sacrifices, par les voeux, par les priéres. Plusieurs d'en-

quicquam mox amissam quæras. *Liv. lib.* 25. *n.* 38.

a Divisa inter exercitum ducesque munia. Militibus cupido pugnandi convenit; duces providendo, consultando.... prosunt. *Tacit. Hist. lib.* 3. *cap.* 20.

b Vobis arma & animus sit: mihi consilium & virtutis vestræ regimen relinquite. *Ibid. l.* 1. *cap.* 84.

tre les Généraux, sur-tout dan
premiers tems, s'acquittoient de
devoirs de bonne foi, & avec de
timens religieux, qu'ils pouss
quelquefois jusqu'à une superst
puérile & ridicule: d'autres les m
soient dans le fond de l'ame, ou n
s'en moquoient ouvertement; &
ne manquoit pas d'attribuer à ce
pris irréligieux les malheurs que
vent leur ignorance ou leur te
rité leur attiroient. Jamais Princ
témoigna plus de respect pour
dieux que le grand Cyrus. Prè
fondre sur Crésus, il entonne l'h
ne du combat, & toute l'armée
pond par de grands cris, en invoq
le dieu de la guerre. Paul Em
avant que de combattre contre
sée, immola de suite à Hercule ju
vingt bœufs, sans trouver dans to
ces victimes aucun signe favora
ce ne fut qu'au vingt & uniéme
crut en voir qui lui promettoie
victoire. Nous avons aussi des ex
ples contraires. Epaminondas,
moins brave mais moins superstit
que Paul Emile, voiant qu'on v
loit l'empécher de donner la bat
de Leuctres en lui annonçant de m

:pendant tout le voiage, bien
t couvert dans sa litiére, pour
int voir de mauvais augure qui
ompre son dessein. Un autre fit
& voiant que les poulets ne
oient point, il les jetta dans la
en disant : *Qu'ils boivent donc,*
ils ne veulent pas manger. Ces
les d'irréligion étoient rares,
entiment contraire prévaloit. Il
:, sans doute, de la superstiis
plusieurs de ces cérémonies :
; sacrifices ; les vœux, les priéii
précédoient toujours les baétoient
une preuve qu'on n'en
it le succès que de la Divinité
e en disposoit.
; avoir rendu ces devoirs aux
n se tournoit du côté des homle
Commandant exhortoit ses
C'étoit une coutume généra-

raisonnable, & pouvoit con
beaucoup à la victoire. Il est
quand on est près de marcher co
ennemis, & d'en venir aux main
poser à la crainte de la mort qu
pour lors prochaine des motif
sans, & capables, sinon d'étou
tiérement cette crainte gravée
fond de la nature, du moins de
battre & de la vaincre. Ces mot
que sont l'amour de la patrie, l'
tion de la défendre au prix de so
le souvenir des victoires pass
néceſſité de soutenir l'honneur
nation, l'injustice d'un ennemi
& cruel, le danger où se trou
exposés les peres, les meres, l
mes, les enfans des soldats : ces
dis-je, & beaucoup d'autres p
représentés par la bouche d'un
ral qu'on aime & qu'on respect
vent faire une forte impression s
prit des soldats. L'éloquence m
consiste moins dans les parole
dans un certain air d'autorité
pose, & encore plus dans l'in
ble avantage d'être aimé des tr
[a] qui peut en tenir lieu.

a Caritatem paraverat loco auctoritatis. Tacit in Agricol. cap. 16

Ce n'eſt pas, comme le remarque Cyrus, que de pareilles harangues puiſſent changer en un moment leur diſpoſition, & de timides & lâches que ſeroient les ſoldats, les rendre tout-à-coup hardis & intrépides : mais elles réveillent, elles animent le courage qui leur eſt naturel, & y ajoutent une nouvelle force & une nouvelle vivacité. Xenoph. in Cyrop. lib. 3. pag. 84.

Pour juger ſainement de la coutume de haranguer les troupes généralement & conſtamment emploiée chez tous les Anciens, il faut ſe tranſporter dans les ſiécles où ils vivoient, & faire une attention particuliére à leurs mœurs & à leurs uſages.

Les armées, chez les Grecs & chez les Romains, étoient composées des mêmes citoiens, à qui dans la ville & en tems de paix on avoit coutume de communiquer toutes les affaires. Le Général ne faiſoit dans le camp ou ſur le champ de bataille, que ce qu'il auroit été obligé de faire à la Tribune des Harangues. Il honoroit ſes troupes, & attiroit leur confiance & leur affection, en leur faiſant part de ſes deſſeins, de ſes motifs, de ſes moiens. Par là il intéreſſoit le ſoldat

au succès. Le spectacle seul des
raux, des Officiers, des Soldats
blés, leur communiquoit à to
courage & une ardeur récipi
C'est l'effet de toutes les asseml
elles réveillent, elles remuent.
cun se pique d'y faire bonne
nance, & oblige son voisin à l'i
On se rassure dans sa crainte par
leur des autres. La disposition de
ticuliers devient celle de tout le
& donne le ton aux affaires.

Il y avoit des occasions imp
tes où il étoit plus nécessaire
veiller la bonne volonté & le z
soldat : lors, par exemple, qu'il
faire une marche difficile & f
pour se tirer d'une situation fâch
ou pour en prendre une plus co
de : lorsqu'on avoit besoin de
rage, de patience, de constance
supporter une disette, un ma
ment de choses nécessaires, u
pénible à la nature : lorsqu'on so
à tenter une entreprise difficile
rilleuse, mais très utile pour l
cès : lorsqu'il faloit consoler, ras
ranimer après un échec : lorsqu'
gissoit de faire une retraite haza
se à la vûe de l'ennemi, ou da

pays dont il étoit maître : enfin lorſqu'il ne faloit plus qu'un généreux effort pour terminer une guerre, ou une entrepriſe importante.

Dans ces occaſions & d'autres ſemblables, les Généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes pour ſonder leurs diſpoſitions par les acclamations plus ou moins fortes ; pour les informer des raiſons qu'on avoit de prendre tel ou tel parti, & les y faire entrer ; pour diſſiper les faux bruits qui exagéroient les difficultés, & abbattoient le courage ; pour leur faire enviſager les remédes qu'on préparoit à leurs maux, & le ſuccès qu'on en eſpéroit ; pour les inſtruire des précautions qu'on avoit à prendre, & des motifs de ces précautions. Le Général avoit intérêt de flater le ſoldat en lui faiſant confidence de ſes deſſeins, de ſes craintes, de ſes expédiens, afin de l'engager à y prendre part, & d'agir de concert avec ſon Général, & par les mêmes motifs. Ce Général, au milieu des ſoldats, qui tous étoient, comme lui, non ſeulement membres de l'Etat, mais admis à partager l'autorité du gouvernement, ſe regar

doit comme un pere au milieu de ſa famille.

On a de la peine à comprendre comment il ſe pouvoit faire entendre des troupes. Il faut ſe ſouvenir que chez les Grecs & les Romains les armées étoient peu nombreuſes. Celles des premiers n'alloient guéres pour l'ordinaire qu'à dix ou douze mille hommes ; & celles des Romains rarement au double ; je ne parle pas des derniers tems. Les Généraux s'y faiſoient entendre, comme les Orateurs ſe faiſoient entendre dans la place publique, où étoit la Tribune aux Harangues. Le peuple n'entendoit pas tout : mais néanmoins tout le peuple étoit inſtruit à Rome & à Athénes, tout le peuple délibéroit & décidoit, & perſonne ne ſe plaignoit de n'avoir pas entendu. Il ſuffiſoit que les plus anciens, les plus conſidérables, les principaux des manipules & des chambres ſe trouvaſſent à la harangue, dont enſuite ils rendoient compte aux autres.

On voit dans la colonne Trajane l'Empereur haranguant les troupes de deſſus un tribunal de gazon élevé au deſſus de la tête des ſoldats, les prin-

cipaux Officiers autour de lui sur la plate-forme, & la foule répandue tout autour. On ne sauroit croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes sans armes, qui se tiennent debout, & qui se pressent : car les harangues ordinaires se faisoient dans le camp au soldat tranquille & desarmé. D'ailleurs on s'accoutumoit de jeunesse à parler dans l'occasion avec une voix forte & distincte.

Quand les armées étoient plus nombreuses, & qu'on étoit près de donner le combat, il y avoit une maniére de haranguer les troupes qui étoit fort simple & fort naturelle. Le Général, monté à cheval, parcouroit les rangs, & disoit quelques mots aux différens Corps pour les animer. Alexandre en usa ainsi à la bataille [a] d'Issus. Darius, [b] à celle d'Arbelles, fit à peu près la même chose, mais d'une maniére différente. De dessus son char il harangua

a Alexander ante prima signa ibat... cùmque agmen obequitaret, varia oratione, ut cujusque animis aptum erat, milites alloquebatur. *Quint. Curt. lib. 3. cap. 10.*

b Darius, sicut curru eminebat, dextera lævaque ad circumstantium agmina oculos manusque circumferens, &c. *Quint. Curt. lib. 4. cap. 14.*

ſes troupes, tournant ſes yeux
mains vers les Officiers & les 1
qui l'environnoient. Ni l'un ni
ſans doute ne pouvoient être en
que de ceux qui étoient le plu
d'eux : mais ceux-ci faiſoient l
paſſer le gros de leurs diſcours a
de l'armée.

Juſtin. lib. 38. cap. 4-7.

Juſtin, abbréviateur de T
Pompée, excellent hiſtorien q
voit du tems d'Auguſte, rapc
entier une harangue, que ſon
met dans la bouche de Mith
Elle eſt fort longue, ce qui n
pas paroitre étonnant, parce q
thridate ne la fait pas dans le m
d'une bataille, mais ſimplemen
animer ſes troupes contre le
mains qu'il avoit déja vaincus e
ſieurs combats, & qu'il ſonge
core à attaquer de nouveau. S
mée étoit de près de trois cen
hommes, & compoſée de ving
nations différentes, qui avoien
cune leur langue particuliére,
thridate les ſavoit toutes, de
qu'il n'avoit pas beſoin de truch
pour leur parler. Juſtin, en
tant la harangue dont il s'agi
ſimplement que Mithridate c

qua l'assemblée des soldats : *Ad concionem milites vocat.* Mais comment s'y prit-il pour se faire entendre à ces vingt-deux nations ? Répéta-t-il à chacune d'elles le long discours qui est raporté dans Justin ? Cela n'est pas vraisemblable. Il seroit à souhaiter que l'Historien se fût expliqué plus clairement, & nous eût donné quelque lumiére sur ce point. Peutêtre se contenta-t-il de parler lui-même à sa nation, & d'instruire les autres de ses vûes & de ses desseins par des truchemens.

Annibal en usa de la sorte. Près de donner la bataille contre Scipion en Afrique, il crut devoir exhorter ses troupes : & comme tout étoit différent entr'elles, langage, coutumes, loix, armes, vétemens, intérêts, il emploia aussi différens motifs pour les animer. *Liv. lib. 30. n. 33.*

» Aux troupes auxiliaires, il pro» posa une récompense présente & » une augmentation de solde sur le » butin qu'on feroit. Il réveilla les » sentimens de haine particuliers & » naturels aux Gaulois contre les Ro» mains. Pour les Liguriens, qui ha» bitoient un pays de montagnes âpres

» & stériles, il leur montra les
» pagnes fertiles de l'Italie com
» fruit de leur victoire. Il repr
» aux Maures & aux Numides l
» & violente domination de Ma
» à laquelle ils seroient soumi
» étoient vaincus. Il anima ain
» différentes nations, par diffé
» vûes de crainte & d'espé
» Quant [a] à ce qui regarde les
» thaginois, tout fut mis en
» d'une maniére vive & touchan
» danger de leur patrie, leurs
» pénates, les tombeaux de leu
» cêtres, l'épouvante & la co
» nation de leurs peres & mere
» leurs femmes, de leurs enfans
» fin le sort de Carthage, que l
» cès de la bataille alloit ou rui
» réduire pour toujours à l'escla
» ou rendre maîtresse de l'uni
» tout étant extrême dans ce q
» avoit à craindre ou à espérer. «
la un fort beau discours. Mais
ment se fit-il entendre à ces di
nations ? Tite-Live le marque. I

a Carthaginiensibus mœnia patriæ, dii penates, sepulcra majorum, liberi cum parentibus conjugesque pavidæ, aut excidium servitiumqu imperium orbis te nihil aut in metu in spem medium tur.

la lui-même aux Carthaginois, & chargea les Chefs de chaque nation de leur parler en conformité de ce qu'il leur avoit dit.

De même le Général assembloit quelquefois les Officiers de son armée, & après leur avoir exposé ce qu'il souhaitoit qu'on dît aux troupes de sa part, il les renvoioit chacun dans leurs Corps ou dans leurs Compagnies, pour leur faire le raport de ce qu'ils avoient entendu, & pour les animer au combat. Arrien le marque en particulier d'Alexandre le Grand avant la fameuse bataille d'Arbelles. *Arrian lib. 3. pag. 117.*

§. III.

Manière de ranger les armées en bataille, & de donner le combat.

LA MANIÉRE de ranger les armées en bataille n'étoit pas uniforme chez les Anciens, & elle ne pouvoit pas l'être, parce qu'elle dépend des circonstances qui varient à l'infini, & demandent par conséquent divers arrangemens. L'infanterie, ordinairement, étoit placée au centre sur une ou plusieurs lignes, & la Cavalerie sur les deux ailes.

Xenoph. in Cyrop. lib. 6 pag. 158. &c.

A la bataille de Thymbrée, tc les troupes de Crésus, tant de pié de cheval, étoient rangées sur même ligne, & avoient trente h mes de profondeur : excepté les I ptiens, dont le nombre montoit vingts mille hommes. Ils étoient tagés en douze gros Corps ou ba lons quarrés de dix mille hommes cun, qui avoient cent homme front, & autant de profondeur. I fut pas possible à Crésus de leur changer cet arrangement auque étoient accoutumés ; ce qui rendit tile la plus grande partie de ces tro qui étoient les meilleures de l'arm & ne contribua pas peu à la pert la bataille. Les troupes Persannes c battoient ordinairement sur vi quatre de hauteur. Cyrus, à qui il portoit de former le plus grand fi qu'il lui seroit possible pour ne être envelopé par les ennemis, doubla ses files, & les mit sur do de hauteur seulement. On sait quel le succès de ce combat.

Xenoph. hist. lib 6. p. 596. &c.

Dans la bataille de Leuctres, les cédémoniens, qui avoient tant leurs propres troupes que de ce des Alliés, vingt-quatre mille ho

mes d'infanterie & ſeize cens chevaux, étoient rangés ſur douze de hauteur ; & les Thébains ſur cinquante, quoiqu'ils n'euſſent que ſix mille fantaſſins, & quatre cens chevaux. Cela paroit contre les régles. Le deſſein d'Epaminondas étoit de tomber d'abord avec tout le poids de ſon épais bataillon ſur la phalange des Lacédémoniens, bien ſûr, que s'il pouvoit l'enfoncer, tout le reſte de l'armée ſeroit bientôt mis en déroute. Et en effet c'eſt ainſi que la choſe arriva.

J'ai fait ailleurs la deſcription de la phalange Macédonienne, ſi célébre chez les Anciens. Elle ſe diviſoit ordinairement, ſelon Polybe, en dix Corps, dont chacun étoit compoſé de ſeize cens hommes, rangés ſur cent de front, & ſeize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou l'on dédoubloit ce dernier nombre ſelon l'exigence des cas. Le même Polybe donne à un eſcadron huit cens chevaux, rangés pour l'ordinaire ſur cent de front, & ſur huit de hauteur : il parle de la Cavalerie Perſanne.

Tome VI. pag. 27. &c.
Polyb. lib. 17. pag. 764-767.
Idem. lib. 12. pag. 664.

Pour ce qui regarde les Romains, leur coutume de ranger l'infanterie

ſur trois lignes dura aſſez lontem:
fut aſſez uniforme. Entr'autres e:
ples, celui de la bataille de Zam:
tre Scipion & Annibal peut ſ
pour nous donner une juſte idée
maniére dont les Romains & les
thaginois rangeoient leurs troupe

Scipion plaça les Haſtaires à la
miére ligne, laiſſant des interv
entre les Cohortes. Il mit à l
conde les Princes, poſtant leurs
hortes, non vis-à-vis les eſ
de la premiére ligne, comme
toit la coutume chez les Roma
mais derriére les Cohortes des H:
res, laiſſant des intervalles qui
loient ceux de la premiére ligne
cela à cauſe du grand nombre d
phans qui étoient dans l'armée e
mie, auxquels on vouloit laiſſe
paſſage libre. Les Triaires éto
ſur la troiſiéme ligne, & formo
comme un corps de réſerve. La
valerie étoit répandue ſur les deux
les : celle d'Italie à la gauche, c
mandée par Lélius; celle des Nu
des à la droite, commandée par
ſiniſſa. Il jetta dans les eſpaces d
premiére ligne des armés à la
gére, & leur donna ordre de c

ı ſe verroient envelopés, par
ıces de traverſe à droite & à

ce qui eſt de l'autre armée,
quatre-vingts éléphans en
ient le front. Annibal plaça en-
; étrangers ſoudoiés, au nom-
ıviron douze mille Liguriens,
;, Baléares, Maures : derriére
emiére ligne, les Africains &
thaginois. C'étoit l'élite de
ıée, & il les deſtinoit pour
ſur l'ennemi quand il ſeroit fa-
: affoibli par le combat : & à la
ıe ligne, qu'il éloigna de la
: de plus de cent pas, les trou-
i étoient venues d'Italie avec
ıxquelles il ne ſe fioit pas, par-
lles avoient été arrachées par
e leur pays, & qu'il ne ſavoit

Plus d'u ſtade.

Je souhaiterois que Polybe ou
Live nous eussent marqué quel é
nombre des troupes de part & d'a
& quelle profondeur les Gén
leur avoient donnée en les ran
en bataille. Dans la bataille de
nes, qui précéda celle-ci de que
années, il n'est fait nulle mentio
Hastaires, des Princes, des Tri
qui formoient ordinairement les
lignes de l'armée Romaine. Tite-
sans doute, la suppose comm
chose d'usage, & connue de t
monde.

Il étoit assez ordinaire, sur-
certains peuples, de jetter de g
cris, & de fraper de leurs épé
leurs boucliers, en s'avançant
l'ennemi pour l'attaquer. Ce b
joint à celui des trompettes, étoi
propre à étoufer en eux par une
d'étourdissement toute crainte du
ger, & à leur inspirer un coura
une hardiesse qui n'envisageoit
que la victoire, & bravoit la m

Quelquefois les troupes alloi
pas lent & de sang froid au cor
quelquefois, quand elles approch
de l'ennemi, elles s'élançoient c
lui avec impétuosité par une c

rapide. Nous avons vû de grands hommes partagés de ſentimens ſur ces deux ſortes d'attaques. A la journée des Thermopyles l'eſpion de Xeixès trouva les Spartiates qui ſe préparoient au combat en peignant leurs chevelures. Jamais pourtant danger ne fut plus grand. Cette bravade ne convenoit qu'à des ſoldats déterminés, comme ceux-là, à vaincre ou à périr; d'ailleurs c'étoit leur coutume ordinaire.

Herodot. l.b. 7. cap. 03.

Les armés à la légére commençoient ordinairement l'action, & lançoient leurs traits, leurs fléches, leurs pierres contre les éléphans s'il y en avoit, ou contre les chevaux, ou contre l'infanterie, pour tâcher d'y jetter le déſordre; après quoi ils ſe retiroient à travers les vuides de leurs troupes derriére la premiére ligne, d'où ils continuoient leurs décharges par deſſus la tête des ſoldats.

Les Romains commençoient le combat par lancer leurs javelots contre l'ennemi, puis ils en venoient aux mains; & c'étoit là où paroiſſoit le courage, & où ſe faiſoit le grand carnage.

Quand on étoit venu à bout d'en-

foncer l'ennemi, & de le mett
fuite, le grand danger étoit, c
il l'est encore, de le poursuivre
trop d'ardeur, & d'oublier ce
passoit dans le reste de l'armée.
avons vû que la perte de la p
des batailles venoit de cette
d'autant plus à craindre qu'elle
venir de bravoure & de courag
lius & Masinissa, dans la bata
Zama, après avoir mis en déso
en fuite les ennemis, ne se liv
pas à une ardeur indiscrette; ma
venant promtement de la pour
ils rejoignirent le gros, & to
sur les derriéres d'Annibal, ils
rent au fil de l'épée la plus granc
tie de ses phalanges.

Plut. in Lycurg. p. 54.

Lycurgue avoit ordonné, qu
avoir assez poursuivi l'ennemi
s'assurer la victoire, on cessât
faire; & cela pour deux raiso
premiére, parce que faisant la
re Grecs contre Grecs, l'human
mandoit qu'on ne poussât pas à
outrance des peuples voisins,
quelque sorte compatriotes, &
par la fuite s'avouoient vaincu
seconde, parce que les enn
comptant sur cette coutume, é
l

portés à mettre leur vie en sûreté par la retraite, plutôt qu'à s'opiniâtrer au combat, où ils savoient qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux.

Il faut que l'attaque d'une armée par les flancs & par les derriéres soit bien avantageuse, puisque dans la plupart des batailles elle est ordinairement suivie de la victoire. Aussi voit-on, dans tous les combats, que le principal soin des habiles Généraux étoit de se mettre en sûreté contre ce danger.

On a dû être étonné de voir si peu de Cavalerie dans l'armée Romaine: trois cens chevaux pour quatre ou cinq mille hommes de pié. Il est vrai qu'ils faisoient un excellent usage du peu qu'ils en avoient. Tantôt ils sautoient par terre, & combattoient à pié, leurs chevaux étant accoutumés à demeurer cependant immobiles. Tantôt ils recevoient en croupe des fantassins armés à la légére, qui descendoient de cheval & y remontoient avec une vitesse admirable. Quelquefois les Cavaliers lâchoient leurs chevaux à toute bride contre les ennemis, qui ne pouvoient en aucune

Liv. lib. 3. n. 61.

Idem. lib. 26 n. 4.

Idem. lib. n. 30.

forte foutenir une si violente att
Mais enfin tout cela se réduisoit
de chose, & nous avons vû que
périorité d'Annibal dans ses
premiéres batailles venoit princ
ment de sa Cavalerie.

Les Romains avoient d'abord
guerre à des voisins, dont le
étoient fourrés, embarrassés par d
gnes & des oliviers situés près des
tagnes des Appennins, où la Ca
avoit peu de liberté pour agir &
s'étendre. Les peuples voisins a
la même raison pour se charger
de Cavalerie ; & on s'accoutum
de part & d'autre à s'en passer. I
gion Romaine fut établie sur le
trois cens chevaux, dont les
fournissoient le double. Cette
me, dans les tems suivans, tin
de loi.

L'armée des Perses étoit sans
lerie, quand Cyrus en reçut le
mandement. Il en sentit bien
besoin, & en assez peu de tem
forma une fort nombreuse,
quelle principalement il fut r
ble de ses conquêtes. Les Rc
furent obligés d'en faire autant
ils tournérent leurs armes du c

l'Orient, & qu'ils eurent affaire à des peuples dont les principales forces consistoient en Cavalerie. Ils avoient appris d'Annibal l'usage qu'il en faloit faire.

Je ne vois pas que dans les armées des Anciens il soit fait mention d'Hôpitaux pour les malades & les blessés. Ils en prenoient soin sans doute. Homére parle de plusieurs illustres Médecins qui étoient dans l'armée des Grecs au siége de Troie ; & l'on sait qu'ils faisoient aussi les fonctions de Chirurgiens. Le jeune Cyrus, dans l'armée qu'il menoit au secours de son oncle Cyaxare, ne manqua pas de mener avec lui bon nombre d'habiles Médecins. César marque en plus d'un endroit dans ses Commentaires qu'au sortir d'une bataille on portoit les blessés dans la ville la plus voisine. Il y a plusieurs exemples de Généraux qui alloient visiter les blessés dans leurs tentes : ce qui est une preuve que dans une chambrée, composée de sept ou huit camarades, & formée de citoiens d'une même ville, & d'un même quartier de la ville, les soldats prenoient soin de leurs blessés.

Xenoph. Cyrop. lib. 1. pag. 84.

Tite-Live parle souvent de ca
c'est-à-dire de l'accord qui se fai
tre les peuples pour le rachat de
Liv. lib. 22. n. 52. sonniers pendant la guerre. Ap
bataille de Cannes, Annibal s'
rendu maître du petit camp des
mains, convint de rendre les cit
Romains chacun pour trois cens
ces de monnoies appellées *quadri*
qui étoient des deniers : c'est-à-
pour cent cinquante livres; les
pour deux cens; les esclaves pour
Idem. lib. 32. n. 17. Les Romains aiant pris Erétrie
d'Eubée, où il y avoit une gar
de Macédoniens, fixérent le pri
leur rachat à trois cens piéces de
noie aussi, c'est-à-dire à cent cinq
Idem. lib. 34. n. 49. te livres. Annibal, voiant que les
mains étoient déterminés à ne
racheter leurs prisonniers qui s'ét
rendus à l'ennemi, les avoit ve
à différens peuples. Les Achéen
avoient acheté un assez grand
bre. Quand les Romains eurent
bli la Gréce en liberté, les Aché
par reconnoissance, leur rem
tous ces prisonniers, & paiére
leurs maîtres par tête cinq cens
niers, c'est-à-dire deux cens cinqu
livres; ce qui, selon Polybe, a

ta pour le total à cent talens, ou cent mille écus : car les prisonniers se trouvérent, dans l'Achaïe seule, au nombre de douze cens.

Je ne crois pas que l'usage des lettres en chiffres fût connu chez les Anciens. Il est pourtant bien nécessaire, pour faire passer des avis secrets à des Officiers ou éloignés de l'armée, ou enfermés dans une ville, ou dans d'autres occasions. Pendant que Q. Cicéron étoit assiégé dans son camp par les Gaulois, César lui écrivit, pour lui donner avis qu'il marchoit à son secours avec plusieurs Légions, & qu'il arriveroit promtement. La [a] lettre étoit écrite en Grec, de peur que, si elle tomboit entre les mains des ennemis, elle ne leur apprît que César étoit en marche. La précaution ne paroit pas fort sûre. Celle des signaux, dont j'ai parlé ailleurs, ne l'étoit pas beaucoup plus : outre que l'usage en étoit fort difficile & fort embarrassant. *Cæsar bello Gall. lib. 5.*

Je devois raporter un usage commun chez les Romains, & qui est fort remarquable. C'étoit la coutume chez *Plut. in Coriol. p. 217.*

a Epistolam Græcis conscriptam litteris mittit, ne, intercepta epistola, nostra ab hostibus consilia cognoscantur.

eux, quand ils étoient rangés e
taille, tout prêts à prendre leurs
cliers, & à ceindre leurs robe
faire leur testament sans rien é
& nommant seulement leur h
devant trois ou quatre témoins.
ce qu'on appelloit, *testamenta i*
cinctu facere.

Après le peu que j'ai dit des bat
n'aiant pas osé m'engager plus
dans une matiére qui n'est poi
mon ressort, je passe aux récom
& aux punitions qui suivoient l
ou le mauvais succès d'un comb

§. IV.

Punitions. Récompenses. Troph Triomphes.

SOLON avoit raison de dir
les deux grands mobiles qui fon
des hommes, & qui les mette
mouvement, sont la crainte &
pérance, & qu'un bon gouv
ment ne peut subsister sans le
nitions & les récompenses,
que l'impunité enhardit le crim
que souvent la vertu, si elle est
gée & sans honneur, devien
guissante & s'affoiblit. Cette ma

eſt encore plus vraie en particulier par raport au gouvernement militaire, qui donnant plus de lieu à la licence, demande auſſi que la régle & la diſcipline y ſoient reſſerrées par des liens plus fermes & plus vigoureux.

Il eſt vrai qu'on peut abuſer de ce principe ſur-tout pour la punition, & le porter trop loin. Chez les Carthaginois, les Généraux qui avoient été malheureux dans la guerre, étoient ordinairement punis de mort, comme ſi le malheur étoit un crime, & qu'il ne pût jamais arriver qu'un excellent Capitaine perdît une bataille ſans qu'il y eût de ſa faute. Ils pouſſoient la rigueur bien plus loin. Car [a] ils condannoient à mort celui qui avoit pris de mauvaiſes meſures, quoiqu'il eût bien réuſſi. Chez [b] les Gaulois, quand on faiſoit la levée des troupes, tous les jeunes gens capables de porter les armes devoient ſe trouver à l'aſſemblée un certain jour. Celui qui ar-

a Apud Carthaginienſes in crucem tolli Imperatores dicuntur, ſi proſpero eventu, pravo conſilio, rem geſſerunt. *Liv. lib.* 38. n. 48.

b Hoc, more Gallorum, eſt initium belli, quo, lege communi, omnes puberes, armati convenire coguntur; &, qui ex eis noviſſimus venit, in conſpectu multitudinis omnibus cruciatibus affectus necatur. *Caſ. de bello Gall. lib.* 5.

rivoit le dernier étoit condar
mort, & on lui faiſoit ſouffrir le
cruels ſupplices. Quelle brutalité

Les Grecs, quoique très ſé
pour le maintien de la diſciplin
Æſchin. in Cteſiph. pag. 456. taire, étoient plus humains. A
nes le refus de porter les armes
plus criminel qu'un retardeme
quelques heures ou de quelque
mens, étoit puni ſeulement par
terdit public & par une eſpéce
communication, qui fermoit au
pable l'entrée aux aſſemblées du
ple & aux temples des dieux.
jetter ſon bouclier pour fuir, q
ſon poſte, ſe rendre déſerteur,
un crime capital, & puni de mo
Herodot. lib. 7. cap. 104 A Sparte c'étoit une loi invi
de ne jamais prendre la fuite qu
ſupérieure en nombre que pû
l'armée ennemie, de ne jamais
ter ſon poſte, de ne point livr
armes. Ceux qui avoient manque
tre ces régles, étoient diffamés
toujours. Non ſeulement on le
cluoit de toutes ſortes de char
d'emplois, des aſſemblées, de
ſtacles; mais c'étoit encore une
te de s'allier avec eux par les m
ges, & on leur faiſoit impune

mille outrages en public. Au contraire on rendoit de grands honneurs à ceux qui s'étoient comportés vaillamment dans le combat, ou qui étoient morts les armes à la main pour la défense de la patrie.

La Gréce étoit pleine de statues des grands hommes qui s'étoient distingués dans les combats. On ornoit leurs tombeaux d'inscriptions magnifiques, qui éternisoient leur nom & leur mémoire. Ce qui se pratiquoit sur ce sujet à Athénes étoit d'une force merveilleuse pour animer le courage parmi les citoiens, & pour leur inspirer des sentimens d'honneur & de gloire. Au retour d'une bataille on rendoit publiquement les derniers devoirs à ceux qui avoient été tués. On exposoit pendant trois jours consécutifs les ossemens des morts à la vénération du peuple, qui s'empressoit à y jetter des fleurs, & à y faire bruler de l'encens & des parfums. Ensuite on menoit en pompe ces ossemens dans autant de cercueils qu'il y avoit de Tribus à Athénes, & on les conduisoit au lieu destiné pour leur sépulture. Tout le peuple accompagnoit cette religieuse cérémonie. La

Thucyd. lib. 2. pag. 121.

marche avoit quelque chose d'au
& de majestueux, & ressembloit
tôt à un glorieux triomphe qu'
lugubre convoi.

Quelques jours après, & ceci
encore de beaucoup tout ce q
viens de dire, un des Athénie
plus qualifiés prononçoit devan
le peuple l'oraison funébre de
lustres morts. Le grand Péricl
chargé de cette commission ap
premiére campagne de la guer
Péloponnése. Thucydide nous a
servé son discours, & l'on en t
un sur le même sujet dans Plato
but de cette oraison funébre ét
relever le courage de ces gén
soldats qui avoient répandu leu
pour la patrie, de porter les ci
à l'imitation de leur exemple, &
tout de consoler leurs proche
exhortoit ceux-ci à modérer leu
leur par la vûe de la gloire dont
parens étoient comblés pour tou
» Vous n'avez jamais, disoit-o
peres & meres, » demandé
» dieux que vos enfans fussent
» tés de la loi commune qui co
» ne tous les hommes à la mort
» seulement qu'ils fussent gens d

» & d'honneur. Vos vœux ſont exau-
» cés ; & la gloire dont vous les voiez
» honorés doit eſſuier vos larmes ,
» & changer vos gémiſſemens en ac-
» tions de graces. « Souvent , par une figure ordinaire aux Orateurs ſur-tout dans les grands ſujets , on mettoit ces vives exhortations dans la bouche des morts mêmes , qui ſembloient ſortir de leurs tombeaux pour animer & conſoler leurs peres & leurs meres.

On ne s'en tenoit pas à de ſimples diſcours & à de ſtériles louanges. La République , comme une mere tendre & compatiſſante , ſe chargeoit de la nourriture & de la ſubſiſtance des vieillards , des veuves , & des enfans orphelins qui avoient beſoin de ces ſecours. Ces derniers étoient élevés convenablement à leur état juſqu'à l'âge où ils pouvoient porter les armes : & pour lors publiquement , ſur le théatre , & en préſence de tout le peuple , ils étoient revétus d'une armure complette , & mis au nombre des ſoldats de la République. *Æſchin. contra Cteſiph. p. 452. 453.*

Manquoit-il quelque choſe à la pompe funébre dont je viens de parler , & ne ſembloit-elle pas en quel-

que ſorte transformer en Héros & en Conquérans de pauvres ſoldats & de ſimples bourgeois d'Athénes ? Les honneurs qu'on rend parmi nous à nos plus illuſtres Généraux, ont-ils quelque choſe de plus vif & de plus touchant ? C'eſt par là que ſe perpétuoient dans la nation ce courage, cette grandeur d'ame, cette ardeur pour la gloire, ce zéle, & ce dévouement pour la patrie, qui rendoient les Grecs inſenſibles aux plus grands dangers, & à la mort même. Car, [a] comme le remarque Thucydide à l'occaſion de ces honneurs funébres, *Les grands hommes ſe forment, où le mérite eſt le mieux récompenſé.*

LES ROMAINS n'étoient ni moins exacts que les Grecs à punir les fautes contre la diſcipline militaire, ni moins attentifs à récompenſer les belles actions.

La punition étoit proportionnée au crime, & n'alloit pas toujours à la mort. Tantôt une parole de mépris ſuffiſoit pour punir des troupes : une autre fois le Général les puniſſoit en leur refuſant la part qu'ils auroient

[a] Ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα, τοῖς δὲ καὶ ἄν- | δρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

eue au butin. Quelquefois on les renvoioit à l'écart, & on refusoit leurs services contre l'ennemi. Assez ordinairement on les faisoit travailler aux retranchemens du camp en simple tunique & sans ceinturon. L'ignominie étoit souvent plus sensible que la mort même. Les troupes de César mutinées demandoient avec des plaintes séditieuses qu'on les licentiât. César [a] ne leur dit qu'un mot, les appellant *Quirites*, comme qui diroit, Messieurs,* au lieu qu'il avoit coutume de les appeller *Soldats*, ou *Camarades*; & sur le champ il leur donna leur congé. Ce mot fut pour eux un coup de foudre. Ils se crurent dégradés & entiérement deshonorés; & ils ne cessérent de le presser par les priéres les plus touchantes & les plus humbles, jusqu'à ce qu'il leur eût accordé en grace de porter encore les armes pour lui. Cette punition, qui cassoit les soldats, s'appelloit *exauctoratio*.

Dion. Cass. lib. 42. pag. 210.

L'armée Romaine, par la faute du Consul Minucius qui la commandoit,

Liv. lib. 3. n. 29.

a Divus Julius seditionem exercitus verbo uno compescuit, *Quirites* vocando qui sacramentum ejus detractabant. *Tacit. Annal. lib. 1. cap. 42.*

* Quirites *signifie proprement citoiens ou bourgeois de Rome.*

étoit affiégée dans fon camp par
Eques, & près d'être prife. Cinci
tus, nommé Dictateur pour cette
pédition, courut à fon fecours
délivra, & fe rendit maître du c
des ennemis plein de richeffes. Il
nit l'armée Confulaire en ne lui
nant aucune part au butin, & obl
Minucius de fe démettre du Confu
& de fervir dans l'armée en qualit
Lieutenant, ce qu'il fit fans plain
fans murmure. » Alors, [a] rema
» l'Hiftorien, les efprits fe fou
» toient avec tant de douceur à
» en qui ils fentoient la fupériorit
» mérite réunie avec l'autorité,
» cette armée, plus fenfible au bie
» qu'à l'ignominie, décerna au D
» teur une couronne d'or du p
» d'une livre, & lorfqu'il partit l
» lua comme fon patron & fon
» tecteur.

Liv. lib. 22. n. 50. 61. Après la bataille de Cannes,
plus de quarante mille Ron
étoient demeurés fur la place, e
ron fept mille foldats, qui fe tro

a Adeo tum imperio meliori animus manfuetè obediens erat, ut beneficii magis quàm ignominiæ hic exercitus memor, & coronam auream D ri libræ pondo decr & proficifcentem e tronum falutaverit.

rent dans les deux camps, se voiant sans ressource & sans espérance, livrérent leurs armes & leurs personnes à l'ennemi, & furent faits prisonniers. Dix mille, qui avoient pris la fuite aussi bien que Varron, se sauvérent par différens endroits, & enfin se réunirent à Canouse auprès du Consul. Quelque instance que ces prisonniers & leurs parens fissent dans la suite pour obtenir leur rachat, & dans quelque disette de soldats que fût Rome alors, jamais le Sénat ne put se résoudre de racheter des soldats qui avoient eu la lâcheté de se rendre à l'ennemi, & à qui plus de quarante mille hommes tués sous leurs yeux n'avoient pu inspirer le courage de mourir pour leur patrie les armes à la main. Les dix mille autres, qui s'étoient sauvés par la fuite, furent relegués en Sicile, avec défense de retourner en Italie, tant que dureroit la guerre contre les Carthaginois. Ils demandoient avec d'instantes priéres qu'on les menât contre l'ennemi, & qu'on leur donnât lieu de laver dans leur propre sang l'ignominie de leur fuite. Le Sénat demeuroit inflexible, ne croiant pas devoir confier la défen-

Idem. lib. 23. n. 25.

ſe de la République à des ſo
avoient abandonné leurs con
dans le combat. Enfin, ſur le
trances & les vives ſollicita
Proconſul Marcellus, il leur
leur demande, mais à conditi
ne mettroient point le pié d
lie, tant que l'ennemi y den
Liv. lib. 27. n. 11. On punit auſſi très ſévérem
les Cavaliers de l'armée de C
légués en Sicile. Dans la pre
vûe qui ſe fit par les Cenſe
cette bataille, on leur ôta à t
chevaux que la République l
niſſoit, ce qui emportoit la
tion du rang de Chevaliers l
on déclara que leurs années
juſques-là ne leur ſeroient po
tées, & qu'ils ſeroient ob
faire encore dix en ſe fourni
mêmes de chevaux; c'eſt-à
ſervir tout autant d'années
n'euſſent jamais porté les ar
les Chevaliers n'étoient ob
dix campagnes.

Liv. lib. 22. n. 57. & lib. 24. n. 14-16. Le Sénat, plutôt que de
les priſonniers, ce qui aur
couté, aima mieux armer l
eſclaves; & il leur fit eſpére
té s'ils combattoient vaillan

avoient déja servi près de deux ans avec beaucoup de courage : la liberté tardoit toujours à venir ; & [a] ils aimoient mieux la mériter que de la demander, avec quelque ardeur qu'ils la souhaitassent. Il se présenta une occasion importante, où elle leur fut montrée comme le fruit prochain de leur courage. Ils firent des merveilles dans le combat, excepté quatre mille qui montrérent quelque timidité. Après la bataille, ils furent tous déclarés libres. La joie fut incroiable. Gracchus qui les commandoit, leur dit : *Avant que de vous avoir égalé tous par le titre de la liberté, je n'ai point voulu metre de différence entre le courageux & le timide. Il est pourtant juste qu'il y en ait.* Alors il fit promettre avec serment à tous ceux qui avoient mal fait leur devoir, que, tant qu'ils serviroient, en punition de leur faute ils ne prendroient leur nourriture que debout, excepté en cas de maladie : ce qui fut accepté & exécuté avec une parfaite soumission. C'étoit de toutes les punitions militaires la plus légére & la plus douce.

a Jam alterum annum libertatem tacitè mereri, quàm postulare palam maluerant. *Liv.*

Les punitions que j'a
jusqu'ici ne touchoient
l'honneur : il y en avoit
alloient jusqu'à la perte de
Polyb. lib. 6. pag. 481. Une de celles-là s'appe
rium, [a] la bastonade. Elle se
Le Tribun prenant un bâto
qu'en toucher le criminel
après tous les Légionair
sur lui à coups de bâtons &
ensorte que le plus souve
la vie dans ce supplice. S
en échapoit, il n'étoit pa
sauvé entiérement. Le ret
patrie lui étoit interdit po
& aucun de ses parens n'a
ouvrir sa maison. On pu
supplice la garde qui ne
trouvée à son poste ; par c
juger de l'exactitude avec
discipline étoit observée
aux gardes nocturnes, d'o
la sûreté & le salut de to
tous ceux aussi qui abando
poste, soldats ou Officiers,
Lib. 2. c. 78. tés de la même sorte. Velle

a Si Antonius Consul, fustuarium meruerunt legiones, quæ Consulem relinquerunt. *Cic. Philip.* 3. n. 14.

b Calv
cùm ex
rieret Hi
simi com
quis exer

rulus en cite un exemple dans un des premiers Officiers d'une Légion, qui fut exposé à la bastonade, pour avoir pris honteusement la fuite dans le combat : c'étoit du tems d'Antoine & du jeune César. Mais, ce qui paroit bien plus étonnant, on condannoit à la même peine ceux qui voloient dans le camp. Il faut se souvenir du serment que prétoient les soldats en y entrant.

Quand la faute étoit générale dans une Légion ou dans une Cohorte, comme il n'étoit pas possible de faire mourir tous les coupables, on les décimoit par le sort, & celui dont le nom étoit tiré le dixiéme étoit mis à mort. Ainsi la crainte tomboit sur tous, & la peine sur un petit nombre. Les autres étoient condannés à ne recevoir que de l'orge au lieu de blé, & à camper hors du retranchement, au risque d'être attaqués par les ennemis. On voit dans Tite-Live un exemple de la décimation dès les commencemens de la République. Crassus, lorsqu'il se mit à la tête des Légions qui s'é- *Liv. lib. 1. n. 59.* *Plin. in Crass. p. 548.*

Quippe primipili Centurionem, nomine Vibillium, ob turpem ex acie fugam, fuste percussit. *Paterc. lib. 2. cap 78.*

toient laiſſé battre par Spartacus ,
pella l'ancien uſage des Romains i
rompu depuis pluſieurs ſiécles , d
cimer les ſoldats qui avoient ma
leur devoir : & cette punition e
très heureux effet. Ce genre de m
dit Plutarque , eſt accompagné c
grande ignominie ; & comme
exécution ſe fait devant toute l'ar
elle y répand la fraieur & l'horre

La décimation fut auſſi emp
ſous les Empereurs par raport
Chrétiens , dont le refus d'adore
idoles , ou de perſécuter les fid
étoit regardé & puni comme un
volte ſacrilége. On traita ainſi la
gion Thébaine ſous Maximien.
Empereur la fit décimer juſqu'à
fois de ſuite ſans pouvoir vainc
pieuſe réſiſtance de ces généreux
dats. Maurice leur Commandant
concert avec tous les autres Offici
écrivit à l'Empereur une lettre
courte , mais bien admirable. *No
ſommes , Seigneur , vos ſoldats , mai
ſerviteurs de Dieu. Nous vous devo*

Ex. Epiſt. S. Eucherii Lugdun. ad Sylv. Epiſc.

a Milites ſumus , Imperator , tui , ſed tamen ſervi Dei. Tibi militiam debemus , illi innocentiam. Sequi Imperatorem in hoc nequaquam [...]mus , ut auctorem [...]mus ; Deum auctore[m] [...]ſtrum , Deum aucto[rem] velis nolis , tuum.

service, & à lui notre innocence. Nous ne pouvons point vous obéir pour renoncer Dieu : ce Dieu, qui est notre créateur & notre maître ; ce Dieu, qui est le vôtre aussi, Seigneur, soit que vous le vouliez, ou non. Tout le reste de la Légion fut mis à mort sans faire la moindre résistance, & elle alla joindre les Légions des Anges, pour louer éternellement avec elles le Dieu des armées.

Ces punitions qui alloient jusqu'à la mort, étoient rares du tems de la République. On savoit [a] que c'étoit un crime capital de quitter son poste, ou de combattre sans ordre : & l'exemple des peres qui n'avoient pas épargné leurs propres fils, inspiroit une juste terreur, qui prévenoit de telles fautes, & faisoit respecter les régles de la discipline militaire. Il y avoit dans ces exécutions sanglantes une dureté qui revolte la nature & qu'on n'oseroit néanmoins condamner absolument ; parce [b] que si tout grand exemple tient quelque chose de l'injustice, d'un autre côté ce qui s'y

a Præsidio decedere apud Romanos capital esse, & necem liberorum etiam suorum eam legem parentes sanxisse. *Liv. lib.* 24. *n.* 37.

b Habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum, quod contra singulos, utilitate publicâ rependitur. *Tacit. Annal. lib.* 14. *cap.* 44.

trouve de contraire à l'inté
ticuliers, est compensé par
en revient au public.

Un Général est quelquefo
sévir contre des soldats, p
par leur supplice ou une 1
commence, ou un violemen
la discipline. Alors il devier
s'il agissoit avec douceur,
bleroit à un Chirurgien q
fausse compassion aimeroit 1
ser périr le corps entier, que
un membre gangrené. Ce qu
ter dans ces occasions, c'est
agir par passion & par haine
[a] lors les remédes emploié
Liv. lib. 2. n. 59. tems ne servent qu'à aigrir le
ce qui arriva dans le premi
de décimation que j'ai cité,
s'étoit tellement rendu odie
dats, qu'ils aimérent mieux
battre par les ennemis, que
avec lui & pour lui. C'étoi
Liv. lib. 8. n. 36. dur, & d'une roideur inflex
rius, lontems après, se con
sagement dans un cas à peu pr
ble. Ses [b] soldats, exprès pou

a Intempestivis remediis delicta accendebat. *Tacit.*

b Cessatum à milite, ac de industriâ retur laudib pedita victo

ſe relâchérent dans le combat, péchérent de vaincre. En hamme, il ſentit d'où venoit le reconnut qu'il devoit tempévérité, & adoucir ſon humeur périeuſe. Il le fit, & réuſſit ſi qu'il regagna parfaitement l'afdes ſoldats. Une pleine victoiut la ſuite. Il faut bien de l'art & rudence pour punir utilement. oit bien plus par la vûe des réenſes & par des ſentimens d'hon- que les Romains engageoient upes à faire leur devoir. Après e d'une ville, ou le gain d'une le, le Général donnoit ordinait le butin aux ſoldats, mais un ordre admirable que décrit e dans le récit de la priſe de agéne. C'eſt, dit-il, un uſage chez les Romains, que, ſur le qu'en donne le Général, les es ſe diſperſent dans la ville qui priſe pour butiner : on porte ence que l'on a pris chacun à ſa Lé- Après que le butin a été vendu can, les Tribuns en partagent

Polyb. lib. 10. pag. 589. 590.

eritus dux, quæ rix obſtaret : temm ingenium ſuum eſſe, & ſeveritatem miſcendam comitate. *Liv.*

le prix en parties égales qui se dor
non seulement à ceux qui sont er
férens postes, mais encore à ceu
ont été laissés à la garde du camp
malades, & aux autres qui ont ét
tachés pour quelque fonction q
soit. Et de peur qu'il ne se com
quelque infidélité dans cette par
la guerre, on fait jurer aux sol
avant qu'ils se mettent en cam
& le premier jour qu'ils sont a
blés, qu'ils ne mettront rien à pa
butin, & qu'ils apporteront f
ment tout ce qu'ils auront gagné.
amour de l'ordre, quel soin de
cipline, quel respect pour l'équit
milieu du tumulte des armes, &
l'ardeur même de la victoire !

Le jour du triomphe, le Gé
faisoit encore une distribution
gent plus ou moins forte selon le
férens tems de la République,
toujours assez modique, jusqu'au
des guerres civiles.

Souvent on méloit l'honneur
térêt, & le soldat étoit bien plus
ble à l'un qu'à l'autre : combien
Liv. lib. 7. n. 17 les Officiers ! P. Décius Tribun,
un détachement qu'il conduisit a
ril de sa vie sur une hauteur,

ſauvé l'armée entiére par une des plus belles actions dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire. A ſon retour, le Conſul, en préſence de toutes les troupes, le combla de louanges, & outre beaucoup d'autres préſens militaires, il lui donna une couronne d'or, cent bœufs ; & de plus un autre bœuf d'une groſſeur & d'une beauté extraordinaire, entiérement blanc, & qui avoit les cornes dorées. Il accorda aux ſoldats qui avoient accompagné le Tribun dans cette expédition, double ration de blé pour tout le tems qu'ils ſerviroient ; & pour le préſent il leur donna à chacun deux bœufs & deux habits. Les Légions, pour marquer auſſi leur reconnoiſſance, préſentérent à Décius une couronne de gazon ; c'étoit la marque d'un ſiége qu'on avoit fait lever : & ſes propres ſoldats lui en accordérent autant. Il immola à Mars le bœuf aux cornes dorées, & donna les cent bœufs à ſes ſoldats : les Légions les gratifiérent chacun d'une livre de farine, & d'un demi-ſettier de vin.

Calpurnius Piſon, ſurnommé *Frugi* par vénération pour ſes vertus & pour ſa grande frugalité, aiant récompenſé diverſement la plupart de ceux qui *Val. Max. lib. 4. cap. 3.*

sons les dépouilles prises
les ennemis ; & il n'étoit
un acquéreur de les en
quoi Pline fait une be
mais qu'il n'est pas pos
en termes aussi énergiqu
Plin. lib. 35. cap. 2. » Les maisons, dit-il
» encore, quoiqu'elle
» de maître. Quel égu
» ble de réveiller &
» sesseur indigne, à
» les mêmes reproch
» qu'il y entroit, c
» honorées que pa
» trui ! *Triumphaba*
mutatis, domus ips
latio ingens, expro
tidie imbellem Dom
num triumphum.

Les louanges
de toute l'armée
d'impression sur
de quoi un bon
re dans l'occa
Tacite, n'envi
sonne la gloir
Centurion, s

a Nec unquam
gesta avidus inte
seu centurio, se

des becs de vaiſſeaux. Elle ſe donnoit au Général de la flote qui avoit gagné une bataille. Les exemples en ſont très rares. Agrippa, qui en obtint une, s'en fit beaucoup d'honneur : *Roſtra.*

Cui belli inſignè ſuperbum ,
Tempora navali fulgent Roſtrata coronâ. *Virgil. Æn. lib. 8.*

Outre ces couronnes (& il y en avoit encore quelques autres) les Généraux faiſoient préſent aux Soldats ou Officiers qui s'étoient ſignalés d'une maniére particuliére, d'une épée, d'un bouclier, & d'autres armes ; & quelquefois auſſi d'habits militaires diſtingués. Nous [a] avons vû un Officier qui avoit été récompenſé trente-quatre fois par les Commandans, & qui avoit remporté ſix couronnes Civiques.

Ces préſens, ces couronnes étoient pour eux des titres de nobleſſe, qui, dans la concurrence avec des rivaux ſur des dignités & des rangs, leur méritoient ſouvent la préférence, & ils ne manquoient pas de s'en parer dans des cérémonies publiques. Ils attachoient auſſi aux portes de leurs mai-

a Quater & tricies virtutis cauſa donatus ab Imperatoribus ſum : ſex civicas coronas accepi. *Liv. lib.* 42. *n.* 34.

sons les dépouilles prises par eux
les ennemis ; & il n'étoit pas permi
un acquéreur de les en arracher. S
quoi Pline fait une belle réflexio
mais qu'il n'est pas possible de ren
en termes aussi énergiques que les sie
Plin. lib. 35. cap. 2. » Les maisons, dit-il, triomphoi
» encore, quoiqu'elles eussent chai
» de maître. Quel éguillon plus ca
» ble de réveiller & de piquer un p
» sesseur indigne, à qui les mura
» les mêmes reprochoient chaque f
» qu'il y entroit, qu'il ne les voi
» honorées que par le triomphe d'
» trui ! *Triumphabant, etiam Domi mutatis, domus ipsæ. Et erat hæc sti latio ingens, exprobrantibus tectis q tidie imbellem Dominum intrare in a num triumphum.*

Les louanges données en préser
de toute l'armée ne faisoient pas mo
d'impression sur leur esprit ; & c'
de quoi un bon Général n'est pas av
re dans l'occasion. Agricola, [a]
Tacite, n'envioit & ne déroboit à p
sonne la gloire qui lui étoit dûe : s
Centurion, soit Préfet, chacun tro

a Nec unquam per alios gesta avidus intercepit : seu centurio, seu præfectus, incorruptum t testem habebat. *Tacit. vi. à Agric. cap. 22.*

voit en lui un témoin équitable de ses belles actions, qu'il ne manquoit pas de faire valoir. César aiant appris avec quel courage Q. Cicéro, frére du grand Orateur, avoit défendu son camp contre les troupes nombreuses des Gaulois, releva en public la grandeur de cette action, loua en général toute la Légion, & apostropha en particulier ceux des Centurions, & des Tribuns que Cicéron lui marqua s'être le plus distingués. Dans une autre occasion, un Centurion, nommé Scéva, avoit beaucoup contribué à la défense & à la conservation d'un Fort. On apporta à César son bouclier percé de deux cens trente coups de fléches. César surpris & charmé d'une telle bravoure, lui fit présent sur le champ de deux cens mille sesterces (vingt-cinq mille livres) & le fit passer tout d'un coup du huitiéme rang des Centurions au premier en le nommant Primipile, place très honorable, comme je l'ai marqué ailleurs, & qui ne reconnoissoit au dessus de soi que les Tribuns, les Lieutenans, & le Général.

Cæs. de bell. Gall. lib. 5.

De bell. Civ. Cæs. lib. 3.

Rien n'égaloit cette derniére sorte de récompense pour inspirer du cou-

phe étoit au-dessus de tout. Il y
avoit de deux sortes, le petit &
grand.

Le petit triomphe s'appelloit (
tio. Le Général alors n'étoit point n
té sur un char, ni revétu des h
triomphaux, ni couronné de lau
Il entroit dans la ville à pié, ou, s
d'autres, à cheval, avec une cou
ne de myrte, & suivi de son armée
n'accordoit que cette sorte de tr
phe, quand la guerre ou n'avoit pa
déclarée, ou avoit été contre un
ple peu considérable, ou enfin n'a
pas été suivie d'une assez grande
faite des ennemis.

Le triomphe ne pouvoit être
cordé réguliérement qu'à un D
teur, à un Consul, ou à un Pré
qui eût commandé en chef. C'
au Sénat à décerner cet honn
après quoi l'affaire étoit portée
mise en délibération devant l'as
blée du peuple, où souvent elle t
voit de grandes difficultés. Plusi
triomphoient pourtant malgré le
nat, pourvû que le peuple leur
accordé cet honneur. Mais s'ils
pouvoient l'obtenir ni de l'un n
l'autre Ordre, alors ils alloient tri

pher sur le mont Albain, qui étoit dans le voisinage de la ville. On prétend que, pour obtenir l'honneur du triomphe, il faloit qu'il y eût au moins cinq mille ennemis de tués dans le combat. Val. Max. lib. 2. cap. 8.

Après que le Général avoit fait aux soldats la distribution d'une partie du butin, & qu'il avoit rempli quelques autres cérémonies, la pompe se mettoit en marche, & entroit dans la ville par la porte triomphale pour se rendre au Capitole. A la tête étoient les Joueurs d'instrumens, qui faisoient retentir l'air de leur symphonie. Ils étoient suivis des beufs qui devoient être immolés en sacrifice, ornés de bandelettes & de fleurs, & plusieurs aiant les cornes dorées. Ensuite on faisoit passer en revûe tout le butin & toutes les dépouilles, ou rangées artistement sur des chariots, ou portées sur les épaules de jeunes gens superbement vétus. On voioit écrits en gros caractéres les noms des nations vaincues, & la représentation des villes qui avoient été prises. Quelquefois on méloit dans la pompe des animaux extraordinaires amenés des pays qu'on avoit soumis, des ours,

des panthéres, des lions, & des é
phans. Mais ce qui attiroit le pl
l'attention & la curiosité des Spec
teurs, étoient les illustres captifs c
marchoient enchaînés devant le ch
du Vainqueur, des Officiers consic
rables, des Généraux d'armée, c
Princes, des Rois, avec leurs femn
& leurs enfans. Suivoit le Consu
(je suppose que c'en étoit un) mo
té sur un char superbe attelé de qu
tre chevaux, revêtu de l'auguste
majestueux habit du triomphe,
front ceint d'une couronne de lauri
portant aussi en main une branche
même arbre, & quelquefois acco
pagné de ses jeunes enfans assis
près de lui. Derriére le char march
toute l'armée, la cavalerie d'abor
puis l'infanterie. Tous les sold
étoient couronnés de laurier, & ce
qui avoient reçu des couronnes pa
culiéres & d'autres marques d'ho
neur, ne manquoient pas d'en fa
parade en une telle cérémonie. Ils
lébroient à l'envi les louanges de l
Général, & y méloient quelquef
des railleries & des satyres assez
quantes contre lui, qui ressentoi
la liberté militaire, mais dont la j

de cette cérémonie émoussoit toute la pointe, & adoucissoit toute l'amertume.

Dès que le Consul tournoit de la place publique vers le Capitole, les prisonniers étoient conduits dans la prison ; &, ou on les y faisoit mourir sur le champ, ou on les retenoit dans les liens souvent tout le reste de leur vie. En entrant dans le Capitole, le Vainqueur faisoit aux dieux cette priére, qui est bien remarquable. a. *Plein de reconnoissance & de joie, je vous rends graces, ô très bon & très grand Jupiter, ô vous Reine Junon, & vous tous autres dieux gardiens & habitans de cette Citadelle, de ce que jusqu'à ce jour & à cette heure vous avez bien voulu conserver par mes mains & conduire heureusement la République Romaine. Continuez toujours, je vous en conjure, de la conserver, de la conduire, de la protéger, & de lui être favorable en tout.* Cette priére étoit suivie de l'immolation des victimes, & d'un magnifique repas

a Gratias tibi, Jupiter Optume, Maxume, tibique Junoni Reginæ, & cæteris hujus custodibus habitatoribusque Arcis diis lubens lætusque ago, te Romana in hanc diem & horam, per manus quod voluisti meas, servata, bene gestaque. Eandem & servate, ut facitis, fovete, protegite, propitiati, supplex oro. *Ex Rosini antiq. Rom.*

qui se donnoit dans le Capitole a
dépens soit du public, soit quelquef
du Triomphateur même. On peut v
dans Plutarque la longue & belle d
cription qu'il fait du triomphe de P
Emile.

Il faut avouer que c'étoit ici
beau jour pour un Général d'armé
& il n'est pas étonnant qu'on fît to
les efforts possibles pour mériter u
distinction si flateuse, & une glo
si brillante. Rome aussi n'avoit r
de plus magnifique ni de plus ma
stueux que cette pompeuse cérém
nie. Mais le spectacle des captifs,
jet lugubre de compassion si de t
vainqueurs en étoient capables,
souilloit & en effaçoit tout l'écl
Quel inhumain plaisir! Quelle barl
re joie! Voir traîner devant soi
Princes, des Rois, des Princesse
des Reines, de tendres enfans, de f
bles vieillards! On peut se souv
nir des marques simulées d'amiti
des fausses promesses, des caresses p
fides du jeune César, surnommé d
puis Auguste, à l'égard de Cléop
tre, pour engager cette Princesse à
laisser conduire à Rome, c'est-à-d
à venir orner son triomphe, & à

procurer la cruelle ſatisfaction de voir à ſes piés, dans l'état le plus humiliant qu'il ſoit poſſible d'imaginer, la plus puiſſante Reine du monde. Mais elle connut bien le piége. Il me ſemble qu'une telle conduite, de tels ſentimens, deshonorent l'humanité.

En raportant les récompenſes que Rome accordoit aux ſoldats, j'en ai oublié une qui étoit bien importante, c'eſt l'établiſſement des colonies. Quand les Romains commencérent à porter leurs armes & leurs conquêtes hors de l'Italie, ils punirent les peuples qui leur avoient réſiſté avec trop d'opiniâtreté en les privant d'une partie de leurs terres, qu'ils accordoient à ceux des citoiens Romains qui étoient pauvres, & ſur-tout aux ſoldats vétérans qui avoient rempli tout le tems de leur milice. Par là ces derniers ſe trouvoient établis tranquillement avec un revenu raiſonnable, & ſuffiſant pour l'entretien de leur famille. Ils devenoient peu à peu les plus conſidérables des villes où l'on les envoioit, y occupoient les premiéres places, & en rempliſſoient les principales dignités. Rome, par ces établiſſemens qui étoient l'effet d'une ſage

& profonde politique, outre qu'e
récompensoit avantageusement ses s
dats, tenoit en bride par leur mo
les peuples conquis, les formoit a
moeurs & aux maniéres Romaine
& leur en faisoit prendre peu à p
les coutumes & l'esprit. La Franc
établi dans les derniers tems une n
velle espéce de récompense militai
qui mérite de trouver ici sa place

§. V.

Etablissement de l'Hôtel Roial de Invalides.

ON NE VOIT POINT que ni les Gre
ni les Romains, ni aucun autre peu
aient fait des établissemens publ
pour le soulagement des gens de gu
re, que de longs travaux ou que le
blessures auroient mis hors d'état
servir. Il étoit réservé à Louis X
d'en donner aux autres Princes l'exe
ple, que l'Angleterre a déja commen
d'imiter; & l'on peut dire que par
un nombre infini de grandes actic
qui ont illustré son régne, rien n'
gale le glorieux établissement de l'H
tel Roial des Invalides.

Il paroit depuis peu un * Livre sur l'Hôtel Roial des Invalides, qui répond en quelque sorte à la magnificence de cet établissement par la beauté & le nombre des planches & des gravûres, où tout ce qui regarde la fondation, les revenus, les dépenses, les bâtimens, la discipline, le gouvernement temporel & spirituel de cette maison, sont exposés dans le dernier détail. On est obligé aux personnes qui prennent soin de transmettre ainsi & de conserver à la postérité une connoissance exacte de faits si mémorables. Pour moi, je ne songe qu'à en donner une idée en racourci.

* Il se vend chez Guillaume Desprez, rue S. Jacques à Saint Prosper, 1737.

Tout annonce ici la grandeur & la magnificence de son auguste Fondateur. On est saisi d'étonnement à la vûe d'un vaste & superbe édifice, capable de contenir près de quatre mille personnes, où l'art a su réunir tout ce qui peut fraper les yeux au dehors par la pompe & l'éclat, & tout ce qui peut servir au dedans pour les usages & les commodités de la vie.

Là, dans un tranquille repos, des Officiers & des Soldats, à qui leurs blessures ou leur âge ne permettent pas de continuer leurs services, & que

la médiocrité de leur fortune met h
d'état de pouvoir se secourir ; là ,
braves guerriers , libres de tout f
& de toute inquiétude ; logés , no
ris , vétus , entretenus , tant en ma
die qu'en santé , d'une maniére ho
nête & convenable à leur état , tro
vent une retraite sûre & un asyle h
norable , que la piété de Louis
Grand & sa bonté paternelle leur c
préparé.

On conçoit aisément que la dépen
pour l'entretien d'une telle maiso
doit être immense. On y consom
communément cinq cens muids
blé par an , & environ deux mil
trois cens muids de vin. Médecins
Chirurgiens , Apotiquaires , Dom
stiques , tout abonde dans cette ma
son. Les Infirmeries sont servies p
trente-cinq filles de la Charité av
une industrie & une propreté surpr
nantes.

Mais d'où tire-t-on les revenus n
cessaires pour subvenir à tant de b
soins & à tant de nécessités ? Qui
croiroit ? & peut-on ici assez admire
la sagesse qui a présidé à cet ordre &
à cet arrangement ? C'est l'Officie
même & le Soldat qui contribuer

avec joie, & sans presque s'en sentir, à un établissement, dans lequel ils espérent de trouver un jour une retraite tranquille, & le terme de leurs travaux. Les fonds, pour toutes ces dépenses, proviennent de trois deniers pour livre de tous les paiemens qui se font à l'Ordinaire & à l'Extraordinaire des guerres. Cela paroit peu de chose en soi-même, mais le total monte à des sommes très considérables. Pendant la guerre qui finit en 1714, dont la dépense étoit de cent millions par an, ces trois deniers par livre produisirent douze cens cinquante mille livres par année.

Je n'ai rien dit encore de ce qu'il y a de plus admirable dans cet établissement, de ce qui en est comme l'ame, & qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Louis le Grand. Je ne parle pas seulement de ce Temple superbe, où les Maîtres les plus fameux en Architecture, en Peinture, en Sculpture, les Mansards, les Decottes, les Coypelles, les Girardons, les Coustous, ont épuisé tout leur art pour décorer cet auguste monument. J'entends le soin charitable & l'attention chrétienne qu'a eu ce Prince,

après avoir pourvû avec une ma
ficence vraiment roiale à tous les
soins temporels des Officiers &
Soldats, d'avoir voulu qu'ils trou
sent aussi dans leur retraite tous
secours de la religion. Il arrive q
quefois que ces guerriers ne s'e
gent dans le parti des armes que
des vûes d'intérêt ou d'ambition :
très habiles dans la science de la g
re, ils ignorent absolument cell
la religion : que pleins de zêle &
fidélité pour leur Prince, ils ne se
jamais mis en peine d'apprendre
qu'ils doivent à leur Dieu. Quel a
tage & quelle consolation pour e
de trouver, vers la fin de leur v
dans le zêle & la charité de religi
& éclairés Ministres de Jesus-Ch
des instructions qui leur ont peut
manqué pendant toute leur vie ; de
passer, dans l'amertume de leur cœ
des années souvent passées dans le
sordre & le libertinage ; & de rec
vrer par un repentir & une doul
sincéres le prix de toutes leurs acti
même les plus louables, qui éto
malheureusement perdues pour
par le vice du motif.

On admire avec raison la pompe

la magnificence qui régnent dans ce temple. Mais un autre objet y présente aux yeux, dans quelque tems de la journée qu'on y entre, un spectacle bien plus digne d'admiration, & qu'on ne sauroit voir sans être attendri jusqu'aux larmes : de vieux guerriers estropiés, boiteux, manchots, aveugles, prosternés humblement devant le Dieu des armées, dont ils adorent la souveraine majesté dans un profond abaissement ; à qui ils rendent d'éternelles actions de graces de les avoir délivrés de tant de dangers, & surtout de les avoir tirés des portes de l'enfer, & vers qui, pleins d'une vive reconnoissance, ils ne cessent d'élever leurs mains & leur voix, & de lui dire : Souvenez-vous, Seigneur, du Prince qui nous a ouvert ce saint asyle, & faites-lui miséricorde en faveur de celle qu'il a exercée sur nous.



CHAPITRE SECOND

Des Siéges de villes.

LES ANCIENS ne se sont pas m
distingués dans l'art de forme
de soutenir des siéges, que dans
de faire la guerre en pleine campa
On convient qu'ils ont porté
deux parties de la science milita
un très haut degré de perfection
lequel il étoit difficile aux Mode
de pouvoir enchérir. L'usage ré
des mousquets, des bombes,
canons, & des autres armes à feu
puis l'invention de la poudre, a
changer plusieurs choses dans la
niére de faire la guerre, surtout
raport aux siéges de villes, don
durée a été beaucoup abrégée pai
moien. Mais ces changemens n'ont
été si considérables qu'on se l'imag
ordinairement, & ils n'ont rien aj
té à la gloire ni à la capacité des
néraux.

Pour traiter avec quelque ordr
qui regarde les siéges, je dirai d'ab
un mot de la maniére dont étoi
faites les fortifications des Ancie

puis je donnerai quelque idée des principales machines de guerre dont ils se servoient dans les siéges : enfin je passerai à l'attaque & à la défense des places. M. le Chevalier Follard a traité toutes ces parties avec beaucoup d'étendue dans les second & troisiéme Volumes de ses Remarques sur Polybe, & m'a servi de guide dans une matiére, où j'avois besoin d'être conduit par un homme du métier qui fût habile & expérimenté.

ARTICLE PREMIER.

Des anciennes Fortifications.

QUELQUE LOIN qu'on remonte dans l'antiquité, on trouve chez les Grecs & chez les Romains les villes fortifiées à peu près de la même maniére, avec leurs fossés, leurs courtines, & leurs tours. Vitruve, en traitant de la construction des places de guerre de son tems, dit que les tours doivent s'avancer hors le mur, afin que, lorsque les ennemis s'en approchent, ceux qui sont à droit & à gauche leur donnent dans le flanc : & qu'elles doivent être rondes & à plusieurs pans, parce que celles

Vitruv. l. 1. cap. 5.

qui sont quarrées sont bientôt rui
par les machines de guerre & pa
béliers, qui en rompent aisémen
angles. Il ajoute, après quelque
tres remarques, qu'il faut que
des tours le mur soit coupé en de
de la largeur de la tour, & qu
chemins ainsi interrompus ne s
joints & continués que par des so
posées sur les deux extrémités sans
attachées avec du fer, afin que si
nemi s'est rendu maître de que
partie du mur, les assiégés pui
ôter ce pont de bois, & l'empê
ainsi de passer aux autres partie
mur, & dans les tours.

Les meilleures places des An
étoient sur des hauteurs. On les
vironnoit quelquefois de deux &
trois enceintes de murailles & de
fés. Bérose, cité par Joséphe,
apprend que Nabucodonosor for
Babylone d'une triple enceinte
murs de brique d'une force & d
élévation surprenante. Polybe,
parlant de Syringe, capitale d'H
canie, dont Antiochus forma le
ge, dit que cette ville étoit entou
de trois fossés, larges chacun de q
rante-cinq piés, & profonds de

Joseph. lib. cont. Apion.

Polyb. l. 10. pag. 601.

de vingt-deux ; sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement, & au delà une forte muraille. La ville de Jérusalem, dit Joséphe, étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées, où il n'y en avoit qu'un, à cause qu'elles sont inaccessibles. On y avoit ajouté plusieurs autres ouvrages, un entr'autres, dont Joséphe dit, que s'il eût été mis en sa perfection, la ville auroit été imprenable. Les pierres, dont il étoit construit, avoient trente piés de long sur quinze de large, ce qui le rendoit si fort, qu'il étoit comme impossible de le saper, ni de l'ébranler par des machines. Tout cela étoit flanqué de tours d'espace en espace d'une épaisseur extraordinaire, & bâties avec un art merveilleux.

Joseph. bell. Jud. lib. 5. cap. 4.

Les Anciens ne terrassoient pas ordinairement leurs murailles, ce qui rendoit les attaques d'insulte plus dangereuses. Car bien que l'ennemi eût gagné quelque endroit du dessus, il ne pouvoit pas encore s'assurer d'être le maître de la ville. Il faloit descendre, & se servir d'une partie des échelles par lesquelles on étoit monté ; & cette descente exposoit les soldats à

Vitruv. l. 1. cap. 5. un fort grand danger. Vitruve cep dant remarque qu'il n'y a rien rende les remparts plus fermes, quand les murs tant des courtines des tours sont soutenus par de la re. Car alors ni les béliers, ni les nes, ni toutes les autres machines, les peuvent ébranler.

Les villes de guerre des Anci n'étoient pas toujours fortifiées murs de maçonnerie. On les ferm quelquefois de bons remparts de re, qui avoient beaucoup de ferm & de solidité. Le gazonnage ne l étoit pas inconnu, non plus que l de soutenir les terres par des fasci ges assurés & retenus par des pique & d'armer le haut du rempart d'u fraise de palissades qui régnoit tour, & d'une autre sur berme: & s vent ils en plantoient dans le fo pour se défendre contre les attaq d'insulte.

On faisoit aussi des murs de pout étendues en long, & traversantes unes sur les autres, avec quelques paces entr'elles en maniére d'éc quier, & dont les vuides étoient re plis de terre & de pierres. Tel étoient à peu près les murailles de

V.

ville de Bourges, dont César fait la description dans son septiéme Livre de la guerre des Gaules.

Ce que je dirai dans la suite en expliquant la maniére d'attaquer & de défendre les places, fera connoitre plus sensiblement quelles étoient les fortifications des Anciens. On prétend que les Modernes, sur ce point, l'emportent de beaucoup sur eux. La chose n'est pas si incontestable, qu'elle ne puisse être révoquée en doute. On ne peut point ici faire de comparaison, parce que les moiens d'attaque & de défense sont entiérement différens. Les Modernes ont retenu des Anciens tout ce qu'ils ont pu. Le feu les a obligés de prendre d'autres précautions. Le même Génie régne dans les uns & dans les autres. Les Modernes n'ont rien imaginé que les Anciens eussent pu emploier, & qu'ils n'aient point mis en usage. Nous avons emprunté d'eux la largeur & la profondeur des fossés, l'épaisseur des murailles, les tours pour flanquer les courtines, les palissades, les retranchemens derriére les remparts & les tours, l'avantage de se procurer beaucoup de flancs : & la fortification

aujourd'hui ne consiste qu'à multipl
les flancs ; ce que l'on peut faire p
facilement à cause des armes à feu. J'
tends faire ces remarques à des p
sonnes habiles & sensées, qui joign
à une profonde étude de la mani
dont les Anciens faisoient la guer
une parfaite connoissance de celle d
on la fait aujourd'hui.

ARTICLE SECOND.

Des machines de guerre.

LES MACHINES les plus ordinai
& les plus connues chez les Anci
pour le siége des villes, sont la T
tue, la Catapulte, la Baliste, la Gr
le Bélier, les Tours mobiles.

§. I.

La Tortue.

Vitruv. lib. 10. cap. 20. &c.

LA TORTUE étoit une mach
composée d'une grosse charpente t
solide & très forte. Sa hauteur, j
qu'aux sabliéres d'en haut sur l
quelles étoit appuié le comble, ét
de douze piés. La base en étoit qu
rée, & chaque face de vingt-ci
piés. Elle étoit couverte d'une espé
de matelas piqué, & composé

peaux crues, préparées avec différentes drogues pour la mettre en sûreté contre les feux qu'on pouvoit lancer dessus. Cette lourde machine étoit soutenue sur quatre roues, ou peut-être sur huit. On l'appelloit Tortue, parce qu'elle servoit de couverture & de défense très forte & très puissante contre les corps énormes qu'on jettoit dessus ; & ceux qui étoient dessous s'y trouvoient en sûreté, de même que la tortue l'est dans son écaille. Elle servoit également pour le comblement du fossé, & pour la sappe.

Pour le comblement du fossé il faloit qu'on en joignît plusieurs ensemble à côté & fort près les unes des autres, & sur une même ligne. Diodore de Sicile, parlant du siége d'Halicarnasse par Alexandre le Grand, dit que ce Conquérant fit d'abord approcher trois Tortues pour combler le fossé de la ville, & qu'il fit alors avancer ses béliers sur le comblement pour battre en bréche. Il est souvent parlé de cette machine dans les Auteurs. Il y en avoit sans doute de différente forme, & de différente grandeur. *Diodor. lib. 17. p. 507.*

On croit que la machine, appellée *Musculus*, dont César fit usage au sié- *Cæsar. in bell. Civ. lib 2.*

ge de Marſeille, étoit auſſi une T
tue, mais fort baſſe, & d'une t
grande longueur : on l'appelleroit a
jourd'hui une galerie de charpente.
y a apparence que ſa longueur ét
égale à la largeur du foſſé. Céſar la
pouſſer juſqu'au pié des muraille
pour les ruiner par la ſappe. Souv
néanmoins Céſar diſtingue la Tor
du *Muſcule*.

Il y a encore pluſieurs autres m
chines deſtinées à couvrir les ſolda
appellées *crates, plutei, vineæ*, &c. d
on faiſoit uſage dans les ſiéges de v
les, que je n'entreprends point de d
crire ici, pour éviter une ennuie
longueur. On peut les comprendre
général ſous le nom de mantelets.

Outre la tortue, machine de b
dont j'ai parlé, il y en avoit une a
tre compoſée de ſoldats, qui peut ê
miſe au nombre des machines de gu
re. Pluſieurs ſoldats, ramaſſés enſe
ble, mettoient leurs grands bouclie
qui avoient la forme d'une tuile
canal, les uns contre les autres p
deſſus leurs têtes. Bien dreſſés à
exercice, ils formoient un toit ſi bi
compoſé & ſi ferme, que quelq
effort que les aſſiégés puſſent faire,

ne pouvoient ni le rompre, ni l'ébranler. On faisoit monter sur la premiére tortue des soldats qui en faisoient une seconde ; & par ce moien ils égaloient quelquefois la hauteur des murs de la ville qu'ils assiégeoient.

§. II.

Catapulte. Baliste.

JE JOINS ensemble ces deux machines, quoique les Auteurs les distinguent : mais souvent aussi ils les confondent, & il seroit difficile d'en marquer au juste la différence. Elles étoient également destinées à lancer des traits, des fléches, des pierres. Il y en avoit de diverse grandeur, & qui, par cette raison, produisoient plus ou moins d'effet. Les [a] unes servoient pour les batailles, & pourroient être appellées des piéces de campagne : les autres étoient emploiées aux siéges, & c'étoit l'usage le plus ordinaire qu'on en faisoit. Il faloit que les Balistes fussent plus pesantes & plus difficiles à voiturer que les Catapultes ; car

a Magnitudine eximia quintodecimæ legionis balista ingentibus saxis hostilem aciem proruebat. *Tacit. Histor. lib. 3. cap. 23.*

celles-ci, dans les armées, étoient to
jours en plus grand nombre que l
Liv. lib. 26. n. 47. premiéres. Tite-Live, dans la d
cription qu'il fait du siége de Carth
géne, dit que l'on prit près de si
vingts grandes Catapultes, & plus
deux cens quatre-vingts petites; tre
te-trois grandes Balistes, & cinqua
Joseph. lib. 5. cap 9. te-deux petites. Joséphe marque
même différence par raport aux R
mains, qui avoient au siége de Jéru
lem trois cens Catapultes, & quara
te Balistes.

Ces machines avoient une force q
nous avons de la peine à comprendr
mais qui est attestée par tous les bo
Auteurs.

Veget lib. 4. cap. 22. Végéce dit que la Baliste pouss
des traits avec tant de rapidité &
violence, qu'elle brisoit tout ce qu'e
rencontroit. Athénée marque qu'Ag
sistrate en fit une d'un peu plus
deux piés seulement de longueur, q
jettoit des traits jusqu'à l'espace
près de cinq cens pas; & une aut
de trois piés environ, qui portoit
plus de cinq cens pas. Ces sortes
machines ressembloient assez à n
arbalêtes. Il y en avoit de bien pl
fortes, & qui lançoient à plus

cent vingt-cinq pas des pierres de trois cens livres pesant, & même plus. *Vitruv. lib. 19. c. ultim.*

On voit des effets surprenans de ces machines dans Joséphe. » Les traits, » dit-il, & la violence des Catapultes » faisoient périr bien des gens. Les » pierres poussées par les machines fai- » soient sauter les crénaux, & rom- » poient les angles des tours. Il n'y » avoit point de phalange si profonde, » dont une de ces pierres n'emportât » toute une file d'un bout jusqu'à l'au- » tre. Il se passa cette nuit des choses » qui faisoient voir la force prodi- » gieuse de ces machines. Un homme, » qui étoit à côté de Joséphe, reçut » un coup de pierre qui lui emporta la » tête. Cette pierre étoit lancée par » une machine distante de trois cens » soixante-quinze pas. *Joseph. Bell. Jud. lib. 3. cap. 17.*

§. III.

Le Bélier.

L'USAGE du Bélier est fort ancien, & l'invention en est attribuée à divers peuples. Il paroit difficile, & assez indifférent, d'en découvrir l'Auteur.

Le Bélier étoit ou suspendu, ou non suspendu.

Vitruv. lib. 10. cap. 21. Le Bélier ſuſpendu étoit comp d'une poutre d'un ſeul brin de bois chêne, aſſez ſemblable à un mât navire, d'une longueur & d'une gr ſeur prodigieuſe, dont le bout ét armé d'une tête de fer fondu prop tionnée au reſte, & de la figure celle d'un bélier, ce qui lui fit don ce nom, à cauſe qu'elle heurte murailles comme le bélier fait de tête tout ce qu'il rencontre. Ce Bé devoit être d'une groſſeur conform ſa longueur. Vitruve donne à ce dont il parle quatre mille talens de ſanteur, c'eſt-à-dire quatre cens qua vingts mille livres, * ce qui n'eſt exorbitant. Cette terrible mach étoit ſuſpendue & balancée en équ bre, comme la branche d'une balan avec une chaîne ou de gros cabl qui la ſoutenoient en l'air, dans u eſpéce de bâtiment de charpent qu'on faiſoit avancer ſur le comb ment du foſſé à une certaine diſtar du mur par le moien de rouleaux de pluſieurs roues. Ce bâtiment ét mis en ſûreté contre le feu des aſſ gés par différentes couvertures dont

* *La livre Romaine étoit moins forte que la nôtre de près d'un quar*

ét

étoit environné. Cette maniére de faire agir le Bélier paroit la plus aisée & ne demande pas de grandes forces mouvantes. Il n'en faut pas de considérables pour mouvoir tout corps suspendu en l'air, quelque pesant qu'il puisse être.

Mais il n'est pas si aisé de comprendre comment on faisoit le transport de ces Béliers. Car il ne faut pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une si immense grosseur & d'une longueur si extraordinaire par tout où l'on en avoit besoin ; & il est certain que les armées ne marchoient jamais sans ces sortes de machines. M. le Chevalier Follard, au défaut de lumiéres qu'il ne trouve point sur ce sujet dans les Ecrivains de l'antiquité, imagine qu'on transportoit la poutre béliére sur un chariot à quatre roues d'une construction particuliére, composé d'une charpente très forte, & la poutre suspendue court sur un fort montant, puissamment soutenu de toutes les piéces de charpente capables de résister aux plus grands efforts, le tout retenu & bandé par de fortes lames & des équerres de fer.

Il y avoit une autre sorte de Bélier

qui n'étoit point suspendu. On v
sur la colonne Trajane les Daces,
assiégent quelques Romains dans
forteresse, & qui poussent un Bé
à force de bras. Ils sont à découv
en sorte que tant le Bélier, que c
qui le poussent, sont exposés
traits des assiégés. Il ne pouvoit
de cette maniére, produire un gr
effet.

On doute si les Béliers, placés
des tours mobiles, ou dans une esp
de tortue, étoient suspendus ou n
& il y a de fortes raisons pour & c
tre. Mon plan ne me permet pas d'
trer dans cet examen.

Veget. lib. 4. cap. 23.

Je raporterai bientôt les effets pr
gieux du Bélier. Comme c'étoit la
chine la plus pernicieuse aux assiég
on inventa bien des maniéres pou
rendre inutile. On lançoit du feu c
tre le toit qui la couvroit, & co
la charpente qui la soutenoit, pou
bruler avec le Bélier. Pour amortir
coups qu'il portoit, on suspendoit
sacs de laine à l'endroit où il dev
fraper. On opposoit au Bélier d'
tres machines pour en rompre
force, ou en détourner la poin
lorsqu'il viendroit avec violence,

avoit beaucoup d'autres maniéres d'en empécher l'effet. On en peut voir quelques-unes dans les siéges que j'ai indiqués au commencement de ce paragraphe. On raconte une action surprenante d'un Juif, qui, au siége de Jotapat, jetta une pierre d'énorme grandeur sur la tête du Bélier avec tant de violence, qu'il la détacha de la poutre, & la fit tomber. Il sauta ensuite du mur en bas, alla prendre cette tête au milieu des ennemis, & la porta sur le mur. Il reçut dans son corps cinq fléches qui le percérent, & malgré ces blessures il se tint encore hardiment sur le mur, jusqu'à ce que, perdant son sang & ses forces, il tomba en bas du mur, avec la tête du Bélier qu'il ne voulut jamais quitter.

Joseph. de bell. Jud. lib. 3. cap. 16.

§. IV.

Tours mobiles.

VEGECE fait une description de ces Tours, qui en donne une idée assez claire. Les Tours ambulatoires, dit cet Auteur, sont faites d'un assemblage de poutres & de forts madriers, assez conforme à une maison. Pour les garantir contre le danger des feux

Veget. de re milit. lib. 4. cap. 17.

qui n'étoit point suspendu. On v
sur la colonne Trajane les Daces,
assiégent quelques Romains dans u
forteresse, & qui poussent un Bé
à force de bras. Ils sont à découv
en sorte que tant le Bélier, que c
qui le poussent, sont exposés
traits des assiégés. Il ne pouvoit
de cette maniére, produire un gr
effet.

On doute si les Béliers, placés
des tours mobiles, ou dans une es
de tortue, étoient suspendus ou n
& il y a de fortes raisons pour &
tre. Mon plan ne me permet pas d
trer dans cet examen.

Veget. lib. 4. cap. 23. Je raporterai bientôt les effets pr
gieux du Bélier. Comme c'étoit la
chine la plus pernicieuse aux assié
on inventa bien des maniéres po
rendre inutile. On lançoit du feu
tre le toit qui la couvroit, & co
la charpente qui la soutenoit, po
bruler avec le Bélier. Pour amort
coups qu'il portoit, on suspendoi
sacs de laine à l'endroit où il de
fraper. On opposoit au Bélier d
tres machines pour en rompr
force, ou en détourner la poi
lorsqu'il viendroit avec violence,

avoit beaucoup d'autres maniéres d'en empécher l'effet. On en peut voir quelques-unes dans les siéges que j'ai indiqués au commencement de ce paragraphe. On raconte une action surprenante d'un Juif, qui, au siége de Jotapat, jetta une pierre d'énorme grandeur sur la tête du Bélier avec tant de violence, qu'il la détacha de la poutre, & la fit tomber. Il sauta ensuite du mur en bas, alla prendre cette tête au milieu des ennemis, & la porta sur le mur. Il reçut dans son corps cinq fléches qui le percérent, & malgré ces blessures il se tint encore hardiment sur le mur, jusqu'à ce que, perdant son sang & ses forces, il tomba en bas du mur, avec la tête du Bélier qu'il ne voulut jamais quitter.

Joseph. de bell. Jud. lib. 3. cap. 16.

§. IV.

Tours mobiles.

VEGECE fait une description de ces Tours, qui en donne une idée assez claire. Les Tours ambulatoires, dit cet Auteur, sont faites d'un assemblage de poutres & de forts madriers, assez conforme à une maison. Pour les garantir contre le danger des feux

Veget. de re milit. lib. 4. cap. 17.

lancés par ceux de la ville, on l
couvre de peaux crues, ou de piéc
d'étofe faites de poil. Leur hauteur
proportionne à celle de leur base. Ell
ont quelquefois trente piés en quar
& quelquefois quarante ou cinqua
te. Elles sont si hautes, qu'elles s
passent les murailles, & même l
tours des villes. Elles sont appuié
sur plusieurs roues selon les régles
la méchanique, par le moien d
quelles on fait mouvoir facilement
machine, quelque grande qu'elle pui
être. La ville est en extrême dange
si l'on peut approcher la Tour jusqu
la muraille. Car elle a plusieurs esc
liers pour monter d'un étage à l'a
tre, & fournit différentes façons d'a
taques. Il y a en bas un Bélier po
battre en bréche, & sur l'étage du m
lieu un pont-levis composé de deu
poutres, avec ses garde-foux garn
d'un tissu d'ozier, qui s'abat promt
ment sur le mur de la ville lorsqu'o
en est à portée. Les assiégeans passen
sur ce pont, & se rendent maîtres d
mur. Sur les étages plus hauts il y
des soldats armés de pertuisannes, &
des gens de trait qui tirent d'enh
continuellement sur les assiégés. Quan

les choses en sont là, la ville ne tient pas lontems. Car que peut-on espérer, lorsque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs remparts, en voient tout-à-coup paroitre un autre qui les domine.

ARTICLE TROISIÉME.

Attaque & défense des Places.

JE JOINS ensemble l'attaque & la défense des places, pour abréger cette matiére, qui par elle-même a beaucoup d'étendue. Je n'en traiterai même que les parties les plus essentielles, & je le ferai le plus briévement qu'il me sera possible.

§. I.

Lignes de circonvallation & de contrevallation.

LORSQUE les villes que l'on assiégeoit étoient extrémement fortes & peuplées, on les environnoit par un fossé & un retranchement contre les assiégés, & par un autre fossé en dehors du côté de la campagne contre les troupes qui pourroient venir au secours de la ville : & c'est ce qu'on appelle lignes de contrevallation & de

circonvallation. Les assiégeans étal
soient leur camp entre ces deux lig
Celles de contrevallation étoient c
tre la ville assiégée, les autres co
les entreprises du dehors.

Quand on prévoioit que le siége
voit traîner en longueur, souvent
le changeoit en blocus; & pour
les deux lignes dont je parle étc
des murs solides d'une forte ma
nerie, & flanqués de tours d'es
en espace. On en voit un exer
bien sensible dans le siége de Pl
par les Lacédémoniens & les T
bains, dont Thucydide nous a l
une longue description. » Les c
» lignes environnantes étoient c
» posées de deux murailles à
» piés de distance, & les soldat
» geoient dans cet intervalle, qui
» distingué par chambres : de
» qu'on eût dit que ce n'étoit q
» seul mur, avec de hautes tours
» pace en espace, qui occupoient
» cet entre-deux, pour pouvoir s
» fendre en même tems contre
» du dedans, & contre ceux du
» hors. On ne pouvoit faire le tou
» chambres qu'en passant à tra
» les tours, & le haut de la mu

Thucyd. lib. 2. pag. 147. &c.

:bordé d'un parapet de bois d'o-
...Il y avoit un fossé de part &
:re, dont la terre avoit servi
: faire la brique du mur. « C'est
que Thucydide décrit ces deux
:nvironnans, qui n'étoient pas
grande circonférence, parce
ı ville étoit fort petite. J'ai ex- *Tom. III*
iilleurs assez au long l'histoire *lib. vi. ch.*
siége, ou plutôt de ce blocus,
élébre dans l'antiquité, & j'ai
é comment, malgré ces forti-
ns, une partie de la garnison se

camp de l'armée Romaine de- *Appian. in*
Numance embrassoit une bien *Iberic. p. 306*
ande étendue de terrain. Cette
voit vingt-quatre stades de cir-
'est-à-dire une lieue. Scipion
investie, fit tirer une circon-
on, qui devoit embrasser plus
ıx fois autant de terrain que
ıte de la ville. Lorsque cet ou-
ut fait, on ouvrit une autre li-
ıtre les assiégés à une distance
ıable de la premiére, compo-
n rempart de huit piés d'épais-
r dix de hauteur, qu'on garnit
bonne palissade. Le tout étoit
: de tours à cent piés l'une de

l'autre. Nous avons de la peine à co
prendre ces immenses travaux des R
mains, une ligne de circonvallati
qui a plus de deux lieues de circu
mais rien n'est plus constant que
faits. Avançons maintenant vers
place.

§. II.

Approches du camp au corps de la place.

QUOIQUE les tranchées, les
gnes obliques, les galeries soute
raines, & d'autres pareilles inve
tions, ne paroissent ni souvent
clairement exprimées dans les A
teurs, on ne peut guéres raisonnabl
ment douter qu'elles n'aient été
usage tant chez les Grecs que chez l
Romains. Est-il vraisemblable qu
chez les Anciens, dont les Générau
entre beaucoup d'autres excellent
qualités, avoient celle d'épargn
avec un grand soin le sang & la v
des soldats, on approchât d'une pl
ce & qu'on en fît le siége, sans pren
dre aucune précaution contre les ma
chines des assiégés, dont les rempart
étoient si bien garnis, & dont le
coups étoient si meurtriers? Quand i

n'en feroit fait mention dans aucun des Hiſtoriens, qui auroient pu, dans la deſcription des ſiéges, omettre cette circonſtance comme fort connue de tout le monde, on ne devroit pas préſumer que de ſi habiles Généraux euſſent ignoré ou négligé une choſe, d'un côté ſi importante, & de l'autre ſi facile, & qui devoit naturellement venir dans l'eſprit de tout homme un peu verſé dans l'attaque des places. Mais pluſieurs Hiſtoriens en parlent. Un ſeul nous tiendroit lieu de tous les autres : c'eſt Polybe dans le fragment où il parle du ſiége de la ville d'Echinne par Philippe. Il termine la deſcription par ces mots : *Pour mettre à l'abri des traits des aſſiégés tant ceux qui venoient du camp aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux au camp, on conduiſit des tranchées * depuis le camp juſqu'aux tortues ; & ces tranchées étoient couvertes.* Polyb. lib. 9. pag. 572.

Lontems avant Philippe, Démétrius Poliorcéte avoit emploié le même moien au ſiége de Rhodes. Diodore de Sicile dit que *ce Guerrier célébre* Diod. l. 20. pag. 816.

* σύριγγες κατάστεγοι. *Suidas entend par* σύριγξ *une longue tranchée :* ἐπιμήκης διώρυξ, foſſa longa. Longus cuniculus, & meatus ſubterraneus.

fit construire des tortues & des galer
creusées dans terre, ou des sappes couv
tes pour communiquer aux batteries de
liers, & ordonna une tranchée blindée p
dessus pour aller en sûreté & à couvert
camp aux tours & aux tortues, & reve
de même. Les gens de mer furent char
de cet ouvrage, qui avoit quatre stades
longueur, c'est-à-dire cinq cens pas.

Il est donc constant que l'usage d
tranchées étoit fort connu chez les A
ciens, sans quoi ils n'auroient pu fo
mer aucun siége. Il y en avoit de d
férentes sortes. C'étoient ou des foss
paralléles au front de l'attaque, ou d
communications creusées dans terre
couvertes par dessus, ou ouvertes
tirées obliquement pour s'empéch
d'être enfilés. Ces tranchées sont so
vent exprimées dans les Auteurs p
le mot latin *aggeres*, qui ne signifie p
toujours des Cavaliers.

Ces Cavaliers étoient des élév
tions de terre, sur lesquelles on pl
çoit des machines; & voici comn
on les construisoit. On commenç
la terrasse sur le bord du fossé, & nc
loin en deça. On y travailloit à la f
veur des mantelets qu'on élevoit fo
haut, derriére lesquels les solda

travailloient à couvert des machines des assiégés. Ces sortes de mantelets n'étoient pas toujours de claies ou de fascinages, mais de peaux crues, de matelats, ou d'un rideau * fait de gros cables ; le tout suspendu entre des mâts fort hauts, & plantés en terre : ce qui rompoit la force des coups qui s'amortissoient contre. On continuoit ce travail jusqu'à la hauteur de ces rideaux suspendus, qu'on guindoit plus haut à mesure que l'ouvrage s'élevoit. On remplissoit en même tems l'espace vuide de la terrasse avec des pierres, des terres, & toute autre matiére ; pendant que d'autres régaloient & battoient les terres, pour rendre le terrain ferme, & capable de soutenir le poids des tours & des machines qu'on dressoit sur la plate forme. De ces tours, & des batteries de balistes & de catapultes, partoit une grêle de pierres, de fléches, & de gros dards sur les remparts & les défenses des assiégés.

La terrasse que fit faire Alexandre le Grand au roc de Coriénez est quelque chose de surprenant. Ce roc, *Appian. lib. 4. pag. 180.*

* *César se servit d'un pareil rideau au siége de Marseille.* De bell. civ. lib. 3.

qu'on eſtimoit imprenable, av
deux mille cinq cens pas de hauteı
& ſept à huit mille de tour. Il ét
eſcarpé de tous côtés, n'aiant qu'
ſentier taillé dans le roc, où un ho
me à peine pouvoit monter. D'a
leurs il étoit ceint d'un profond ab
me qui lui ſervoit de foſſé, qu'il
loit remplir ſi l'on avoit envie d'
aborder. Toutes ces difficultés ne
rent pas capables de rebuter Alexa
dre, qui ne trouvoit rien d'impoſ
ble à ſon courage, ni à ſa fortune.
commença donc à faire couper
hauts ſapins qui environnoient le li
en grand nombre, pour s'en ſerv
comme d'échelle pour deſcendre da
le foſſé. Ses ſoldats travailloient nı
& jour à le combler. Quoique tou
l'armée fût emploiée ſucceſſivement
cet ouvrage, on ne faiſoit pas plus
trente piés par jour & un peu moi
la nuit, tant il étoit difficile. Quar
l'ouvrage fut plus avancé, & qu'c
commença à approcher davantage c
haut, on enfonça des pieux dans l
deux côtés du foſſé à une diſtance ra
ſonnable, (avec des poutres en tra
vers) pour pouvoir ſoutenir la char
ge qu'on vouloit mettre deſſus. Pou

lors on forma comme un plancher & un pont de claies & de fascines, que l'on couvrit de terre jusqu'à la hauteur du bord du fossé, ensorte que l'armée fût en état d'avancer de plein pié jusqu'au roc. Jusques-là les Barbares s'étoient moqués de l'entreprise, la croiant absolument impossible. Mais quand ils se virent en butte aux fléches des ennemis, qui travailloient à leur terrasse à couvert derriére des mantelets, ils commencérent à perdre courage, demandérent à capituler, & bientôt après ils livrérent le roc à Alexandre.

Le comblement des fossés n'étoit pas toujours si difficile que celui dont je viens de parler, mais il demandoit toujours de grandes précautions & de grands travaux. Les soldats travailloient à couvert sous des tortues, & sous d'autres machines pareilles. Pour combler les fossés, ils se servoient de pierres, de troncs d'arbres, & de fascinages, le tout mélé avec de la terre. Il faloit que ces sortes d'ouvrages fussent d'une très grande solidité, à cause du poids prodigieux des machines qui portoient dessus, qui eussent enfoncé, si cette espéce de chaussée avoit

été composée seulement de fascina
Si les fossés étoient remplis d'eau,
commençoit par les sécher en tout
en partie par différentes saignées qu'
y faisoit.

Pendant qu'on poussoit ces travai
les assiégés ne s'endormoient pas.
ouvroient plusieurs galeries sout
raines par dessous le fossé jusqu
comblement pour en enlever la ter
qu'ils se donnoient de main en m
jusques dans la ville : ce qui fais
que l'ouvrage n'avançoit point, p
ce que les assiégés en enlevoient
tant qu'on en mettoit. Ils emploioi
encore une autre ruse plus efficace q
la premiére, en pratiquant des cha
bres souterraines sous le travail
assiégeans. Après avoir ôté une par
des terres par dessous sans qu'il y
rût, ils soutenoient le reste par
étais, c'est-à-dire, par de grosses po
tres, qu'ils enduisoient de matié
grasses, & de godron. Ils remp
soient ensuite le vuide d'entre les po
tres de bois sec, & de toutes sor
de matiéres faciles à s'enflammer,
auxquelles ils mettoient le feu :
sorte que les poutres venant à ro
pre, tout tomboit comme dans

gouffre avec les tortues, les béliers, & les hommes emploiés à les mettre en mouvement.

Les assiégeans usoient du même artifice pour faire tomber les murs des villes. Darius assiégeant Calcédoine, les murs étoient si forts, & la ville si garnie de vivres, que les habitans ne se mettoient pas en peine du siége. Le Roi ne fit point approcher ses troupes des murailles, & même il ne fit point de dégât dans le pays. Il se tint en repos, comme s'il eût attendu un renfort considérable. Mais, pendant que ceux de Calcédoine ne songeoient qu'à garder leurs remparts, il ouvrit à trois quarts de lieue de la ville une mine souterraine, qui fut conduite par les Perses jusques sous la place du marché. Ils jugérent qu'ils étoient directement sous ce lieu par les racines des oliviers qu'ils savoient être dans cette place, & auxquelles ils arrivérent. Alors ils donnérent jour à la mine, & montant par cet endroit ils prirent la ville, pendant que les assiégés étoient encore occupés à la garde de leurs murailles. *Polyb. lib. 5. cap. 5.*

C'est ainsi que le Dictateur A. Servilius prit la ville de Fidénes, aiant *Liv. lib. 4. n. 22*

que par cette ruse. Il entreprit
conduire une mine jusques
château. Et afin qu'on ne discé
point cet ouvrage, & que le
qu'il faloit faire sous terre ne
point les mineurs, il les partag
brigades, qui se relevoient de
res en six heures. Le travail ne
tinuant ni le jour, ni la nuit,
ça enfin jusqu'au château, &
fut prise.

Appian. de bell. Mitrid. p. 193.

Dans le siége d'Athénes pa
il est étonnant combien, de
d'autre, on emploia de mine
contre-mines. Les mineurs n
pas lontems sans se rencontre
se donnoit de furieux comba
ces lieux souterrains. Les R
aiant pénétré jusques sous la m
en sapérent une grande parti
mirent comme en l'air sur de

avec un fracas & des ruines incroiables, & tous ceux qui étoient dessus y périrent. C'étoit-là une des maniéres d'attaquer les places.

§. III.

Moiens dont on se servoit pour réparer les bréches.

LES ANCIENS emploioient plusieurs moiens pour se défendre contre l'ennemi lorsque la bréche étoit ouverte.

Quelquefois, mais plus rarement, on se servoit d'arbres coupés, qu'on étendoit sur tout le front de la bréche fort près à près les uns des autres, afin que les branches s'entrelassassent ensemble; & les troncs étoient attachés ensemble par de forts liens, de sorte qu'il étoit impossible de séparer ces arbres, ce qui formoit une haie impénétrable, derriére laquelle étoit une foule de soldats armés de piques & de longues pertuisannes.

Les bréches étoient quelquefois faites avec tant de promtitude, soit par les sappes du dessus, soit par celles qui étoient pratiquées sous terre, soit enfin par les coups violens des béliers, que les assiégés se trouvoient tout d'un

siéges les plus importans dont il a
parlé dans cette Histoire, tels que s
ceux de Lilybée en Sicile par les R
mains; de Carthage, par Scipion;
Syracuse, d'abord par les Athénie
puis par Marcellus; de Tyr, par A
xandre; de Rhodes, par Démétr
Poliorcéte; d'Athénes, par Sylla.

Je n'en citerai ici qu'un seul, d
même je ne raporterai que quelq
circonstances détachées, mais très p
pres, ce me semble, à montrer la n
niére dont les Anciens attaquoient
défendoient les places, & l'usage qu
faisoient des machines de guerre. C'
le fameux siége de Jérusalem par Ti
décrit fort au long par l'Historien J
séphe, témoin oculaire de ce qu'il
conte.

Joseph. bell. Jud. lib. 5.

La ville de Jérusalem étoit enferm
par un triple mur, excepté du c
des vallées où il n'y en avoit qu'u
parce qu'elles étoient inaccessibles.

Tite commença par faire coup
tous les arbres qui étoient dans
voisinage, & emploia ce bois à fa
élever plusieurs plate-formes. Il n
avoit personne dans toute l'armée q
ne mît la main à l'œuvre: les trava
leurs avoient devant eux des claies

des gabions qui les mettoient en sûreté. Les Juifs de leur côté ne manquoient à rien de tout ce qui pouvoit servir pour leur défense : les remparts furent bientôt couverts d'un grand nombre de machines.

On attaqua d'abord le premier mur. Les terrasses étant achevées, Tite fit mettre les béliers en batterie, fit avancer les autres machines pour empêcher les efforts des assiégés, & fit battre le mur par trois différens endroits. Les Juifs lançoient continuellement un nombre incroiable de feux & de traits contre les machines des ennemis, & contre ceux qui poussoient les béliers. Plusieurs même sortirent pour y mettre le feu, & on eut bien de la peine à les repousser.

Tite avoit fait élever sur ses terrasses trois tours, de soixante-quinze piés de haut chacune, pour commander de là les remparts & les murs assiégés. Pendant la nuit une de ces tours tomba d'elle-même : ce qui causa un grand effroi dans toute l'armée. Elles incommodoient extrémement les assiégés, parce qu'elles étoient pleines de machines faciles à transporter, de frondeurs & de gens de trait, qui les



[illegible]

pouvoir jamais prendre la place.

Mais Tite ne perdit pas courage. Aiant tenu un grand Conseil de guerre, il proposa de conduire des lignes tout autour de la ville, & de l'environner de tranchées, pour ôter aux assiégés toute espérance de recevoir ou du secours, ou des vivres, qui commençoient à leur manquer. Cet avis fut généralement approuvé, & l'ardeur se remit dans les troupes. Mais ce qui paroit incroiable, & qui est véritablement digne des Romains, c'est que ce grand ouvrage, qui paroissoit avoir besoin de trois mois pour s'exécuter, la ville aiant deux lieues de circuit, fut commencé & achevé en trois jours. La ville étant ainsi enfermée, on mit des troupes en garde dans les forts, dont les lignes étoient flanquées d'espace en espace. Tite, en même tems, commença à faire élever vers la forteresse Antonia quatre terrasses, plus grandes encore que les premiéres. Elles furent achevées en vingt & un jour, malgré la difficulté de trouver le bois nécessaire pour un tel ouvrage.

Jean, qui avoit à défendre la forteresse Antonia, voulant prévenir le péril où il se trouveroit si les assié-

geans faiſoient bréche, ne per
point de tems pour ſe fortifier, & p
tenter toutes choſes avant que les
liers fuſſent mis en batterie. Il fit
ſortie avec les flambeaux à la ma
pour mettre le feu aux travaux des
nemis : mais il fut contraint de rev
ſans avoir pu en approcher.

Alors les Romains avancérent le
béliers, pour battre la tour Anto
mais voiant que malgré les coups
doublés ils ne pouvoient faire bréc
ils réſolurent d'en venir à la ſappe
ſe couvrant de leurs boucliers en
me de tortue contre la quantité de p
res & de cailloux dont les Juifs les
cabloient, ils travaillérent ſi opiniât
ment avec des leviers & avec le
mains, qu'ils ébranlérent quatre
pierres du fondement de la tour.
nuit obligea les uns & les autres à pr
dre un peu de repos; & cependant l'
droit du mur, ſous lequel Jean av
fait cette mine par le moien de laque
il avoit ruiné les premiéres terraſſes
Romains, ſe trouvant affoibli des co
que les Romains y avoient donné
tomba tout d'un coup. Les Juifs da
le moment élevérent un autre m
derriére celui qui venoit de tomber

Comme il étoit construit tout récemment, on espéroit qu'il seroit plus facile de le renverser : mais personne n'osoit monter le premier à l'assaut, tant le courage déterminé des Juifs avoit jetté de terreur parmi les troupes. On fit pourtant quelques tentatives, qui ne réussirent pas. La Providence leur ouvrit une autre voie. Quelques soldats, qui étoient de garde aux plate-formes, montérent vers la fin de la nuit par la ruine du mur sans faire de bruit jusqu'à la forteresse Antonia. Ils trouvérent les soldats du corps de garde le plus avancé endormis, & leur coupérent la gorge. Etant ainsi maîtres du mur, ils firent sonner leurs trompettes qu'ils avoient eu soin d'apporter avec eux. A ce bruit, ceux des autres corps de garde s'imaginant que les Romains étoient en grand nombre, furent saisis d'une telle fraieur qu'ils s'enfuirent. Tite arriva bientôt après avec une partie de ses troupes, & montant par les mêmes ruines poursuivit les fuiards jusqu'aux portes du Temple. Les Juifs en défendirent l'entrée avec un courage incroiable. L'action fut des plus vives, & dura au moins dix heures. Mais en-

fin la fureur & le déſeſpoir d
qui voioient que leur ſalut d
du ſuccès de ce combat, l'emp
ſur la valeur & ſur l'expéri
Romains. Ceux-ci crurent d
contenter de s'être rendus m
la forteresse Antonia, quoi
eût eu qu'une partie de leur a
ſe fût trouvée à ce combat.

Il ſe paſſa pluſieurs attaq
j'omets. Le plus grand des bé
Tite avoit fait conſtruire & p
les plate-formes, battit con
ment durant ſix jours les p
Temple; ſans pouvoir rien
non plus que les autres, tant c
be édifice étoit à l'épreuve de l
forts. Les Romains aiant per
pérance de réuſſir par ces ſor
taques, réſolurent d'en venir
calade. Les Juifs, qui ne l'
pas prévu, ne purent les em
de planter leurs échelles. Mais
réſiſtance ne fut plus grande q
qu'ils firent. Ils renverſoient ce
montoient, tuoient à coups c
ceux qui étoient déja ſur le
niers échelons, avant qu'ils p
ſe couvrir de leurs boucliers, e
verſérent même des échelles

rtes de soldats, ce qui couta la
plusieurs Romains. Les autres
obligés de se retirer, sans avoir
re réussir leur entreprise.

Juifs firent de fréquentes sor-
ù ils se battoient comme des fu-
& des forcenés. Il en couta bien
g aux Romains. Mais enfin Tite
it maître du Temple, auquel,
les défenses rigoureuses qu'il
it faites, un soldat mit le feu,
consuma entiérement. C'est ainsi
ccomplit la prédiction que Jesus-
en avoit faite.

APITRE TROISIEME.

De la Marine des Anciens.

DÉJA DIT ailleurs quel- chose de la Marine des An- de leurs vaisseaux, & de leurs s de mer. Je prie le lecteur oir recours, pour suppléer à rtie de ce qui pourra manquer *Tom. IV. de l'Hist. anc. pag. 598.*

NE PEUT rien dire de sûr nt l'origine de la navigation. 'il y a de certain, c'est que le

le verra dans la suite. Ceux dont le plus souvent parlé dans les Au & dont les Anciens faisoient le d'usage dans les combats, sont l rémes & les *quinqueremes :* qu' permette de désigner par ces no vaisseaux qui avoient trois ou rangs de rames.

On voit dans tous les Auteu ciens une distinction claire & év entre ces deux sortes de vaisseau uns étoient appellés, τριηκοντεροι *seaux à trente rames:* πεντηκόντεροι *seaux à cinquante rames, &c.* & c étoient mis au nombre des petit seaux. Les autres étoient appellé ρεις, *à trois rangs de rames:* πεντήρεις, *rangs de rames, &c.* & ceux-ci é mis au nombre des grands vaiss On verra bientôt la différence q avoit entre les uns & les autres p nombre de ceux qui les montoie qui distingue les derniers, c'est, la grandeur, qu'ils avoient plu rangs de rames. Et Tite-Live l
Liv. lib. 37. c. 30. clairement : *Quinqueremis Roman pluribus remorum ordinibus scinden*
Æn. lib. 5. *vortices ;* aussi bien que Virgile : *consurgunt ordine remi.* Il est don contestable qu'il y avoit chez les

ciens des vaisseaux à plusieurs rangs de rames, à deux, à trois, à quatre, à cinq, à six, jusqu'à trente & quarante : mais il n'y avoit que ceux d'un moindre nombre de rangs de rames qui fussent d'usage, la plupart des autres n'étoient que pour la parade.

De savoir ce que c'étoit que ces divers rangs de rames & comment on pouvoit les mettre en mouvement, c'est ce qui fait la difficulté, & qui forme une grande dispute parmi les Savans, laquelle, selon toutes les apparences, demeurera toujours indécise. Les personnes, parmi nous, les plus habiles & les plus expérimentées dans la marine, croient la chose absolument impossible. Elle le seroit en effet, si l'on supposoit que ces divers rangs de rames étoient perpendiculairement les uns sur les autres. Mais on voit le contraire dans la colonne Trajane, où, dans les birémes & les trirémes, les rangs de dessous sont mis obliquement, & comme par degrés.

Les raisonnemens qu'on oppose à l'opinion de ceux qui admettent plusieurs rangs de rames dans les vaisseaux, paroissent il faut l'avouer,

très forts & très concluans: mais
force peuvent avoir les meilleu
sonnemens du monde contre de
certains, & contre une expérie
testée par tous les anciens Aute

Interpr. Aristophan. in Ranis.

Il paroit que les rameurs étoi
stingués par degrés. Ceux du plu
s'appelloient *Thalamites* : ceux
lieu, *Zugites* : ceux d'enhaut, *T*
tes. Ces derniers avoient une pa
forte que les autres, sans doute
qu'ils manioient des rames plu
gues & plus pesantes que cell
degrés inférieurs.

Thucyd. lib. 6. pag. 431.

C'est encore une question,
les grands vaisseaux chaque ram
voit qu'un rameur; ou si elle en
plusieurs, comme en ont aujou
les rames de nos galéres. Dans
rémes & les trirémes de la co
Trajane on ne voit sur chaqu
d'un banc qu'un rameur. Il y a
coup d'apparence que le nom
étoit multiplié dans les vaissea
étoient plus grands. J'évite d'
dans des discussions qui me méne
fort loin, & qui n'entrent poin

deur étonne, & paroit incroiable. Les deux premiers ſont de Ptolémée Philopator roi d'Egypte. L'un d'eux étoit de quarante rangs de rames, & avoit quatre cens vingt piés de longueur, ſur cinquante-ſept de largeur. Quatre mille rameurs ſuffiſoient à peine pour mettre en mouvement cette maſſe énorme. Elle fut miſe en mer avec une machine, où il entra autant de bois qu'il en eût falu pour faire cinquante vaiſſeaux à cinq rangs de rames. Quel moien de concevoir l'uſage des quarante rangs de rames dans ce vaiſſeau ? Auſſi n'étoit-il que pour la parade. Athen. lib. 5. p. 203-206.

L'autre vaiſſeau, appellé *Talamégue*, parce qu'il portoit des lits & des chambres, avoit de longueur trois cens douze piés & demi, & dans ſa plus grande largeur quarante-cinq piés. Sa hauteur, en comptant la tente qu'on avoit miſe ſur le pont, étoit de près de ſoixante piés. Aux trois côtés du vaiſſeau, (le côté de la proue n'eſt point compté ici) on fit une double gallerie l'une ſur l'autre, d'une étendue immenſe. C'étoit un vrai palais portatif. Ptolémée l'avoit fait conſtruire pour ſe promener ſur le



Nil avec toute sa Cour. Athénée marque point combien il avoit rangs de rames.

Ibid. p. 206-209. Le troisiéme vaisseau est celui q fit construire Hiéron II roi de Syr cuse, sous la direction du fameux A chiméde. Il étoit à vingt rangs de r mes, & d'une magnificence incroi ble. Aucun port de Sicile ne pouva le contenir, Hiéron en fit présent Ptolémée Philopator, & le fit co duire à Alexandrie. Quoique la se tine en fût très profonde, un se homme la vuidoit par le moien d'ur machine qu'Archiméde avoit inve tée.

Ces vaisseaux, qui n'étoient qu pour la parade, ne regardent point à proprement parler, la matiére qu je traite. Il en faut dire autant [a] de ce lui de Philippe pere de Persée, don parle Tite-Live. Il avoit seize rang de rames : mais il ne pouvoit presqu être mis en mouvement à cause de s grandeur.

Plut. in Demetr. p. 897. Ce qui m'étonne, c'est ce que dit Plutarque des galéres de Démétrius

a Coactus Philippus naves omnes tectas tradere ; quin & regiam unam inhabilis propè magnitudinis, quam sexdecim versus remorum agebant. *Liv. lib. 33. n. 30.*

Poliorcéte ; & il a ſoin d'avertir qu'il parle dans l'exacte vérité, & ſans aucune exagération. Ce Prince, fort verſé, comme on ſait, dans les Arts, & fort inventif par raport aux machines de guerre, avoit fait conſtruire auſſi pluſieurs galéres à quinze & à ſeize rangs de rames, qui n'étoient point pour la ſimple oſtentation, mais dont il faiſoit un uſage merveilleux dans les ſiéges & dans les combats. Lyſimaque, ne pouvant ajouter foi à tout ce qu'on en diſoit, l'envoia prier, quoique ſon ennemi, de faire voguer ſes galéres devant lui : & quand il eut vû leur mouvement promt & léger, il s'en retourna ſurpris au delà de tout ce qu'on peut dire, & n'oſoit preſque en croire le témoignage de ſes propres yeux. Ces vaiſſeaux étoient d'une beauté & d'une richeſſe étonnantes, mais leur légéreté & leur agilité paroiſſoient encore plus dignes d'admiration, que leur grandeur & leur magnificence.

Mais renfermons-nous dans ceux qui étoient plus connus & plus communs, j'entends principalement les galéres à trois, quatre, & cinq rangs

quement occupée à soumettre les pe ples qui l'environnoient, elle n' *Polyb. lib. 1. pag. 20.* avoit pas besoin. Quand elle co mença à faire passer ses troupes Sicile, elle n'avoit pas une seule louque en propre, & elle emprunt de ses voisins des vaisseaux pour transport de ses armées. Mais e sentit bientôt qu'elle ne pourr point résister aux Carthaginois ta qu'ils seroient maîtres de la mer. E songea donc à leur en disputer l'er pire, & à équiper une flote. Une qui quéréme que les Romains avoie prise sur les ennemis, leur en fit na tre la pensée, & leur servit de m déle. En moins de deux mois ils co struisirent cent galéres à cinq rangs rames, & vingt à trois rangs. Ils fo mérent des matelots & des rameu à une manœuvre qui jusques-là le avoit été inconnue, & dans le pr mier combat qu'ils donnérent, i vainquirent les Carthaginois, c'est-à dire la nation du monde la plus pui sante sur mer, & la plus habile en fa de marine.

Herod. lib. 7. cap. 89. La flote de Xerxès, lorsqu'il part d'Asie pour attaquer la Gréce, con sistoit en plus de douze cens galére

à trois rangs de rames, dont chacune portoit deux cens trente hommes; & en trois mille galéres, de trente ou cinquante rames, & autres vaisseaux de transport, qui contenoient, l'une portant l'autre, quatre-vingts hommes. Les autres galéres que fournirent les peuples d'Europe portoient chacune deux cens hommes. Celles qui partirent d'Athénes, pendant la guerre du Péloponnése, pour attaquer les Syracusains, en portoient autant. On peut donc supposer que la charge ordinaire de ces vaisseaux étoit deux cens hommes.

Je souhaiterois que les Historiens eussent distingué clairement entre ces deux cens hommes, qui étoient la charge ordinaire des vaisseaux, combien il y en avoit pour la chiourme, & combien pour le combat. Plutarque, en parlant de ceux des Athéniens qui se trouvérent à l'action de Salamine, marque que chacune des cent quatre-vingts galéres dont leur flote étoit composée, n'avoit que dix-huit hommes de guerre, dont quatre tiroient de l'arc, & les autres étoient pesamment armés. C'est bien peu de monde. *Plut. in Themist. p. 119.*

Ce combat près de Salamine est un *Herod. lib. 8. cap. 84-96*

non sans beaucoup de peine, « réter dans un détroit qui rend« tile le grand nombre des v« Persans : & il attendit, pour « l'action, qu'un certain vent, f« traire aux ennemis, comm« souffler.

Le dernier combat des At dans le port de Syracuse ca« ruine. Parce qu'on craignoit e« ment les éperons des galére« mies, dont on avoit fait une t« périence dans les actions pr« tes, Nicias s'étoit muni de « de fer pour les accrocher, a« rompre le coup, & d'en ve« bord aux mains comme su« Mais les ennemis qui s'en aperçus, couvrirent de cuir la & le haut des galéres, pou«

de pierres qui portoient toujours leur coup, au lieu que les dards & les traits qu'ils lançoient étoient presque toujours sans effet à cause du mouvement de la mer, & de l'agitation des vaisseaux. Leur ancienne gloire & leur puissance firent naufrage dans ce dernier combat.

Polybe fait une courte mais fort belle description de ce combat naval, qui fut à l'égard des Romains comme un heureux augure pour l'avenir, & qui leur ouvrit l'entrée aux conquêtes qui devoient leur assurer l'empire de la mer. C'est celui de Myle en Sicile contre les Carthaginois, sous la conduite du Consul Duilius. Je l'ai raporté dans l'Histoire des Carthaginois. Ce qu'il y a de particulier dans ce combat, est une machine de nouvelle invention, attachée au haut de la proue des vaisseaux Romains, & qu'on appella *Corbeau*. C'étoit une espéce de Grue, guindée en haut & suspendue par des cordages, qui portoit à son extrémité un pesant cône de fer nommé Corbeau, qu'on faisoit tomber avec impétuosité sur les vaisseaux ennemis, pour en enfoncer le plancher, & pour les accrocher.

ville de Sicile. L
mandés par les Co
lus & L. Manlius
trente vaiſſeaux p
rante mille homm
portant trois cen
vingts ſoldats. La
nois, commandée p
car, avoit trois ce
ſeaux, & plus de c
hommes. Le deſſei
de porter la guerr
d'en faire le théatr
que les autres avoie
térêt d'empécher. T
donc au combat.

L'ordonnance des I
toute extraordinaire. I
rent point ſur une
comme c'étoit

mis consistoit dans la légéreté de leurs vaisseaux, ils crurent devoir voguer obliquement, & prendre une ordonnance qu'on eût peine à rompre.

Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montoient les Consuls Régulus & Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étoient suivis chacun d'une file de vaisseaux : on appelloit l'une la premiére flote, & l'autre la seconde. Les bâtimens de chaque file s'écartoient & élargissoient l'intervalle à mesure qu'ils se rangeoient, & tournoient la proue en dehors. Les deux premiéres flotes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma une troisiéme ligne de vaisseaux, qu'on nomma la troisiéme flote. Elle fermoit l'intervalle, & faisoit front aux ennemis : en sorte que cet ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. Ces trois rangs composoient comme un corps séparé, qui étoit composé de trois flotes : car on les appelloit ainsi. Cette troisiéme ligne, ou troisiéme flote, remorquoit les vaisseaux destinés à transporter la cavalerie, qui formoient un second corps. Enfin la quatriéme flote, ou les Triaires (c'est le nom qu'on lui

bec, dont le haut étoit cre
base solide; mais fort dans
propre à l'action, & diffici
pre.

Les Carthaginois de leur
gérent presque tous leurs
sur une même ligne. L'ail
commandée par Hannon,
posée des galéres les plus
les plus agiles, s'avançoit
en pleine mer, pour envel
des ennemis qui lui étoient
& avoit toutes les proues
vers eux. L'aile gauche,
la quatriéme partie de la fl
rangée en forme de tenail
à dire en potence, & tiro
terre. Amilcar, en qualité
commandoit le centre, &
gauche. Il usa de stratag

M
l'atta ... culée
de se ... nois
dant à ... har-
uir. Les ... , ils
s de poursu ... rir
manœuvre, ... car
flote (on a ... &
qu'il faut ent ... es
loignoient de ...
quoit les vaisse ...
la quatriéme ... r
estinés à les soute
t à une certaine
le signal qui fut
l'Amilcar, les Car
ous en même tems
qui poursuivoient. L
l'emportoient sur
la légereté de leur
l'adresse & la facilit
ntôt à s'approcher,
mais la vigueur des Rom
élée, leurs corbeaux
les vaisseaux ennemi
les deux Consuls qu

En même tems Hannon, c
mandoit l'aile droite, vient to
les vaisseaux des Triaires, & j
trouble & la confusion. D'u
côté, les Carthaginois qui éto
potence & proche de la terre,
gent de front, & fondent sur l
seaux qui remorquoient. Ceu
chent aussitôt les cordes, & en
nent aux mains : de sorte que
cette bataille étoit divisée en tro
ties, qui faisoient autant de co
fort éloignés l'un de l'autre.

Comme des deux côtés les
étoient à peu près égales, l'ava
d'abord le fut aussi. Enfin le corp
commandoit Amilcar ne pouvant
résister, fut mis en fuite, & Ma
attacha à ses vaisseaux ceux qu'il a
pris. Régulus en même tems vi
secours des Triaires & des vaiss
de charge, menant avec lui les b
mens de la seconde flote qui n'avo
rien souffert. Pendant qu'il est
mains avec Hannon, les Triaires
se rendoient déja, reprennent cou
ge, & retournent à la charge avec
gueur. Les Carthaginois attaqués d
vant & derriére, ne purent résist
plus lontems, & prirent la fuite.

S

Sur ces entrefaites Manlius revient, & aperçoit la troisiéme flote aculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge & les Triaires étant en sûreté, ils se joignent Régulus & lui pour courir la tirer du danger où elle étoit : car elle soutenoit une espéce de siége, & auroit été entiérement défaite, si les Carthaginois, par la crainte d'être accrochés & forcés d'en venir aux mains, ne se fussent contentés de la resserrer contre terre, sans oser l'attaquer. Les Consuls étant arrivés fort à propos, entourérent les Carthaginois, & leur enlevérent cinquante vaisseaux avec tout l'équipage.

Tel fut le succès de ce combat naval, dont l'avantage fut entiérement du côté des Romains. Il y périt vingt-quatre de leurs bâtimens, & plus de trente des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de l'ennemi, & ils en prirent plus de soixante-quatre.

Jamais les Romains, même dans le tems de leurs plus grandes forces, ne mirent en mer de leur chef & en leur propre nom une flote aussi nombreuse que celle dont il est parlé ici; & Po-

lybe en fait la remarque. Quatre a
auparavant ils ignoroient absolume
ce que c'étoit que flote : & en voi
une de trois cens trente vaisseaux po
tés qui met à la voile.

En voiant la rapidité avec laquel
ces bâtimens étoient construits, c
seroit tenté de croire qu'ils étoie
d'une très modique grandeur, & qu'i
ne pouvoient pas contenir beaucou
de monde. On voit ici le contrair
Polybe nous apprend une circonsta
ce, qui nulle part ailleurs n'est ma
quée si clairement, & qu'il nous in
portoit extrémement de savoir : c'e
que chaque galére portoit trois ce
rameurs, & six-vingts soldats. Con
bien faloit-il de place pour les agr
d'une telle galére, pour le magas
des vivres, pour le réservoir d'ea
Liv. lib. 29. c. 25. On voit dans Tite-Live qu'on y me
toit des vivres & de l'eau quelquefo
pour quarante-cinq jours, & d'autr
fois sans doute pour un plus long e
pace.

Les corbeaux dont il est souve
parlé dans les combats de mer, m
chine propre à accrocher les vaisseau
nous apprennent que les Anciens n
trouvoient point de moien plus eff

cace pour s'assurer la victoire, que de se joindre, & d'en venir aux mains. Ils portoient souvent dans leurs vaisseaux des balistes & des catapultes pour lancer des traits & des pierres. Quoique ces machines, qui leur tenoient lieu de nos canons, fissent des effets surprenans, ils ne s'en servoient que lorsque les vaisseaux étoient à une certaine portée, & ils en venoient à l'abordage le plutôt qu'il leur étoit possible. C'est là en effet, & ce n'est que là, que paroit véritablement le courage des troupes.

Les galéres qui composoient ici les deux flotes, étoient à trois rangs de rames, ou tout au plus à cinq. Celles qui portoient les deux Consuls étoient à six rangs. Dans le combat de Myle, l'Amiral montoit une galére à sept rangs de rames. On juge aisément que ces galéres des Amiraux n'étoient pas pour la simple parade, & qu'elles devoient être dans le combat d'un plus grand usage que toutes les autres.





LIVRE VINGT-QUATRIÉME

DES GRAMMAIRIENS, DES PHILOLOGUES DES RHETEURS, DES SOPHISTES.

AVANT-PROPOS.

NOUS SOMMES enfin arrivé aux Arts & aux Sciences qui dé pendent purement de l'esprit, & qu sont destinés à l'enrichir de toute les connoissances propres à instruir l'homme, à en perfectionner la plu noble partie, à lui former l'esprit & le cœur, en un mot à le mettre e état de remplir les divers emplois o la divine Providence l'appellera. Car il ne faut pas s'y tromper ; le but de Sciences n'est point de devenir savan uniquement pour soi, ni de satisfair une inquiéte & stérile curiosité qu nous entraîne par un plaisir séduisan d'objets en objets ; mais de contri buer, chacun en sa maniére, à l'avan

tage commun de la société. Borner son travail & ses études à sa propre satisfaction, & se concentrer en soi-même, c'est ignorer que l'homme fait partie d'un tout auquel il doit se raporter, & dont la beauté consiste essentiellement dans l'union & l'harmonie des parties qui le composent, & qui toutes, quoique par des voies différentes, tendent à la même fin, qui est l'utilité publique.

C'est dans cette vûe que Dieu distribue aux hommes divers talens & diverses inclinations, qui sont quelquefois si marquées & si fortes, qu'il est presque impossible d'y résister. On sait quel panchant le fameux M. Pascal eut pour la Géométrie dès la plus tendre enfance, & quel merveilleux progrès il y fit par la seule force de son génie, malgré le soin que son pere avoit pris de lui en cacher tous les instrumens, & tous les Livres qui pouvoient lui en donner quelque idée. Je pourrois raporter un grand nombre de pareils exemples dans chaque art & dans chaque science.

Une suite & un effet de ces inclinations naturelles, qui annoncent presque toujours les grands talens, est

l'application persévérante que les S
vans donnent à certaines études, soı
vent abstraites & difficiles, quelqu
fois même désagréables & ennuieuse
dans lesquelles pourtant ils trouvent ı
plaisir secret qui les y attache par uı
force presque invincible. Qui pe
douter que ce plaisir ne soit comr
un attrait & un appas que la Prov
dence joint à certains travaux rudes
pénibles, pour en adoucir l'âpreté,
pour leur faire surmonter avec co
rage des obstacles qui les rebuteroie
tôt ou tard, s'ils n'étoient passionn
pour leur objet, & possédés par ı
goût supérieur à tout ?

Mais ne voit-on pas aussi que le dı
sein de Dieu, en partageant av
une diversité si étonnante les talens
les inclinations, a été de mettre l
Savans en état d'être utiles à la socié
en général, & de lui procurer tous l
secours qui dépendent d'eux ? Et qu
de plus honorable & de plus flateı
pour eux, s'ils entendent bien leı
véritable gloire, que de se voir choiı
entre tous les hommes pour être lı
ministres & les coopérateurs des soir
de la divine Providence sur le genr
humain dans ce qu'elle a de plus gran

& de plus divin, qui eſt d'éclairer les eſprits, & de devenir leur lumiére.

Me ſeroit-il permis, en enviſageant cette multitude infinie de connoiſſances deſtinées à l'inſtruction de l'homme, depuis la Grammaire qui en eſt la baſe juſqu'à celles qui ſont les plus élevées & les plus ſublimes, de les comparer à l'aſſemblage des Etoiles répandues dans la vaſte étendue du Firmament pour diſſiper les ténébres de la nuit? J'y vois, ce me ſemble, de merveilleux raports avec les Sciences & les Savans. Elles ont chacune leur place marquée, où elles demeurent conſtamment. Elles brillent toutes, mais d'un éclat différent, les unes plus, les autres moins, ſans porter d'envie aux autres. Elles marchent conſtamment dans la route qui leur eſt déſignée, ſans jamais s'écarter ni à droite, ni à gauche. Enfin, & c'eſt ce qui me paroit le plus digne d'attention, elles ne luiſent point pour elles-mêmes, mais pour celui qui les a faites. *Stellæ dederunt lumen in cuſtodiis ſuis, & lætatæ ſunt. Vocatæ ſunt, & dixerunt, Adſumus; & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas.* Voila notre devoir, & notre modéle. Je n'en dis pas davantage.

Bar. 2. 14. & 15.

Ce Livre renferme ce qui regarde les Grammairiens ; les Philologues, je donnerai en son lieu la signification de ce mot ; les Rhéteurs ; les Sophistes. Je dois avertir par avance le Lecteur, qu'il trouvera ici dans son chemin quelques ronces & quelques épines. J'en ai écarté beaucoup, & n'ai laissé ce qui en reste que malgré moi, y étant obligé par la nature des matiéres que je traite.

CHAPITRE PREMIER.

DES GRAMMAIRIENS.

La Grammaire est l'Art de parler & d'écrire correctement.

Il n'est rien de plus admirable en soi-même, ni qui mérite davantage notre attention, que le double présent que Dieu nous a fait de la Parole & de l'Ecriture Nous en faisons un continuel usage sans presque jamais y réfléchir, & sans considérer les merveilles étonnantes que l'une & l'autre renferment.

La Parole fait un des plus grands avantages de l'homme au-dessus de tous les autres animaux. Elle est une

des plus grandes preuves de la raiſon, & l'on peut dire que c'eſt la parole qui la met le plus en évidence. Mais par quel art ingénieux ſe produit-elle ! & combien faut-il que de parties différentes, au premier commandement de l'ame, ſe réuniſſent & concourent enſemble pour former la voix !

J'ai une penſée en moi-même que je voudrois communiquer à d'autres, ou quelque doute dont je ſouhaiterois être éclairci. Rien de plus ſpirituel, & par conſéquent de plus éloigné des ſens, que la penſée. Quel véhicule pourra donc la faire paſſer juſqu'aux perſonnes qui m'environnent ? Si je n'en puis venir à bout, renfermé en moi-même, réduit à moi ſeul, privé de tout commerce, de tout entretien, de toute conſolation, je ſouffre des tourmens inexplicables. La compagnie la plus nombreuſe, le monde entier même, n'eſt pour moi qu'une affreuſe ſolitude. La divine Providence m'a épargné toutes ces peines, en attachant mes idées à des ſons, & me rendant maître de ces ſons par une méchanique naturelle qu'on ne peut aſſez admirer.

Au moment même & dans l'inſtant

précis que je veux communiquer m
pensée à d'autres, le poulmon, le go
zier, la langue, le palais, les dents, le
lévres, & une infinité d'organes qui e
dépendent & en font partie, se met
tent en mouvement & exécutent me
ordres avec une rapidité qui prévien
presque mes desirs. L'air sorti de mo
poulmon, diversifié & modifié en un
infinité de maniéres selon la diversit
de mes sentimens, va porter le son dan
l'oreille de mes auditeurs, & leur ap
prend tout ce qui se passe en moi, &
tout ce que je veux qu'ils sachent.

Pour apprendre à produire des ef
fets si merveilleux, ai-je eu besoin d
maîtres, de leçons, d'instructions ? L
Nature, c'est-à-dire la divine Provi
dence, a tout fait en moi, mais san
moi. Elle a formé dans mon corp
tous les organes nécessaires pour pro
duire ces effets merveilleux ; & ell
les a formés d'une délicatesse qui écha
pe presque aux sens, & avec une va
riété, une multiplicité, une distin
ction, un art, une industrie, que le
Naturalistes avouent être au-dessus d
toute expression & de toute admira
tion. Ce n'est pas assez. Elle nous a
donné une autorité souveraine su

tous ces organes, pour qui nos ſimples deſirs ſont une voix impérieuſe à laquelle ils ne réſiſtent point, & qui les met auſſitôt en mouvement. Pourquoi ne ſommes-nous pas ainſi dociles & ſoumis à la voix du Créateur?

La maniére de former la voix renferme, comme je l'ai dit, des merveilles ſans nombre. Je n'en raporterai ici qu'une circonſtance, qui fera juger des autres. Elle eſt tirée des Mémoires de l'Académie des Sciences.

Mémoires de l'Académie des Sciences. An. 1700.

Dans notre gozier, & au haut de la Trachée-artére, qui eſt le canal par où l'air entre dans les poulmons & par où il en ſort, eſt une petite fente ovale, capable de s'ouvrir plus ou moins, qu'on appelle la *Glotte*. Comme l'ouverture de cette glotte eſt fort petite par raport à la largeur de la Trachée, l'air ne peut ſortir de la Trachée par la glotte ſans augmenter extrémement ſa viteſſe, & ſans précipiter ſon cours. Ainſi il agite violemment, en paſſant, les petites parties des deux lévres de la glotte, les met en reſſort, & leur fait faire des vibrations qui cauſent le ſon. Ce ſon ainſi formé va retentir dans la cavité de la bouche & des narines.

La glotte forme les tons aussi bi
que le son ; & ce ne peut être que p
les différens changemens de son o
verture. Elle est ovale, comme je l'
déja dit, & capable de s'élargir jusqu
un certain point, ou de s'étrécir ;
par là les fibres des membranes qui
composent, deviennent plus longu
pour les tons bas, & plus courtes pou
les tons hauts.

On voit par un calcul exact de M. D
dart, que pour tous les tons & l
demi-tons d'une voix ordinaire, pou
toutes les petites parcelles de to
dont elle peut hausser une octave san
se forcer, pour le plus ou le moins d
force qu'on peut donner au son san
changer le ton, il faut nécessaire
ment supposer que le petit diamétr
de la glotte, qui est de moins d'un
ligne, & qui change de longueur
tous ces changemens, peut être
est actuellement divisé en 9632 par
ties ; que même ces parties ne sont pa
toutes égales, & que par conséquen
quelques-unes sont beaucoup plu
petites que la $\frac{1}{9632}$ partie d'une lign
Quel moien que l'Art des homm
pût jamais atteindre à des divisio
si fines & si délicates ! & n'est-o

pas étonné, que la Nature elle-même ait pu les exécuter ? D'un autre côté il n'est pas moins surprenant que l'oreille, qui a un sentiment si juste pour les tons, s'aperçoive, pour peu que la voix détonne, d'une différence dont l'origine n'est que la $\frac{1}{963}$ partie de moins d'une ligne.

Cette oreille même, peut-on se lasser de considérer sa structure, façonnée d'une maniére admirable pour rassembler de tous côtés dans ses cavités anfractueuses les impressions vagues & les ondulations du son, & pour les déterminer ensuite par une douce réflexion vers l'organe interne de l'ouïe ? C'est aux Naturalistes à déveloper toutes ces merveilles. Mais c'est à nous à en admirer avec reconnoissance les avantages infinis, dont nous jouissons presque à chaque moment sans y faire beaucoup de réflexion. Que seroit-ce qu'un peuple de muets, réunis ensemble par l'habitation, mais qui ne pourroient se faire part de leurs pensées que par des signes & des gestes, ni se communiquer mutuellement leurs besoins, leurs doutes, leurs difficultés, leur joie, leur tristesse, en un mot tous les sentimens

de leur ame, en quoi consiste propre
ment la vie de l'homme raisonnable.

L'ECRITURE est une autre mer
veille qui approche beaucoup de cell
de la *Parole*, & qui lui ajoute un nou
veau prix par l'étendue qu'elle donn
à l'usage qu'on en peut faire, & pa
la stabilité & une sorte de perpétuit
qu'elle lui procure. Cette invention
été parfaitement décrite par ces beau
vers de Lucain :

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris ;

& encore mieux rendue par cett
traduction de Brébeuf, qui enchéri
beaucoup sur l'original.

* *De Cadmus Phénicien.*

C'est de * lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux ;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

C'est [a] cette invention, qui nou
met en état de converser & de nou
entretenir avec les absens, & de faire

a Ejusdem beneficio absentibus conversamur, & qui multorum dierum itinere distamus, a qu immensis mansionum spatiis & intervallis seju ngi

passer jusqu'à eux nos pensées & nos sentimens malgré la distance infinie des lieux. La langue, qui est le premier instrument & le premier organe du discours, n'a point de part dans ce commerce également utile & agréable. La main, instruite par l'usage à imprimer sur le papier des caractéres sensibles, lui préte son ministére, se rend son interpréte toute muette qu'elle est, & devient en sa place le véhicule de la parole.

C'est à cette même invention, comme le remarque encore Théodoret, dont je viens de citer les paroles, que nous sommes redevables du riche & inestimable trésor des Ecrits qui sont parvenus jusqu'à nous, & qui nous ont donné la connoissance, non seulement des arts, des sciences, & de tous les faits passés; mais, ce qui est infiniment plus précieux, celle

mur, ingeniorum concepta & animorum sententias nobis invicem per manus transmittimus. Et lingua quidem, quæ primarium orationis organum est, otiosa cessat. Sermoni autem dextra ancillatur, quæ, calamo arrepto, quod nobis cum amico transigendum erat negotium, papyro aut chartæ inscribit: & sermonis vehiculum est, non os, nec lingua, sed manus, quæ longi temporis usu artem exercuit & elementorum compositionem seu structuram probè edocta est. *Theodoret, de Provid. orat. 4.*

des vérités & des myſtéres de la re
ligion.

Eſt-il aiſé de comprendre commen
les hommes ont pû compoſer de vingt
cinq ou trente lettres tout au plus cett
infinie variété de mots, qui n'aian
rien de ſemblable en eux-mêmes à c
qui ſe paſſe dans notre eſprit, ne laiſ
ſent pas d'en découvrir aux autres tou
le ſecret, & de faire entendre à ceu
qui n'y peuvent pénétrer tout ce qu
nous concevons, & tous les diver
mouvemens de notre ame? Tranſpo
tons-nous en eſprit dans ces pays o
l'invention de l'écriture n'a point p
nétré, ou n'eſt point miſe en uſag
Quelle ignorance! quelle groſſiéreté
quelle barbarie! Sont-ce des hommes
On peut conſulter la ſavante Diſſert
tion de M. Fréret ſur * *les principes*
l'Art d'écrire : elle renferme une inf
nité de choſes très curieuſes.

* *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions. Tom. VI.*

Ne rougiſſons pas de l'avouer, &
rendons un juſte hommage de recon
noiſſance à celui à qui ſeul nous ſom
mes redevables du double bienfait d
la Parole & de l'Ecriture. Il n'y avo
que Dieu qui pût apprendre aux hom
mes à établir certaines figures pou
être les ſignes de ces ſons.

Voil

Voila quel est le premier objet de la Grammaire, qui est, comme je l'ai déja dit, l'Art de parler & d'écrire correctement. Elle étoit infiniment plus estimée, & cultivée avec beaucoup plus de soin chez les Grecs & chez les Romains que parmi nous, où elle est tombée dans un grand mépris, & presque généralement négligée. Cette différence de sentimens & de conduite sur ce point, vient de ce que ces deux nations donnoient un tems considérable & une application particuliére à l'étude de leur propre langue, au lieu qu'il est très rare que nous apprenions la nôtre par principes, ce qui est certainement un grand défaut dans la maniére dont nous instruisons pour l'ordinaire les jeunes gens.

On est étonné de lire dans Quintilien un éloge magnifique de la Grammaire, qu'il dit être nécessaire aux enfans, agréable aux vieillards, une douce compagnie dans la retraite, & celle de toutes les études qui produit plus d'utilité qu'elle n'en promet. Ce

a Necessaria pueris, jucunda senibus, dulcis secretorum comes, & quæ vel sola omni studiorum genere plus habet operis quàm ostentationis. *Quintil. lib.* 1. *cap* 4.

n'eſt pas là l'idée qu'on s'en forme Auſſi avoit-elle chez les Anciens beaucoup plus d'étendue que nous ne lu en donnons. Elle ne ſe bornoit pas à preſcrire les régles de parler, de lire & d'écrire correctement, ce qui eſt une partie très importante. L'intelligence & l'explication des Poétes étoit du reſſort de la Grammaire, & l'on comprend combien de choſes étoien néceſſairement renfermées dans cette étude. Elle y joignoit une autre partie qui ſuppoſe un grand fond d'érudition & de jugement : c'eſt la *Critique* J'expliquerai bientôt en quoi elle conſiſtoit.

On ne confondoit pas ces ſortes de Grammairiens, appellés auſſi *Philologues*, avec les *Grammatiſtes*, ou *Litérateurs*, dont l'unique emploi étoit d'enſeigner aux enfans les premiers élémens de la langue Grecque ou Latine. C'eſt pourquoi ces derniers ne jouiſſoient pas des immunités & des autres priviléges accordés par les Empereurs aux Grammairiens.

Je raporterai ici en peu de mots ce que l'Hiſtoire nous apprend de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués dans ce genre ſoit chez les Grecs, ſoit chez

les Romains. M. Capperonnier, mon Confrére au Collége Roial, qui a parfaitement approfondi tout ce qui regarde la Grammaire, a bien voulu me communiquer quelques remarques sur ce sujet.

ARTICLE PREMIER.

GRAMMAIRIENS GRECS.

JE N'ENTRERAI point dans l'examen de l'origine des Lettres Grecques. Si l'on veut s'instruire de cette matiére, on la trouvera dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & des Belles-Lettres traitée avec beaucoup d'érudition par feu M. l'Abbé Renaudot. Je m'en tiens à l'opinion commune de presque tous les Auteurs Grecs & Latins, qui conviennent que Cadmus, parti de Phénicie, communiqua aux Grecs les premiéres Lettres, qui furent depuis appellées Ioniques; dont la ressemblance avec l'Alphabet Hébreu ou Phénicien marque assez l'origine. Je me borne ici à parler de ceux qui se sont le plus distingués par raport à la Grammaire Grecque. *Tome II.*

On croit que PLATON est le premier Auteur chez qui l'on trouve

quelques vestiges de l'art Grammati
Pag. 18. cal. En effet, dans son *Philébe*, il mon
tre la maniére dont on peut enseigne
la science des Lettres. Dans son *Cra
tyle*, il agite l'ancienne & fameus
question, si la signification des mot
leur est naturelle, ou si elle est arbi
traire, & fondée uniquement sur l
volonté des hommes, à qui il a pl
d'attacher telles idées à tels mots. I
distingue deux sortes de mots : les pri
mitifs, qu'il attribue à Dieu ; les au
tres, qui sont de l'invention des hom
mes. Il insinue que la langue Grecqu
venoit de l'Hébraïque, qu'il appell
la langue Barbare. Dans ce même Dia
logue il examine l'origine & l'étymo
logie de plusieurs noms. C'est pour
quoi Phavorin dit dans Diogéne
Laërce, que Platon a le premier ob
servé la propriété & l'usage de la
Grammaire.

Il semble néanmoins qu'ARISTOTE pourroit être regardé comme le premier auteur de cette science. Il a distribué les mots en certaines classes : il en a examiné les différens genres & les propriétés particuliéres. Le chapitre XX de sa Poétique commence par ce détail. » Le style ou l'Elocution

» poétique renferme ces huit parties.
» L'élément, la syllabe, la conjon-
» ction, le nom, le verbe, l'article,
» le cas ou l'inflexion, la proposition
» ou phrase.

Hermippus cité par Diogéne Laërce, dit qu'EPICURE enseigna la Grammaire avant que la lecture des Livres de Démocrite l'engageât à l'étude de la Philosophie. *In vit. Epic.*

Quintilien dit que les Philosophes Stoïciens ajoutérent beaucoup de choses à ce qu'Aristote & Théodecte avoient inventé touchant la Grammaire. Parmi ces additions il compte les prépositions, le pronom, le participe, l'adverbe, & l'interjection. *Lib. 1. cap. 4.*

Le grand Etymologiste, Suidas, Hésychius, Etienne de Byzance, Athénée, Harpocration, & autres *Philologues polygraphes* font mention de plusieurs anciens Grammairiens Grecs, dont les uns ont vécu après Aristote & Alexandre le Grand, les autres après le siécle d'Auguste. Nous dirons quelque chose des plus célébres.

On peut placer dans la premiére classe PHILETAS de l'île de Co, que Ptolémée premier du nom, roi

d'Egypte, donna pour précepteur son fils Ptolémée Philadelphe.

HECATÉE d'Abdére, qui avc composé un Traité touchant la poéſ d'Homére & d'Héſiode.

LYNCÉE de Samos, diſciple Théophraſte.

ZENODOTE d'Ephéſe, q le premier corrigea les fautes qui s'é toient gliſſées dans les Œuvres d'Ho mére.

CALLIMAQUE, oncle matern de celui dont il nous reſte quelqu poéſies. Il comptoit parmi ſes diſcipl le célébre ERATOSTHENE, dont j parlerai bientôt ſous le titre de Ph lologue.

ARISTOPHANE de Byzance eu pour maître Eratoſthéne. Il vivoit d tems de Ptolémée Philopator, & fu fort eſtimé.

ARISTARQUE, diſciple d'A riſtophane, effaça par ſa réputatio celle de tous les Grammairiens qu l'avoient précédé, ou qui vivoient d ſon tems. Il naquit dans la Samothra ce, & eût pour patrie d'adoption l ville d'Alexandrie. Il fut fort conſidér de Ptolémée Philométor, qui lui con fia l'éducation de ſon fils. Il s'appliqu

extrêmement à la Critique, & il fit une révision des poésies d'Homére avec une exactitude incroiable, mais peut-être trop magistrale. Car dès qu'un vers ne lui plaisoit pas, il le traitoit de supposé : *Homeri versum negat, quem non probat.* On dit qu'il marquoit la figure d'une broche à côté des vers qu'il condannoit de supposition; d'où est venu le mot ἀζελίζειν.

Cic. Epist. 11. lib. 3. ad Famil.

Quelque grande que fût la réputation & l'autorité d'Aristarque, souvent néanmoins on appelloit de ses jugemens, & on se donnoit la liberté de condanner le goût de ce grand Critique, qui décidoit en quelques rencontres que tels & tels vers de l'Iliade devoient être transportés dans l'Odyssée. Il est rare que ces sortes de transpositions réussissent, &, pour l'ordinaire, elles marquent plus de hardiesse que de jugement. Zénodote fut chargé de revoir & d'examiner la Critique d'Aristarque.

Suid.

Au sentiment de plusieurs personnes, ce fut cet Aristarque qui divisa les deux grands Poémes d'Homére chacun en autant de Livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet, & qui donna à chaque Livre le nom d'une lettre.

Il travailla aussi sur Pindare, s Aratus, & sur d'autres Poétes.

Il eut beaucoup de contestati dans Pergame avec le Grammairi Cratès, dont je parlerai bientôt.

Lib. 1. Epist. 10. ad Attic. Cicéron appelle Atticus son Arista que, parce qu'en bon ami, & Censeur d'une critique sûre, il vo loit bien revoir & corriger ses hara In Art. Poet. gues. Horace se sert aussi de ce non pour désigner un Critique exact sensé.

Vir bonus & prudens versus reprehendet in tes, &c.

Fiet Aristarchus, nec dicet: Cur ego amicum Offendam in nugis?

Quintilien a nous apprend que c Grammairiens Critiques, non seul ment se donnoient la liberté de not comme avec la verge de Censeur l vers qui leur déplaisoient, & de re trancher du nombre des Ouvrag

a Mistum his omnibus judicium est. Quo quidem ita severè sunt usi veteres Grammatici, ut non versus modò censoria quadam virgula notare, & libros, qui falsò viderentur inscripti, tanqu subdititios summovere familia permiserint sibi: s auctores alios in ordine redegerint, alios omni exemerint numero. Quin til. lib. 1. cap. 4.

d'u

d'un Auteur des Livres entiers, comme autant d'enfans supposés qu'on lui attribuoit mal-à-propos : mais qu'ils portoient leur autorité jusqu'à marquer aux Ecrivains leurs rangs, donnant à quelques-uns une distinction d'honneur, en laissant plusieurs dans la foule, & dégradant entiérement les autres.

Ce que j'ai dit d'Aristarque nous montre que la Critique, qui faisoit le principal mérite des anciens Grammairiens, consistoit principalement à discerner le véritable Auteur d'un ouvrage ; à distinguer les Ecrits qu'on lui supposoit de ceux qui étoient réellement partis de sa plume ; dans ceux même qui étoient reconnus pour être de lui, à rejetter des endroits qu'une main étrangére y avoit insérés à dessein ; enfin à faire sentir ce qu'il y avoit de plus beau, de plus solide, de plus remarquable dans les ouvrages d'esprit, & à en rendre la raison. Or tout cela demandoit beaucoup de lecture, d'érudition, de goût, & surtout un discernement juste & exact. Pour connoître l'utilité de cet art, & en sentir le prix, il ne faut que se rappeller dans la mémoire certains

peuples & certains siécles où régn
une profonde ignorance, & où, fa
te de critique, les absurdités les p
grossiéres & les faussetés les plus sen
bles passoient, en tout genre, pour
vérités incontestables. C'est la glo
de notre siécle, & l'effet des bon
études, d'avoir pleinement diss
tous ces nuages par la lumiére d'
solide & judicieuse critique.

Sueton. de illust. Gram.

CRATÈS de Mallos ville de
licie, étoit contemporain d'Aristarq
Il fut envoié à Rome en qualité d'A
bassadeur par Attale II roi de Pe
me. Il introduisit dans cette gra
ville l'étude de la Grammaire, do
avoit fait jusques-là sa principale
cupation. Il laissa neuf Livres de
rections sur les Poémes d'Homére

Après sa mort, on vit encor
Rome plusieurs Critiques Grecs;
tr'autres les deux Tyrannions.

Suidas.

TYRANNION, Grammai
célébre au tems de Pompée,
d'Amise dans le roiaume de Pon
s'appelloit au commencement Th
phraste: mais à cause qu'il tourn
toit ses compagnons d'étude, & p
être ses disciples, on le surnomma
rannion.

Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Luculle, lorsque ce Général des troupes Romaines eut mis en fuite Mithridate, & se fut emparé d'une partie de ses Etats. Cette captivité de Tyrannion ne lui fut pas désavantageuse, puisqu'elle lui procura l'occasion de se rendre illustre à Rome, & d'y amasser du bien. Il l'emploia entre autres usages, à dresser une Bibliothéque, selon Suidas, de plus de trente mille volumes. Charles Etienne, & d'autres Auteurs, disent seulement trois mille; ce qui est plus vraisemblable.

Le soin que prenoit Tyrannion d'amasser des Livres, a contribué très utilement à conserver les Ouvrages d'Aristote. La destinée de ces Ouvrages a été singuliére : je l'ai exposée ailleurs.

Son intelligence & son industrie particuliére en ce point le mit en état de rendre à Cicéron un service qui lui fit grand plaisir, & auquel il fut très sensible. On sait combien les personnes qui se piquent d'étude & de science sont attachées à leurs Livres. Ce sont, pour ainsi dire, leurs amis

de toutes les heures, qui leur tiennent une fidéle compagnie ; qui les entretiennent agréablement dans tous les tems ; qui leur fourniſſent tantôt une occupation ſérieuſe, tantôt un délaſſement néceſſaire ; qui les ſuivent à la campagne & dans leurs voiages ; & qui dans le tems de l'adverſité ſont preſque leur unique conſolation. L'exil de Cicéron l'avoit arraché à ſa chére Bibliothéque. Il paroit qu'elle s'étoit ſentie de la diſgrace de ſon Maître, & que pendant ſon abſence il y avoit eu pluſieurs de ſes Livres diſſipés. Un de ſes premiers ſoins, après ſon retour, fut d'en ramaſſer les reſtes, qu'il trouva plus abondans qu'il ne s'y étoit attendu. Il chargea Tyrannion de les mettre en ordre, & de les bien arranger, en quoi il réuſſit parfaitement. Cicéron, dans une Lettre où il invite ſon ami Atticus à le venir voir, l'aſſure qu'il ſera charmé du bel ordre que Tyrannion avoit mis dans ſa Bibliothéque. *Perbellè feceris, ſi ad nos veneris. Offendes deſignationem mirificam in librorum meorum bibliotheca, quorum reliquiæ multo meliores ſunt quàm putaram.* Ce cher ami, ſur ſa priére, lui avoit envoié deux de ſes

Epiſt. 4. Libri 4. ad Attic.

esclaves, fort habiles à travailler aux Livres, & à les coller, qu'on appelloit pour cette raison *glutinatores*. On sait que les Livres des Anciens n'étoient pas reliés comme le sont les nôtres, mais que c'étoient de longs rouleaux, composés de plusieurs feuilles de parchemin attachées & collées les unes aux autres. Tyrannion avoit mis en œuvre ces deux esclaves, qui avoient fait des merveilles: & ma Bibliothéque rangée dans un si bel ordre, dit Cicéron, semble avoir ajouté une ame à ma maison. *Postea quàm Tyrannio mihi libros disposuit, mens addita videtur meis ædibus: qua quidem in re mirifica opera Dionysii & Menophili tui fuit.* *Ibid. Epist. 8.*

Le mérite de Tyrannion ne se bornoit pas à arranger des Livres: il savoit en faire usage. Lorsque César étoit en Afrique pour faire la guerre à Juba, Cicéron & Atticus se promirent de convenir d'un jour pour assister à la lecture que Tyrannion leur feroit d'un Livre de sa façon. Atticus l'aiant entendu lire sans son ami, en reçut des reproches. » Quoi, lui dit » Cicéron! J'ai refusé plusieurs fois » d'entendre cette lecture, parce que

Epist. 2. lib 12. ad Attic

AN. M. 3958

Ibid. Epist

» vous étiez absent, & vous, vous
» n'avez pas daigné m'attendre, pour
» partager ce plaisir avec moi ? Mais
» je vous pardonne cette faute en fa-
» veur de l'admiration que vous té-
» moignez pour cet ouvrage. « Quel
étoit donc ce Livre si intéressant, &
digne d'être loué & même admiré d'un
homme tel qu'Atticus ? C'étoient des
remarques sur la Grammaire, sur les
divers accens, sur la quantité des syl-
labes, & sur ce qu'on appelle la pro-
sodie. Croiroit-on que des personnes
d'un si rare mérite pussent trouver du
plaisir à ces sortes d'ouvrages ? Ils al-
loient bien plus loin, & en compo-
soient eux-mêmes de pareils, comme
Lib. 1. cap. 4. Quintilien nous l'apprend de César &
de Messala, dont le premier avoit fait
un traité sur l'analogie, & l'autre sur
les mots & sur les lettres.

Il faloit que Cicéron fît un grand
cas de Tyrannion, puisqu'il lui avoit
permis d'ouvrir [a] dans sa maison une
école de Grammaire, où il donnoit
des leçons de cet Art à quelques jeunes
Romains, & entr'autres au fils de son

a Quinctus tuus, puer optimus, eruditur egregiè. Hoc nunc magis animadverto, quòd Tyrannio docet apud me. *Epist. 4. lib. 2. ad Quinct. frat.*

frere Quintus, & sans doute aussi au fils de Cicéron même.

TYRANNION, ainsi nommé à cause qu'il fut disciple du précédent, s'appelloit Dioclès de son premier nom. Il étoit de Phénicie. Il fut fait prisonnier dans la guerre de Marc Antoine & d'Auguste, & acheté par un affranchi de l'Empereur, nommé Dymas. Il fut ensuite donné à Térentia, qui l'affranchit : elle avoit été femme de Cicéron, & en avoit été répudiée. Tyrannion ouvrit une Ecole dans Rome, & composa soixante-huit Livres. Il en fit un pour prouver que la Langue Latine descendoit de la Langue Grecque ; & un autre, qui contenoit une correction des poémes d'Homére.

DENYS LE THRACIEN, étoit disciple d'Aristarque. Il enseigna la Grammaire à Rome du tems de Pompée, & composa plusieurs Livres de Grammaire, plusieurs Traités sur différentes matiéres, & un grand nombre de Commentaires sur divers Auteurs. M. Fabricius a fait imprimer une Grammaire de lui dans le septiéme Volume de sa Bibliothéque Grecque. Suidas.

Cette piéce peut nous donner quelque idée de la méthode des anciens Grammairiens Grecs. L'Auteur divise son Ouvrage en six parties. 1°. La lecture selon les accens. 2°. L'explication des tropes ou figures poétiques. 3°. L'interprétation des dialectes, des mots extraordinaires, & de certains points historiques. 4°. La découverte de l'étymologie des mots. 5°. L'exacte recherche de * l'analogie. 6°. La maniére de juger des Poémes, ce que Denys regarde comme la plus belle & la plus importante partie de son Art. Ensuite, après avoir exposé les trois accens, savoir l'aigu, le grave, & le circonflexe, il explique les différentes espéces de ponctuation. Il donne même en passant la définition de la *rhapsodie*, au sens des anciens Homéristes, qui tenant à la main une baguette de bois de laurier, chantoient des morceaux détachés des poémes d'Homére. De là il passe à l'explication des Lettres, qu'il divise en voielles & consonnes; & celles-ci en

* L'analogie, *selon Vaugelas, est une conformité aux choses qui se trouvent déja établies, sur laquelle on se fonde comme sur un modéle, pour faire des mots ou des phrases semblables aux mots ou aux phrases déja établies.*

hémiphones ou demi voielles, *aphones* ou *cacophones*, c'eſt-à-dire mal ſonantes, parce qu'il ſuppoſe qu'elles ont moins de ſon que les autres. Enfin il ſoudiviſe les *aphones* en *tenues*, *moiennes*, & *aſpirées*, ſans oublier les lettres *doubles* & les *liquides* ou immuables. Après quoi il traite des ſyllabes longues, bréves, & communes. Enfin il explique les *parties d'oraiſon*, qu'il réduit à huit, le nom, le verbe, le participe, l'article, le pronom, la prépoſition, l'adverbe & la conjonction. Cet Auteur regardoit l'interjection comme une eſpéce d'adverbe. Aiant expoſé les ſix Conjugaiſons ordinaires des verbes appellés barytons, il obſerve que quelques Grammairiens y en ajoutoient une ſeptiéme, dont la terminaiſon étoit en ξω & ψω, comme ἀλέξω & ἕψω. Les verbes circonflexes en έω, άω, όω; & les quatre verbes en μι ne ſont pas oubliés.

Ce détail de Grammaire nous paroit ennuieux & inutile. Les Anciens n'en jugeoient pas ainſi. Il n'eſt pas juſqu'à la ponctuation & aux accens dont ils ne fiſſent un uſage très utile.

Ils ſavoient qn'une bonne ponctuation ſert à donner au diſcours

de la clarté, de la grace, de l'harmonie; & qu'elle soulage les yeux & l'esprit des lecteurs & des auditeurs, en faisant sentir l'ordre, la suite, la liaison, & la distinction des parties; en rendant la prononciation naturelle, & en lui prescrivant de justes bornes & des repos de différentes sortes, selon que le sens le demande. C'est aux Grammairiens qu'on a cette obligation. Les Savans qui font usage des anciens Manuscrits où l'on ne trouve ni virgules, ni points, ni *à linea*, ni aucune autre distinction, éprouvent de quelle confusion & de quel embarras cette maniére vicieuse d'écrire est la cause. Cette partie de la Grammaire est presque généralement négligée parmi nous, souvent même parmi les Savans: & cependant ce n'est l'étude que d'une demie-heure ou d'une heure.

J'en dis autant des accens. *L'accent* est une élévation de voix sur l'une des syllabes du mot, après laquelle la voix vient nécessairement à se rabaisser. L'élévation de la voix s'appelle accent *aigu*, & le rabaissement accent *grave*. Mais parce qu'il y avoit en Grec & en Latin de certaines syllabes lon-

gues ſur leſquelles on élevoit & on rabaiſſoit la voix, ils avoient inventé un troiſiéme accent, qu'ils nommoient *circonflexe*, qui d'abord s'eſt fait ainſi, ^ puis ainſi, ~ & qui les comprenoit tous deux.

Les Grammairiens ont introduit les accens dans l'écriture (car ils ne ſont pas de la premiére antiquité) pour diſtinguer la ſignification de quelques mots ſans cela équivoques, pour former des cadences plus harmonieuſes, pour varier les tons, pour apprendre quand il faloit élever ou baiſſer la voix.

Nous en avons auſſi l'uſage parmi nous, mais pour d'autres raiſons. L'accent *aigu* ſe met ſur tous les *é* fermés: *témérité*, &c. L'accent *grave* ſur les *è* fort ouverts ſuivis d'un *s* à la fin: *procès*, &c. L'accent *circonflexe* ſur certaines voielles longues: *dépôt*, *enfant mâle*, &c.

Il y a mille obſervations pareilles, auxquelles nous faiſons peu d'attention. Chez les Grecs & chez les Romains, tous les enfans, dès le plus bas âge, apprenoient exactement ces régles de Grammaire, qui leur devenoient naturelles par un long uſage.

De là vient qu'à Athénes & à Rome la basse populace même s'appercevoit si les Orateurs ou les Acteurs manquoient le moins du monde par raport à l'accent ou à la quantité, & en étoit sensiblement choquée.

Je passe un grand nombre de célébres Grammairiens qui dans la suite se sont distingués par leur grand savoir.

JULIUS POLLUX de Naucratie, ville d'Egypte, nous a laissé un *Onomasticon*, ouvrage fort estimé par beaucoup de Savans. Il vivoit dans le second siécle, sous l'Empereur Commode.

Dans l'intervalle de tems qui s'est écoulé depuis le septiéme siécle jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet second en 1453, nous trouvons plusieurs Savans Grammairiens, qui ont beaucoup travaillé à éclaircir les Auteurs Grecs, & à les rendre plus intelligibles. Tels sont entr'autres HESYCHIUS, auteur d'un excellent Dictionnaire, qui est d'un grand usage pour entendre les Poétes: LE GRAND ÉTYMOLOGISTE: SUIDAS, qui a composé un grand Dictionnaire historique & grammati-

cal, où il y a beaucoup d'érudition : Jean TZETZÈS, auteur d'une hiſtoire contenue en treize Livres ſous le nom de *Chiliades* ; & ſon frére Iſaac, Commentateur de Lycophron : EUSTATHE, Archevêque de Theſſalonique, auteur des grands Commentaires ſur Homére : & pluſieurs autres.

ARTICLE SECOND.

GRAMMAIRIENS LATINS.

SUÉTONE, dans ſon livre des *Grammairiens Illuſtres*, marque qu'autrefois la Grammaire n'étoit pas même en uſage à Rome, bien loin d'y être en honneur, parce que ces anciens Romains ſe piquoient beaucoup plus d'être belliqueux, que d'être ſavans ; & que Cratès de Mallos, dont il a été parlé auparavant, fut le premier qui introduiſit dans Rome l'étude de la Grammaire. Ces anciens Grammairiens enſeignoient en même tems la Rhétorique, ou du moins y diſpoſoient leurs écoliers par des exercices préliminaires.

Parmi les vingt Grammairiens Illuſtres mentionnés par Suétone, on trouve :

enseignoit aussi la Rhétoriq
maison de Jules César enco
Cicéron, pendant sa Prétur
à ses leçons.

ATTEIUS, surnommé le
gue. Salluste & Asinius Polli
de ses disciples.

VERRIUS FLACCUS,
composé un recueil des mo
les, abrégé depuis par Festus P
Il fut Précepteur des petits
guste.

CAIUS JULIUS HYG
affranchi d'Auguste, Garde
bliothéque ; à qui l'on attr
Mythologie, & un traité d'
mie poétique.

MARCUS POMPO
MARCELLUS, qui osa
un discours de Tibére. Et cor

'étoit pas encore, il le deviendroit, ıponius fit cette réponse mémora-: *Vous pouvez, César, donner droit bourgeoisie aux hommes, mais vous ouvez pas le donner aux mots.*

.EMMIUS PALEMON de ence, qui, sous les Empereurs ére & Claude, s'étant rendu cé-:e par sa grande érudition, par sa lité à parler & à faire des vers sur champ, fut fort décrié par ses uvaises mœurs, & par son arro-ıce.

Outre les anciens Grammairiens ıt la vie a été écrite en abrégé par tone, il y en a d'autres, dont le m fait honneur à cet Art, quoi-'ils ne l'aient pas enseigné de vive ix, mais seulement par des Ecrits: que Varron, Cicéron, Messala, es César, car ces grands hommes ne ıioient pas se deshonorer en traitant telles matiéres.

J'omets, pour abréger, plusieurs vans Grammairiens, dont plusieurs viendront dans le Chapitre sui-ınt, où je parle des Philologues. eux qui seront curieux de ramasser ıus les ouvrages latins faits sur cette atiére, les trouveront dans le re-

cueil des anciens Grammairiens donné par Elie Putſchius en 1605, deux volumes *in*-4°. Un Livre excellent & néceſſaire à tous les Maîtres qui enſeignent la langue Latine, eſt *la Minerve* de Sanctius, avec les Notes de Scioppius & de Perizonius.

COURTES RÉFLEXIONS

Sur le progrès & l'altération des Langues.

C'EST une choſe étonnante comment les Langues ſe forment, s'augmentent, ſe perfectionnent; & comment, après un certain cours d'années, elles dégénérent, & ſe corrompent.

Dieu, ſeul Auteur des Langues primitives, (& comment les hommes auroient-ils pu les inventer?) en introduiſit l'uſage pour punir & diſſiper la folle entrepriſe des hommes, qui voulurent, avant que de ſe ſéparer, rendre leur nom immortel par la conſtruction du plus ſuperbe édifice qui eût encore paru ſur la terre. Juſques-là les hommes, qui ne formoient que comme une même famille, ne parloient auſſi qu'une même langue.

Tout

Tout d'un coup, par un prodige des plus ſurprenans, Dieu effaça dans leur cerveau les traces anciennes de tous les mots qu'ils ſavoient, & y en ſubſtitua de nouvelles, qui formérent ſubitement de nouvelles langues. Il y a apparence, qu'en ſe diſtribuant en diverſes contrées, chacun ſe joignit à ceux dont il entendoit le langage, & de qui pareillement il étoit entendu.

Je m'arréte aux enfans de Javan, (en Hébreu *Javan*, eſt le même qu'*Ion*) d'où ſont deſcendus les Ioniens, c'eſt-à-dire les Grecs. Voila donc la langue Grecque établie parmi eux, entiérement différente de l'hébraïque, (je parle dans la ſuppoſition que l'Hébreu fût la langue du premier homme) différente, non ſeulement pour les mots, mais pour la maniére de décliner les mots & de conjuguer les verbes, pour les inflexions, les tours, les phraſes, le nombre, la cadence. Car il eſt remarquable que Dieu a donné à chaque langue un caractére, un génie particulier, qui la diſtingue de toutes les autres, & dont l'effet eſt ſenſible, quoiqu'on ne puiſſe pas trop en marquer la raiſon. A la multitude des mots Grecs,

dont leur mémoire se trouva meublée dès ces premiers tems, l'usage, la nécessité, l'invention & la pratique des Arts, peutêtre même la commodité ou l'agrément, en firent ajouter de nouveaux. On compte deux mille cent cinquante-six racines Grecques. Les dérivés & les composés augmentérent beaucoup ce nombre, & se multipliérent à l'infini: nulle langue n'approche de la Grecque pour la richesse & l'abondance.

Rac. Grec. de Port-Roial.

Jusqu'ici nous n'avons vû que comme le matériel de la langue Grecque, c'est-à-dire les mots dont elle est composée, qui ne furent presque qu'un don du Créateur & de la nécessité. L'usage, la liaison, l'arrangement de ces mots, eurent besoin de l'art. On remarqua que, parmi ceux qui faisoient usage de cette langue, les uns parloient mieux que les autres, & qu'ils exprimoient leurs pensées d'une maniére plus nette, plus suivie, plus énergique, plus agréable. On les prit pour modéles, on les étudia avec soin, on fit des observations sur leurs discours, soit qu'ils fussent écrits, ou de vive voix seulement. Et c'est ce qui donna lieu à ce que nous appel-

lons Grammaire, qui n'eſt autre choſe qu'un recueil d'obſervations ſur le langage : travail fort important, ou plutôt abſolument néceſſaire, pour fixer les régles d'une langue, pour les réduire en une méthode aiſée qui en facilite l'étude, pour éclaircir les doutes & les difficultés, pour faire connoitre & écarter les uſages vicieux, & pour la conduire par des réflexions ſenſées & judicieuſes à toute la beauté dont elle eſt ſuſceptible.

Nous ne ſavons rien des commencemens ni des progrès de la langue Grecque. Les Poémes d'Homére ſont le plus ancien ouvrage que nous ayons en cette langue, & l'élocution y eſt ſi parfaite, que tous les ſiécles ſuivans n'y ont pu rien ajouter. Cette perfection du langage s'eſt maintenue & conſervée chez les Grecs beaucoup plus lontems que dans aucune autre nation. Depuis Homére juſqu'à Théocrite il s'eſt écoulé plus de cinq cens ans. Tous les Poétes qui ont fleuri pendant ce long intervalle de tems, ſont regardés, excepté un très petit nombre, comme parfaits pour le langage chacun dans leur genre. Il en faut juger à peu près de même des

Orateurs, des Historiens & des Philosophes. Le goût des Arts universel & dominant chez les Grecs, l'estime qu'on y a toujours faite de l'Eloquence, le soin qu'ils avoient de cultiver leur langue qu'ils apprenoient seule, dédaignant pour la plupart jusqu'à la langue Romaine qui étoit la langue de leurs maîtres, tout cela a contribué à soutenir la langue Grecque dans sa pureté pendant plusieurs siécles, jusqu'à la translation de l'Empire à Constantinople. Alors le mélange du latin, & l'affoiblissement de l'Empire qui amena la décadence des Arts, fit un changement sensible dans la langue Grecque.

Les Romains uniquement occupés du soin d'établir & d'assurer leurs conquêtes par la voie des armes, ne songérent pas beaucoup d'abord à polir & à perfectionner leur langue. Le peu qui nous reste des Annales des Pontifes, des Loix des douze Tables, & de quelques autres monumens en petit nombre, marque combien elle étoit grossiére & imparfaite dans ces premiers tems. Elle se dévelopa peu à peu dans la suite par des accroissemens insensibles. Elle emprunta un

grand nombre de mots de la langue Grecque, qu'elle habilla à sa mode, & se rendit comme naturels : avantage que n'avoient point eu les Grecs. On aperçoit & on sent encore le goût de la langue Grecque dans les vieux Poétes Latins, tels que Pacuvius, Ennius, Plaute, sur-tout par les mots composés qui y sont très fréquens. Ce que nous avons des discours de Caton, des Gracques, & des autres Orateurs de leur tems, montre un langage déja fort riche, fort énergique, & auquel il ne manquoit rien que de la grace, de l'arrangement, de l'harmonie.

Le commerce plus fréquent que Rome eut avec la Gréce depuis qu'elle en eut fait la conquête, y apporta un changement entier pour le langage, aussibien que pour le goût de l'éloquence & de la poésie, deux choses qui paroissent inséparables. A comparer Plaute avec Térence, Lucréce avec Virgile, on les croiroit séparés par plusieurs siécles, & cependant ils ne sont éloignés les uns des autres que de peu d'années. On peut fixer à Térence l'époque du renouvellement, ou plutôt de l'établissement de la pure Latinité à Rome, & conduire cette époque

jusqu'à la mort d'Auguste; espace qui comprend cent cinquante ans, & quelque chose de plus. C'est ici le beau siécle de Rome par raport aux Belles-Lettres & aux Arts; & comme on l'appelle, le siécle d'or, pendant lequel une foule d'Auteurs du premier mérite porta la pureté & l'élégance de la diction à son dernier période par des Ecrits, entiérement différens pour le stile & pour la matiére, mais tous également marqués au coin de la pure Latinité & du bon goût.

Ce progrès si rapide de la langue Latine doit moins étonner, quand on se souvient que des hommes tels que Scipion l'Africain le Jeune & Lélius d'un côté, & de l'autre Cicéron & César, ne dédaignoient pas au milieu de leurs importantes occupations, les premiers de préter leur main & leur plume à un Poéte Comique, les autres de composer eux-mêmes des Traités sur la Grammaire.

Cette pureté du langage alla toujours en déclinant depuis la mort d'Auguste, aussibien que le goût de la saine éloquence; car leur sort est presque toujours le même. Pour peu qu'on ait de discernement, on voit

une différence ſenſible entre les Auteurs du tems d'Auguſte, & ceux qui ont vécu après lui. Mais deux cens ans après, la différence eſt extrême, comme on le ſentira aiſément par la lecture des Ecrivains de l'Hiſtoire Auguſte. La pureté du langage ne s'eſt conſervée preſque (encore avec quelque altération) que parmi les Juriſconſultes Ulpien, Papinien, Paul, &c.

Je ne ſai ſi j'ai eu raiſon de dire que le ſort du langage & celui du goût étoit toujours le même. Nous avons de vieux Auteurs François, comme Marot, Amiot, Montagne, & d'autres, dont la lecture plait encore infiniment, & ſans doute plaira toujours. Qu'eſt-ce qu'on aime & qu'on eſtime dans ces Auteurs? Ce n'eſt point le langage, puiſque nous ne pourrions maintenant en ſouffrir un pareil. C'eſt un je ne ſai quoi, qu'on ſent mieux qu'on ne peut l'exprimer: un air ſimple & naïf, un tour gracieux, des maniéres naturelles, une nobleſſe & une grandeur de ſtile ſans affectation & ſans enflure, ſur-tout des ſentimens puiſés dans la nature, qui partent du cœur, & qui vont au cœur: en un mot c'eſt ce goût antique

d'Athénes & de Rome, qui eſt de tous les tems & de tous les pays, & qui jette dans les Ecrits un certain ſel, dont la fineſſe & la délicateſſe ſe fait ſentir à tout Lecteur ſpirituel, & ajoute un nouveau prix à la force & à la ſolidité des choſes mêmes.

Mais pourquoi ce vieux langage ne plait-il plus ? je parle ſeulement des mots. Il en manque un très grand nombre dans notre langue. On en trouve d'excellens dans ces vieux Auteurs : les uns clairs, ſimples, naturels ; les autres pleins de force & d'énergie. J'ai toujours ſouhaité qu'une main habile fît un petit recueil des uns & des autres, c'eſt-à-dire de ce qui nous manque & de ce que nous pouvons acquérir, pour nous montrer le tort que nous avons de négliger ainſi le progrès & l'avancement de notre langue, & pour piquer (qu'on me pardonne cette expreſſion) la ſtupide indolence où nous demeurons ſur ce ſujet. Car, ſi la langue Françoiſe, riche d'ailleurs & opulente, éprouve en certaines occaſions une ſorte de diſette & de pauvreté, c'eſt à notre fauſſe délicateſſe que nous devons imputer ce défaut. Pourquoi ne pas l'enrichir peu

peu à peu de nouvelles expressions excellentes, que nos Auteurs anciens, ou que les peuples voisins même nous fourniroient, comme nous voions que les Anglois le pratiquent si utilement? Je sai bien qu'il faut être, sur cet article, fort discret & fort réservé: mais il ne faut pas aussi pousser la discrétion jusqu'à une timide pusillanimité.

Nous avons lieu de croire que notre langue a été conduite au plus haut point de perfection où elle puisse arriver; & l'honneur qu'on lui fait de l'adopter dans presque toutes les Cours de l'Europe, en est une glorieuse preuve. S'il lui manque quelque chose, ce ne peut être, ce semble, qu'une plus riche abondance, quoique cependant ceux qui savent manier la langue, ne s'aperçoivent presque pas qu'elle manque d'aucuns mots pour exprimer leurs pensées; mais elle pourroit en avoir un plus grand nombre. La France a eu dans le siécle passé, & a encore dans celui-ci, des Écrivains d'un mérite distingué, & fort capables de lui procurer ce nouvel avantage. Mais ils respectent & craignent le Public. Ils se font, avec justice, un devoir de se régler sur son goût, & de

ne point le heurter. Ainſi, pour ne pas courir le riſque de lui déplaire, ils n'oſent preſque jamais haſarder aucune expreſſion nouvelle, & ils laiſſent en ce point la langue dans l'état où ils l'ont trouvée. Ce ſeroit donc au Public à ſe rendre, pour l'honneur de la Langue & de la Nation, moins délicat & moins dédaigneux ; & aux Auteurs, à devenir auſſi un peu moins timides ; mais, je le répéte, en gardant toujours beaucoup de diſcrétion & de réſerve.

Mais je ne m'aperçois pas, que moi-même peutêtre, en hazardant ainſi mes réflexions ſur notre langue, je pourrai paroitre manquer de reſpect pour le Public ; ce qui ſeroit bien contraire à mon intention. Je finis cet Article, qui regarde la Grammaire, en prenant la liberté d'avertir encore les Lecteurs, que cette Etude eſt très importante, & ne doit point être négligée. Je vois avec joie qu'on fait voir réguliérement dans pluſieurs Claſſes de l'Univerſité la Grammaire Françoiſe.



CHAPITRE SECOND.

DES PHILOLOGUES.

ON APPELLE *Philologues* ceux qui ont travaillé ſur les anciens Auteurs, pour les examiner, les corriger, les expliquer, & les mettre au jour : ceux qui ont embraſſé cette Littérature univerſelle qui s'étend ſur toutes ſortes de ſciences & d'Auteurs, & qui faiſoit anciennement la principale & la plus belle partie de la Grammaire. On entend donc par *Philologie* une eſpéce de ſcience compoſée de Grammaire, de Rhétorique, de Poétique, d'Antiquités, d'Hiſtoire, de Philoſophie, & quelquéfois même de Mathématiques, de Médecine, & de Iuriſprudence; ſans traiter aucune de ces matiéres à fond ni ſéparément, mais les effleurant toutes ou en partie. Je ne ſai pourquoi cette Philologie, qui a fait tant d'honneur aux Scaligers, aux Saumaiſes, aux Caſaubons, aux Voſſius, aux Sirmonds, aux Gronovius, &c. & qui eſt encore fort cultivée en Angleterre, en Allemagne,

ferme toutes les especes d'er
ancienne & moderne ; & qui
tous les ans dans ses Mémoi
Traités sur toutes sortes de m
peut contribuer beaucoup à re
ler parmi nous & à augmenter
de Philologie & d'érudition. J
terai ici quelques-uns de ceu
sont le plus distingués dans c
d'érudition, en mêlant les Gr
les Latins.

ERATOSTHÉNI

De illustr. Grammat. cap. 10.

SUÉTONE dit qu'Eratosth
le premier qui porta le nom
lologue. Il étoit de Cyréne, &

Olymp. 146. Av. J. C. 200.

Bibliothéquaire d'Alexandrie. I
du tems de Ptolémée Philade
avoit embrassé toutes sortes
noissances, sans vouloir en ap
dir aucune, comme font ceux q

mier rang dans aucune science parti-
culiére, il étoit du moins parvenu au
second dans toutes en général. Il vécut
uatre-vingts ans, & se laissa mourir
faim, ne pouvant survivre à la per-
de la vûe dont il fut affligé. J'aurai
casion d'en parler encore ailleurs. Il
pour disciple Aristophane de By-
z ce, qui fut maître du célébre Criti-
q Aristarque.

VARRON.

ARRON (*Marc. Terentius*) a été
re dé comme le plus docte des Ro-
m s. Il naquit en 636 de la fonda- AN.M.3619.
ti de Rome, & mourut l'an 726, *Apud Aul. Gell. lib. 3. cap. 10.*
â e 90 ans. Il assure lui-même qu'il
a t composé près de cinq cens Vo- AN.M.3709.
l es sur différentes matiéres. Il dédia
c ui de la langue Latine à Cicéron. Il
posa un Traité de la vie rustique,
e rustica, qui est fort estimé. Ces
x derniers ouvrages sont parvenus
squ'à nous.

Saint Augustin admire & reléve
plusieurs endroits la vaste érudi-
on de ce savant Romain. Il nous a
onservé le plan du grand ouvrage
e Varron sur les Antiquités Romai-
es, composé de quarante & un Li-

vres. C'est de cet ouvrage que parle Cicéron en s'adressant à Varron même. » Nous [a] étions, lui dit-il, auparavant » comme étrangers, & en quelque » sorte égarés dans notre propre ville. » Vos Livres nous ont, pour ainsi dire, » ramenés chez nous, en nous faisant » connoitre qui & où nous étions. « Après le dénombrement qu'en fait Cicéron, saint Augustin, plein d'admiration, s'écrie : » Varron [b] a lu un si » grand nombre de Livres, qu'on est » étonné comment il a pu trouver le » tems d'en composer lui-même ; & il » en a composé néanmoins un si grand » nombre, qu'à peine conçoit-on qu'un » seul homme en ait pu lire autant.

Il étoit difficile que tant d'ouvrages fussent écrits d'un stile élégant & poli. Aussi [c] le même saint Augustin remarque-t-il que Cicéron loue Varron

a Nos, inquit, in nostra urbe peregrinantes erranresque, tanquam hospites, tui libri quasi domum reduxerunt, ut possemus aliquando qui & ubi essemus agnoscere. *Academ. Quæst. lib. 1. n. 9.*

b Varro tam multa legit, ut aliquid ei scribere vacasse miremur ; tam multa scripsit, quàm multa vix quemquam legere potuisse credamus. *De Civit. Dei, l. 6. c. 2.*

c Cum Marco Varrone, homine, inquit, omnium facilè acutissimo, & sine ulla dubitatione doctissimo. Non ait, eloquentissimo vel facundissimo ; quoniam re vera in hac facultate multum impar est. *S. August. ibid.*

comme un homme d'un esprit pénétrant & d'un savoir profond, non comme un homme fort disert & fort éloquent.

ASCONIUS PEDIANUS.

ASCONIUS Pédianus, cité par Pline le Naturaliste & par Quintilien, a vécu sous Néron & sous Vespasien. Nous avons un reste de ses Notes ou de ses Commentaires sur diverses Oraisons de Cicéron. On peut dire qu'il a servi de modéle à la plupart des Critiques & des Scholiastes Latins qui l'ont suivi, & à ceux qui se sont mélés d'expliquer les Auteurs.

PLINE L'ANCIEN.

PLINE (*C. Plinius Secundus*) dit *l'Ancien*, pourroit être rangé parmi les Historiens, ou plutôt encore parmi les Philosophes qui ont traité de la Physique. Mais la multiplicité de matiéres dont il parle dans ses Livres de l'Histoire Naturelle, a fait que j'ai crû lui pouvoir donner place parmi les Philologues.

Pline étoit de Vérone, & vivoit dans le premier siécle sous Vespasien & Tite, qui l'honorérent de leur

estime, & l'emploiérent en diverses affaires. Il porta les armes avec distinction : il fut aggrégé dans le Collége des Augures, fut envoié Intendant en Espagne, & malgré le tems que lui déroboient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui malheureusement sont perdus, excepté celui de l'*Histoire naturelle*, compris en trente-sept Livres : [a] Ouvrage, dit Pline le Jeune, d'une étendue, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. En effet, étoiles, planétes ; grêle, vents, pluies ; arbres, plantes, fleurs ; métaux, minéraux ; animaux de toute espéce, terrestres, aquatiques, volatils ; descriptions Géographiques de villes & de pays, il embrasse tout, & ne laisse dans la nature & dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec soin. Pour composer cet Ouvrage, il avoit parcouru près de deux mille Volumes.

Il a [b] soin d'avertir qu'il prenoit le tems de ce travail, non sur celui des

a Opus diffusum, eruditum, nec minùs varium quàm ipsa natura. *Plin. Epist.* 5. *lib.* 3.

b Succisivis temporibus ista curamus, id est nocturnis. *Praef.*

affaires publiques dont il étoit chargé, mais sur son propre repos, & qu'il y emploioit seulement certaines heures perdues. Pline le Jeune son neveu nous apprend qu'il menoit une vie simple & frugale, dormoit peu, & mettoit tout le tems à profit : celui des repas, pendant lesquels il se faisoit lire ; celui même des voiages, où il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes, son copiste ; car il ne lisoit rien dont il ne fît des extraits. Il comptoit que ménager ainsi le tems, c'étoit prolonger sa vie, dont le sommeil abrége beaucoup la durée. *Pluribus horis vivimus : profectò enim vita vigilia est.*

Ep. 5. lib. 3.

In Præfat.

Pline étoit bien éloigné de la fastueuse vanité de certains Auteurs, qui ne rougissent point de copier les autres sans les nommer. » Il me [a] semble, dit-il, que la probité & l'hon» neur demandent, que, par un aveu » sincére, on rende une sorte d'hom» mage à ceux de qui l'on a tiré quel-

[a] In his voluminibus Auctorum nomina prætexui. Est enim benignum, ut arbitror, & plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris. . . . . Obnoxii profectò animi, & infelicis ingenii est, deprehendi in furto malle, quàm mutuum reddere, cùm præsertim sors fiat ex usura. *In Præfat.*

qu'il fortoit du mont Vésuve. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuioit, & où le péril paroissoit le plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevoit quelque mouvement extraordinaire, il faisoit ses observations, & les dictoit. Déja sur ses vaisseaux voloit la cendre plus épaisse & plus chaude à mesure qu'ils approchoient. Déja tomboient autour d'eux des pierres calcinées, & des cailloux tout noirs, tout brulés, tout pulvérisés par la violence du feu. Pline délibéra quelque tems s'il retourneroit en arriére : mais s'étant rassuré, il continua sa route, mit pied à terre à Stabie, & s'arréta chez Pomponianus son ami, qu'il trouva tout tremblant, & qu'il tâcha d'encourager. Après le repas, il se coucha, & dormit d'un profond sommeil. L'approche du danger obligea de l'éveiller. Les maisons étoient tellement ébranlées par les fréquens tremblemens de terre, que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées de leurs fondemens. Ils s'avancérent tous dans la campagne. Je passe beaucoup de circonstances. La nuit sombre & affreuse qui couvroit tout, n'étoit un

peu dissipée que par la lueur de l'incendie. Des flâmes qui parurent plus grandes, & une odeur de souffre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Pline se leve appuié sur deux valets, & dans le moment tombe mort, suffoqué apparemment par l'épaisseur de la fumée.

Telle fut la fin du savant Pline. On ne peut savoir mauvais gré à un Neveu d'avoir peint en beau la mort de son Oncle, & de n'y avoir vû que de la force, du courage, de l'intrépidité, & de la grandeur d'ame. Mais, si nous en voulons juger sainement, peut-on excuser de témérité une entreprise, où un homme expose sa vie, &, ce qui est encore plus condannable, celle des autres, pour satisfaire une simple curiosité?

Il me reste, pour terminer cet article, à dire un mot du stile de Pline. Il lui est tout particulier, & ne ressemble à aucun autre. Il ne faut pas s'attendre à y trouver ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siécle d'Auguste, dont il n'étoit pourtant éloigné que d'assez peu d'années. Son caractére propre est la force, l'énergie, la vivacité, je puis même

toto orbe patria fieret.

Je n'ajouterai plus ici
endroit, mais qui m'a p
marquable, & qui nous r
Lib. 9. in Proœm. C'est avec raison, dit F
donne à l'homme le pr
parmi toutes les autres c
pour qui la nature sembl
toutes formées : mais e
acheter bien cher tous
de sorte qu'on ne sait si o
de la regarder à son égard
mere indulgente, que
dure marâtre. Tous les aut
naissent couverts chacun
niére différente, l'homm
qui ait besoin d'un secou
pour se couvrir. Il est jet
sant, tout nud sur la terr
que lui. Le premier signe

larmes, ce qui n'arrive à aucun des autres animaux. A ce premier usage qu'il a fait de la lumiére, succédent les liens & les langes dont on serre & on envelope tous ses membres, ce qui ne lui est pas moins particulier. C'est dans cet état que se trouve, aussitôt après sa naissance, le Roi des animaux, destiné à leur commander, piés & mains liées, & poussant des gémissemens. Il commence sa vie par les supplices, coupable uniquement parce qu'il est né. Peut-on comprendre la folie des hommes, de croire, après de tels commencemens, qu'ils soient nés pour le faste & l'orgueil : *Principium jure tribuetur homini, cujus causa videtur cuncta alia genuisse natura, magnâ sæva mercede contra tanta sua munera; non sit ut satis æstimare, parens*

marquer le cri des bœufs, vaches, & taureaux, mugitus; *& celui des lions en colére*, rugitus. *Notre langue a adopté les deux derniers mots*, mugissement, rugissement. *Je ne sai pas pourquoi elle n'en feroit pas autant à l'égard du premier, & pourquoi elle ne diroit pas* vagissement, *qui est dans la même analogie. Ce mot choqueroit d'abord par la nouveauté; on s'y accoutumeroit peut-être insensiblement, comme on s'est accoutumé aux autres. Pour moi, qui ne me sens pas assez d'autorité dans le public, je n'ai pas osé le hazarder, & je me suis contenté de dire en moi-même avec quelque regret :*

Ego cur acquirere pauca,
Si possum, invideor? *Hor.*

crymas, & has protinus vitæ p
Ab hoc lucis rudimento, qua
quidem inter nos genitas, vin
piunt, & omnium membroru
Itaque feliciter natus jacet, m
dibusque devinctis, flens anim
imperaturum; & à suppliciis
picatur, unam tantùm ob culp
natum est. Heu dementiam ab
existimantium ad superbiam se
Les Payens sentoient bien
de l'homme dès sa naissance
n'en connoissoient pas la caus
le remarque saint Augustin e
de Ciceron : *rem vidit, ca*
vidit.

Ce peu d'endroits de Plin
raportés ici, & que j'ai tr
mieux qu'il m'a été possible
voir rendre l'énergie de l'

finir, l'art induſtrieux de l'Auteur dont je parle. Son Ouvrage, qui embraſſe toute l'Hiſtoire Naturelle, & qui traite dans un détail exact une infinité de ſujets, abſolument néceſſaires pour ſon plan, mais tout-à-fait ennuieux par eux-mêmes, eſt rempli presque par-tout de ronces & d'épines, qui n'offrent rien d'agréable au Lecteur, & qui ſont fort capables de le rebuter. Pline, en homme habile, pour prévenir, ou du moins pour diminuer cet ennui & ce dégoût, a eu ſoin de répandre çà & là quelques fleurs, de jetter dans certains récits beaucoup d'agrément & de vivacité, & d'orner de belles & ſolides réflexions preſque toutes les Préfaces qu'il met à la tête de chacun de ſes Livres.

LUCIEN.

LUCIEN, Auteur Grec, étoit de Samoſate, capitale de la Comagéne, Province de Syrie. Il étoit d'une condition fort médiocre. Son pere, n'aiant pas le moien de l'entretenir, réſolut de lui faire apprendre un métier. Mais les commencemens ne lui en aiant pas été favorables, il ſe jetta

dans les Lettres ſur un ſonge vrai ou ſuppoſé qui eſt raporté au commencement de ſes Ouvrages. J'en donnerai ici l'extrait, qui pourra contribuer à faire connoître ſon génie & ſon ſtile.

J'avois près de quinze ans, dit-il, & n'allois plus à l'école, lorſque mon pere délibéra avec ſes amis ſur ce qu'il devoit faire de moi. Pluſieurs n'approuvoient pas qu'on me jettât dans les Lettres, parce que, pour y réuſſir, il faut beaucoup de tems & de dépenſe. Ils conſidéroient que je n'étois pas riche, & qu'en apprenant quelque métier j'aurois moien de me fournir moi-même en peu de tems de quoi vivre ſans être à charge à mon pere, ni à ma famille. Cet avis fut ſuivi, & l'on me mit entre les mains d'un Oncle, qui étoit un excellent Sculpteur. Cet Art ne me déplaiſoit pas, parce que je m'étois amuſé de bonne heure à faire de petits ouvrages de cire où je réuſſiſſois aſſez : d'ailleurs la Sculpture ne me paroiſſoit pas tant un métier, qu'un divertiſſement honnête. On me mit donc à l'ouvrage, pour voir comment je m'y prendrois. Mais je commençai par appuier ſi

lourdement le ciseau sur la pierre qu'on m'avoit donné à travailler, & qui étoit fort délicate, qu'elle se rompit sous mes mains. Mon Oncle entra dans une telle colére, qu'il ne put s'empécher de me fraper, & de me donner plusieurs coups: ainsi mon apprentissage commença par les larmes.

Je courus au logis tout pleurant, & racontai ma triste avanture, montrant les marques des coups que j'avois reçus: ce qui affligea extrêmement ma mere. Le soir étant venu, je me couchai, & ne fis que rêver toute la nuit. J'eus, pendant le sommeil un songe, dont l'image me demeura vivement empreinte dans la mémoire. Je crus voir deux femmes. L'une grossiére & mal peignée, qui avoit les mains crasseuses, les bras retroussés, le visage tout couvert de sueur & de poussiére, enfin telle qu'étoit mon Oncle lorsqu'il travailloit de son métier. L'autre avoit un air gracieux, un visage doux & riant, un habit fort propre, mais modeste. Après m'avoir bien tiraillé pour m'attirer chacune à leur parti, enfin elles remirent à mon choix la décision de leur différent, & plaidérent leur cause successivement.



» non comme elle, par de
» mais par des effets. Car,
» tu deviendras robuste &
» comme moi, tu rempo
» estime qui ne sera poin
» l'envie, ni cause un jour
» comme les charmes de
» veut suborner. Du reste
» habit ne te fasse point
» c'est celui de Phidias & c
» te, & des autres grands
» qui se sont fait adorer dan
» vrages, & qu'on révére e
» les dieux qu'ils ont faits.
» combien, en suivant leu
» tu acquerras de gloire &
» ge, & de quelle joie tu
» ton pere & ta famille. «
près ce que me dit cette D
ton rude & grossier, com

» Je suis l'Erudition, qui préside à toutes les belles connoissances. La Sculpture t'a étalé les avantages que tu aurois avec elle. Mais, si tu l'écoutes, tu ne seras jamais qu'un misérable Artisan, exposé au mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grands pour subsister. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art, on se contentera de t'admirer, sans porter d'envie à ta condition. Mais, si tu veux me suivre, je t'apprendrai tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'univers, & tout ce qu'il y a de remarquable dans toute l'Antiquité. J'ornerai ton ame des vertus plus estimables, telles que sont modestie, la justice, la piété, la [illegible]eur, l'équité, la prudence, la [illegible]nce, & l'amour de tout ce qui honnête & louable : car ce sont [illegible]es véritables ornemens de l'ame. [illegible]ieu de ce méchant habit que tu [illegible]e t'en donnerai un majestueux, [illegible]me celui que tu me vois ; & pauvre & inconnu, je te rendrai [illegible]stre & opulent, digne des plus [illegible]ands emplois, & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voiager

» dans les pays étrangers, je fera
» marcher ta renommée devant toi
» Par-tout on viendra te consulter
» comme un oracle : tu seras adoré &
» respecté de tout le monde. Je te
» donnerai même l'immortalité tant
» vantée, & te ferai vivre à jamais
» dans la mémoire des hommes. Con-
» sidére ce qu'Eschine & Démosthéne,
» l'admiration de tous les siécles, sont
» devenus par mon moien. Socrate,
» qui avoit suivi d'abord la Sculpture
» ma rivale, ne m'eut pas plutôt
» connue, qu'il l'abandonna pour
» moi. A-t-il eu sujet de s'en repentir ?
» Quitteras-tu tant d'honneur, de ri-
» chesses, & de crédit, pour suivre une
» pauvre inconnue, qui le marteau
» & le ciseau à la main n'a que ces
» vils instrumens à t'offrir, qui est
» contrainte de travailler de ses mains
» pour vivre, & de songer plutôt à
» polir un marbre, qu'à se polir soi-
» même ?

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que touché de ses promesses, & n'aiant pas encore oublié les coups que j'avois reçus, je courus l'embrasser, sans attendre qu'elle eût achevé son discours. L'autre, transportée de colére

colére & dépit, fut changée ſur le champ en ſtatue, comme on le dit de Niobé. Alors l'Erudition, pour me récompenſer de mon choix, me fit monter avec elle ſur ſon char, & touchant ſes chevaux aîlés, me promena d'Orient en Occident, me faiſant répandre par-tout je ne ſai quoi de céleſte & de divin, qui faiſoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de bénédictions & de louanges. Elle me ramena enſuite dans mon pays couronné d'honneur & de gloire; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience; » Voi, lui dit-elle, en lui montrant l'habit dont ſon fils étoit revétu « de quel bonheur tu l'euſſes pri» vé ſans moi. « Telle fut la fin de mon ſonge.

Lucien termine ce petit diſcours en marquant, que ſon deſſein, dans le récit de ce ſonge qui a tout l'air d'être de ſon invention, a été de porter la Jeuneſſe à l'amour de la vertu, & de l'encourager par ſon exemple à ſurmonter toutes les difficultés qui ſe rencontrent dans cette carriére, & à ne point regarder la pauvreté comme un obſtacle au vrai mérite.

L'effet de ce ſonge fut d'allumer en lui un vif deſir de ſe diſtinguer par l'étude des Belles-Lettres, & il s'y livra tout entier. On peut juger du progrès qu'il y fit par l'érudition qui paroit dans ſes Ecrits ſur toutes ſortes de matiéres : c'eſt ce qui m'a donné lieu de le ranger parmi les Philologues.

Il dit lui-même qu'il embraſſa la profeſſion d'Avocat : mais qu'aiant en horreur les criailleries & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philoſophie comme à un aſyle.

Il paroit auſſi par ſes Ecrits que c'étoit un Rhéteur, qui faiſoit profeſſion d'éloquence, & qui compoſoit des déclamations & des harangues ſur divers ſujets, & même des plaidoiers, quoiqu'il ne nous en reſte point de ſa façon.

Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il paſſa en Ionie & en Gréce, puis en Gaule & en Italie : mais ſon plus long ſéjour fut à Athénes. Dans ſon extrême vieilleſſe il prit la charge de Greffier du Préfet d'Egypte. Je n'entre point dans le détail des particularités de ſa vie, peu importantes pour mon ſujet. Il vécut juſqu'au tems de l'Em-

pereur Commode, à qui il adressa, après la mort de Marc Auréle, l'histoire de l'imposteur Alexandre.

Il a laissé beaucoup d'Ecrits, & sur différentes matiéres. La pureté de la langue Grecque, & le stile net, agréable, vif, & plein d'esprit, les font lire avec beaucoup de plaisir. Il a attrapé dans ses Dialogues des Morts cette simplicité fine, & cet enjouement naïf, qui sont si propres à ce genre d'écrire, très difficile, quoiqu'il ne le paroisse pas, parce qu'il faut y faire parler une infinité de personnages, d'âge & d'état fort différens, chacun selon son caractére particulier.

Il a cet avantage, que Quintilien a remarqué dans Cicéron, qu'il peut être utile à ceux qui commencent, & qu'il n'est pas inutile aux plus avancés. Il est merveilleux pour la narration, & a une fécondité qui peut être d'un grand secours aux esprits naturellement secs & stériles.

Il traite la Fable d'une maniére agréable, & fort propre à la faire retenir, ce qui n'est pas un petit avantage pour l'intelligence des Poétes. Il fait, en mille endroits, une peinture

admirable de la misére de cette vie, de la vanité des hommes, du faste des Philosophes, & de l'arrogance des Savans.

Il est vrai néanmoins qu'il faut du choix & du discernement dans cet Auteur, qui, dans plusieurs de ses Ouvrages, marque peu de respect pour la pudeur, & fait une profession ouverte d'impiété, se moquant également & de la religion Chrétienne dont il parle en plusieurs endroits avec un souverain mépris, & des superstitions payennes dont il fait voir le ridicule. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de Blasphémateur & d'Athée. Aussi il suivoit la philosophie d'Epicure, qui n'est guéres éloignée de l'athéisme : ou plutôt il n'avoit ni religion, ni dogme fixe & constant, regardant tout comme incertain & problématique, & voulant se rire de tout.

Suidas.

Suidas dit qu'on tenoit qu'il étoit mort déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avoit eu la hardiesse de se railler de Jesus-Christ. Il seroit à souhaiter que ce fait fût mieux attesté.

AULU-GELLE.

AULU-GELLE (*Aulus-Gellius* ou par corruption *Agellius*) eſt un Grammairien, qui vivoit dans le ſecond ſiécle, ſous M. Auréle, & ſous quelques Empereurs qui le ſuivirent. Il étudia la Grammaire à Rome, & la Philoſophie à Athénes ſous Calviſius Taurus, d'où il revint enſuite à Rome.

Il s'eſt rendu célébre par ſes *Nuits Attiques*. C'eſt le nom qu'il a donné au recueil qu'il fit, pour ſes enfans, de ce qu'il avoit appris de plus beau par la lecture des Auteurs, ou par la converſation des hommes habiles. Il l'appella ainſi, parce qu'il l'avoit compoſé à Athénes pendant l'hiver dont les longues nuits laiſſent plus de tems pour travailler. Macrobe en copie diverſes choſes ſans le nommer. *Gell. in Præf.*

Il ne paroit pas un grand diſcernement dans les matiéres qu'il a choiſies comme les plus conſidérables & les plus utiles, & qui pour la plupart ne ſont que des remarques de Grammaire peu importantes. On lui eſt pourtant redevable de pluſieurs faits & de pluſieurs monumens de l'Antiquité, que lui ſeul nous a conſervés. Des vingt

Livres qui composent cet ouvrage, le huitiéme est entiérement perdu : il n'en reste que les titres des Chapitres. Celui où il traite en passant des Loix des douze Tables, est fort estimé.

Lib. 20. c. 1.

Le stile d'Aulu-Gelle ne manque pas de force, mais il est souvent mélé de mots barbares & impropres, qui le rendent dur & obscur, & qui se sentent du siécle où il a vécu, dont il ne faut pas attendre beaucoup de pureté ni d'élégance.

Gell. lib. 14. cap. 2.

Entre les particularités qu'il nous apprend de sa vie, il remarque qu'étant encore fort jeune, & aiant été choisi par les Préteurs pour juger quelques petites affaires de particuliers, il s'en présenta une où un homme demandoit à un autre une somme d'argent qu'il disoit lui avoir prétée. Il ne le prouvoit que par des indices fort foibles, n'aiant ni actes ni témoins : mais c'étoit constamment un homme d'honneur, d'une vie irréprochable, & d'une intégrité reconnue. Sa partie au contraire, qui nioit la dette, étoit un homme décrié pour son avarice sordide ; & l'on montroit qu'il avoit été souvent convaincu de mensonge, de fraude, & de perfidie. Aulu-Gelle

avoit pris avec lui, pour juger ce procès, plusieurs de ses amis accoutumés au Barreau, mais qui ne demandoient qu'à expédier, parce qu'ils avoient bien d'autres affaires. Ainsi ils concluoient tous sans difficulté qu'on ne pouvoit point obliger un homme à paier, lorsqu'il n'y avoit point de preuves qu'il dût ce qu'on lui demandoit.

Aulu-Gelle ne put se résoudre à mettre ainsi les parties hors de Cour, jugeant l'un très capable de dénier ce qu'il devoit, & l'autre incapable de demander ce qu'on ne lui devoit pas. Il remit le jugement à un autre jour, & s'en alla consulter Favorin qui vivoit encore à Rome: c'étoit un Philosophe d'une grande réputation. Favorin lui raporta, sur le cas qu'il lui proposoit, un endroit de Caton, qui disoit que dans ces sortes d'occasions où il n'y avoit point de preuves, l'ancienne pratique des Romains étoit d'examiner lequel des deux étoit le plus homme de bien; &, quand ils l'étoient également, ou qu'ils étoient également décriés, de juger en faveur de celui à qui on demandoit: d'où Favorin concluoit, qu'entre deux

personnes si différentes il n'y avoit point de difficulté à croire un homme de bien contre un méchant. Quelque respect qu'eût Aulu-Gelle pour ce Philosophe, il ne put pas entrer entiérement dans sa pensée ; &, ne voulant rien faire contre sa conscience, il s'excusa de juger cette affaire, où il ne voioit pas assez clair. Elle ne souffriroit maintenant aucune difficulté, & le Débiteur prétendu seroit pris à serment, & cru sur sa parole.

ATHÉNÉE.

ATHÉNÉE étoit de Naucrate, ville autrefois célébre dans l'Egypte, sur un bras du Nil à qui elle donnoit le nom. Il vivoit du tems de l'Empereur Commode. Il a composé en Grec un ouvrage sous le nom de *Dipnosophiste*, c'est-à-dire *Banquet des Savans* ; qui est rempli d'une infinité de recherches curieuses & savantes, & qui donne beaucoup de lumiéres pour les antiquités Grecques. Nous n'avons qu'un abrégé ou des extraits des premiers Livres de son Dipnosophiste, faits, comme le croit Casaubon, à Constantinople il y a cinq ou six cens ans.

Voss. hist. gr. lib. 2. c. 15

JULIUS POLLUX.

JULIUS POLLUX étoit compatriote & contemporain d'Athénée. Il adressa à Commode, lorsqu'il n'étoit que César, & que M. Auréle vivoit encore, les dix Livres que nous avons de lui sous le titre d'*Onomasticon*. C'est un recueil des mots synonymes par lesquels les bons Auteurs Grecs ont coutume d'exprimer une même chose. Il étoit apparemment l'un des Précepteurs de Commode. Il lui plut par sa belle voix, & ce Prince lui donna la chaire établie à Athénes pour les Professeurs en Eloquence. Philostrate, qui le met entre les Sophistes, lui attribue une grande connoissance de la langue Grecque, le discernement de ce qui étoit bien ou mal écrit, & assez de génie pour l'éloquence, mais peu d'art. *Philostr. p. 589. 590.*

SOLINUS.

C. JULIUS SOLINUS nous a laissé une description de la terre, sous le nom de *Polyhistor*. Vossius raporte plusieurs opinions sur le tems où a vécu cet Auteur, & conclut que tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il a *Voss. Hist. Lat. lib. 3.*

précédé saint Jérôme qui le cite, c'est-à-dire qu'il est après le premier siécle, & avant la fin du quatriéme. Son ouvrage n'est qu'un extrait de divers Auteurs, particuliérement de Pline le Naturaliste, & est fait avec assez peu de lumiére & de jugement.

PHILOSTRATE.

IL Y A EU plusieurs Sophistes de ce nom. Nous ne parlerons ici que de celui qui a fait la vie d'Apollone de Tyannes. Il étoit du nombre des hommes de Lettres qui fréquentoient la Cour de l'Impératrice Julie femme de Sévére. Il professa l'éloquence à Athénes, & ensuite à Rome sous Sévére. La vie d'Apollone, écrite par Damis le plus zélé de ses disciples, qui n'étoit proprement que des Mémoires assez mal écrits, étant tombée entre les mains de Julie, elle le donna à Philostrate, qui sur ces Mémoires, & sur ce qu'il put tirer des Ouvrages d'Apollone même, & sur quelques autres Ecrits, composa l'Histoire que nous en avons.

Suidas. An. J.C. 194.

Eusébe soutient qu'il seroit facile de montrer qu'une grande partie de ses narrations se détruisent d'elles-

Euseb. in Hier.

mêmes, & qu'elles ne ſentent que la fable & le roman. Auſſi il ne craint point d'aſſurer que tout ſon Ouvrage eſt plein de fictions & de fauſſetés. Photius, qui raporte en abrégé une partie des faits de cette Hiſtoire, en traite pluſieurs de fables impertinentes. Suidas en parle de même. *Phot. cap. 44.*

Ce dernier, outre la vie d'Apollone, attribue à Philoſtrate beaucoup d'Ecrits, & entr'autres quatre Livres de Tableaux & de Deſcriptions que nous avons encore, qui ont paſſé pour un Ouvrage fort beau, bien ſoutenu, & écrit dans toute la délicateſſe de la langue Attique.

MACROBE.

On donne à cet Auteur, à la tête de ſes ouvrages, les noms d'*Aurélius Théodoſius Ambroſius Macrobius*. On y ajoute le titre d'*Illuſtre*, propre à ceux qui étoient élevés aux premiéres dignités de l'Empire. Il étoit d'un pays où la langue Latine n'étoit pas d'un uſage commun, c'eſt-à-dire de la Gréce ou de l'Orient. Il a vécu ſous Théodoſe, & ſous ſes enfans.

Quoiqu'on n'ait pas de certitude que cet Auteur ſoit le Macrobe qu'on

trouve dans les loix d'Honoré & de Théodose, on ne peut guéres néanmoins douter qu'il n'ait vécu vers ce tems-là, puisque toutes les personnes qu'il fait parler dans ses Saturnales, en sont à peu près.

Saturn. lib. 1. in Præfat. Il feint cet entretien pour ramasser tout ce qu'il savoit d'antiquités, afin que ce recueil pût servir à l'instruction de son fils Eustathe, à qui il l'adresse. Et comme il y fait rassembler tous les plus grands & les plus habiles de Rome durant les vacations des Saturnales, on a donné le nom de *Saturnales* à son ouvrage. Il y fait profession de raporter ordinairement les choses dans les propres termes des Auteurs dont il les tiroit, parce qu'il ne cherchoit pas à faire paroitre de l'éloquence, mais à instruire son fils : outre qu'étant Grec, il n'avoit pas une entiére facilité à s'exprimer en Latin. On prétend en effet que son élocution n'est ni pure, ni belle ; & que dans les endroits où il parle de lui-même, on voit un Grec qui bégaie en Latin. Pour les choses, on trouve de l'agrément & de l'érudition.

Outre les Saturnales, on a encore deux Livres de Macrobe sur le songe

que Cicéron attribue à Scipion, faits aussi pour son fils Eustathe, à qui il les adresse.

DONAT.

DONAT, (*Ælius Donatus*) dont saint Jérôme a été écolier, enseignoit la Grammaire à Rome avec éclat sous l'Empereur Constance. AN. J.C. 354.

On a des Commentaires sur Virgile & sur Térence, qu'on prétend être ceux mêmes que saint Jérôme attribue à Donat son Maître. Les plus habiles croient qu'il peut y avoir quelque chose de lui dans le Commentaire sur Virgile, mais qu'on y en a ajouté beaucoup d'autres qui sont indignes d'un homme aussi habile qu'il étoit. Pour le Commentaire sur Térence, on l'attribue à Evanthius, nommé Eugraphe par d'autres, qui vivoit du même tems. On ne croit pas non plus que les Vies de ces deux Poétes soient de Donat. Nous avons sous son nom quelques Ecrits de Grammaire qui sont estimés.

SERVIUS.

SERVIUS (*Maurus Honoratus*) vivoit vers le tems des Empereurs

avoit de beau & de défectueux dans les discours qu'on entendoit. Car, a comme le dit fort bien Cicéron, l'éloquence n'est point née par l'art, mais l'art est né de l'éloquence. Ces réflexions, mises par ordre, ont formé ce qu'on appelle Rhétorique. Or qui doute qu'elles ne puissent être d'un grand secours pour acquérir & perfectionner le talent de la parole ?

Quintilien, dans le troisiéme Livre de ses *Institutions Oratoires*, fait un assez long dénombrement des anciens Rhéteurs tant Grecs que Latins. Je ne m'arréterai que sur ceux dont le nom & l'histoire sont plus connus, & même j'en omettrai plusieurs. M. Gibert, qui professe la Rhétorique au Collége Mazarin depuis près de cinquante ans avec beaucoup de réputation, & qui a rempli lontems à plusieurs reprises, & toujours avec un égal succès, l'honorable place de Recteur dans l'Université de Paris, a composé sur le sujet que je traite ici, un Ouvrage plein d'érudition, dont il m'a permis, en qualité d'ancien ami, de faire tout l'usage que je voudrois.

a Non esse eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. 1. *de Orat.* n. 146. Initium dicendi dedit natura, initium artis observatio. *Quintil.* l. 3. c. 2.

ARTICLE PREMIER.

DES RHETEURS GRECS.

EMPÉDOCLE. CORAX. TISIAS.

EMPÉDOCLE d'Agrigente, célébre Philosophe, passe pour le premier qui ait eu quelque connoissance de la Rhétorique; *Corax* & *Tisias*, tous deux Siciliens, pour les premiers qui en aient donné des régles. Ils eurent plusieurs disciples, plus connus sous le nom de Sophistes. Il en sera parlé dans la suite.

Quintil. lib. 3. cap. 1. Cic. in Brut. n. 46.

PLATON.

QUOIQUE Platon semble avoir pris à tâche de décrier la Rhétorique, il mérite à juste titre d'être mis au nombre des plus excellens Rhéteurs, n'aiant censuré & tourné en ridicule que ceux qui deshonoroient cet Art par l'abus qu'ils en faisoient, & par le mauvais goût qu'ils s'efforçoient d'introduire dans l'Eloquence. Les réflexions sensées & solides qu'il a insérées dans plusieurs de ses dialogues, sur-tout dans le Phédre & dans le Gorgias, peuvent être regardées

comme une bonne Rhétorique, & en contiennent les plus importans principes.

ARISTOTE.

ARISTOTE est reconnu avec raison pour le Chef & le Prince des Rhéteurs. Sa Rhétorique, divisée en trois Livres, a toujours été considérée par les Savans comme un chef-d'œuvre, & comme le Traité le plus accompli qui ait paru sur cette matiére. Un sentiment de jalousie, ou plutôt d'émulation, nous a procuré cet Ouvrage. a Isocrate, alors fort âgé, enseignoit l'éloquence à Athénes avec un succès extraordinaire, & étoit suivi d'un grand nombre d'illustres disciples. J'aurois pu, par cette raison, le mettre au nombre des Rhéteurs : mais je me réserve à en parler sous un autre titre. Une réputation si éclatante réveilla Aristote. S'appliquant par une

a Itaque ipse Aristoteles, cùm florere Isocratem nobilitate discipulorum videret... mutavit repentè totam formam propè disciplinæ suæ, versumque quemdam de Philoctetâ paulo secus dixit. Ille enim tacere ait sibi esse turpe cum barbaris; hic autem, cùm Isocratem pateretur dicere. *De Orat. lib.* 3. *n.* 141.

Isocratis præstantissimi discipuli fuerunt in omni studiorum genere : eoque jam seniore... pomeridianis scholis Aristoteles præcipere artem oratoriam cœpit. *Quintil. lib.* 3. *cap.* 1.

parodie heureuse un vers d'une Tragédie Grecque, il se disoit à lui-même : *Il m'est honteux de garder le silence, & de laisser parler Isocrate.*

Αἰσχρὸν σιωπᾷν, Ισοκράτην δ' ἐᾷν λέγειν.

Jusques-là il n'avoit donné que des leçons de Philosophie. Il les continua le matin seulement, & ouvrit son Ecole l'après-midi pour y enseigner les préceptes de Rhétorique.

Il paroit qu'Aristote avoit composé plusieurs Ouvrages sur la Rhétorique. Cicéron parle en plus d'un endroit d'un Recueil, où [a] ce Philosophe avoit ramassé tous les préceptes de cet Art qui avoient paru depuis Tisias, qu'il en regarde comme l'inventeur, jusqu'à son tems ; & il les avoit traités avec tant d'élégance & de netteté, & les avoit mis dans un si beau jour, qu'on ne les alloit plus chercher dans

De Inven. lib. 2. n. 6.

De Orat. lib. 2. n. 160.

a Nominatim cujusque præcepta magnâ conquisita curâ perspicuè conscripsit, atque enodata diligenter exposuit ; ac tantum inventoribus ipsis suavitate & brevitate dicendi præstitit, ut nemo illorum præcepta ex ipsorum libris cognoscat ; sed omnes, qui, quod illi præcipiant, velint intelligere, ad hunc quasi ad quemdam multo commodiorem explicatorem convertantur. *De Invent.*

leurs Auteurs, mais dans Ariſtote ſeul.

Immédiatement après la Rhétorique d'Ariſtote renfermée en trois Livres, on en trouve une qui a pour titre, *Rhetorica ad Alexandrum*, comme ſi elle avoit été adreſſée à Alexandre, & compoſée exprès pour lui. Mais tous les Savans conviennent qu'elle n'eſt point d'Ariſtote.

Il avoit compoſé ſur cette même matiére des Livres qui portoient le nom de Théodecte. Ce que raconte à ce ſujet Valére Maxime ne feroit pas d'honneur à Ariſtote s'il étoit vrai. Il dit que pour faire plaiſir à Théodecte, l'un de ſes diſciples qu'il conſidéroit particuliérement, il lui avoit fait préſent de ces Livres, & lui avoit permis de les publier ſous ſon nom : mais qu'enſuite ſe repentant d'avoir cédé inconſidérément ſa propre gloire à un autre, il s'en déclara l'auteur. En effet, il les cite comme de lui dans ſa Rhétorique. On doutoit encore, du tems de Quintilien, ſi cet Ecrit étoit d'Ariſtote ou de Théodecte.

Lib. 3. cap 9 pag. 593. Quintil. lib. 24. cap. 15.

Quoi qu'il en ſoit, ſa Rhétorique, qui eſt parvenue juſqu'à nous, & qu'on ne lui conteſte point, eſt de tous ſes

Ouvrages le plus généralement estimé, pour l'ordre merveilleux qui y régne, pour la solidité des réflexions qui accompagnent ses préceptes, pour la profonde connoissance du cœur humain, qui paroit sur-tout dans son Traité des mœurs & des passions. Les Maîtres, destinés à former les jeunes gens à l'Eloquence, ne peuvent trop étudier cet excellent Livre. J'en dis autant de sa Poétique.

ANAXIMÉNE.

ANAXIMÉNE de Lampsaque passe communément pour avoir été Auteur de la *Rhétorique* adressée *à Alexandre*. Elle a son mérite, mais est très inférieure à celle d'Aristote. Il avoit écrit sur beaucoup d'autres matiéres.

DENYS D'HALICARNASSE.

DENYS D'HALICARNASSE tient un des premiers rangs entre les Historiens & les Rhéteurs. Je ne le considére ici que sous cette derniére qualité.

Aussitôt après qu'Auguste eut terminé les guerres civiles, vers le milieu de la CLXXXVII Olympiade, environ vingt-huit ans avant Jesus-Christ,

Denys d'Halicarnaſſe vint s'établir à Rome, & y ſéjourna vingt-deux ans. On juge, par quelques endroits de ſes Ouvrages, qu'il y enſeigna la Rhétorique ou publiquement, ou en particulier.

Tom II. p. 21. & p 64.

Tout ce qu'il a écrit ſur cette matiére n'eſt point parvenu juſqu'à nous. Nous avons de cet Auteur un Traité de l'*Arrangement des paroles*; un autre de l'*Art*; un troiſiéme, qui n'eſt pas entier, *touchant le caractère des Ecrivains* anciens, & ſur-tout des Orateurs. Dans la premiére partie il parle de *Lyſias*, d'*Iſocrate*, & d'*Iſée*: dans la ſeconde il traitoit de *Démoſthéne*, d'*Hypéride*, & d'*Eſchine*; il ne nous en reſte que ce qui regarde Démoſthéne, encore ce morceau n'eſt-il pas entier. Il ajoute auſſi quelque choſe de *Dinarque*. Suivent deux Lettres: l'une à Ammée, où il examine *ſi Démoſthéne s'eſt formé ſur la Rhétorique d'Ariſtote*; l'autre à un Pompéius, où *il rend compte de ce qu'il a crû être blâmable dans la diction de Platon*. Nous avons encore ſes *Comparaiſons* d'Hérodote & de Thucydide, de Xénophon, de Philiſte, & de Théopompe. Enfin nous avons ſes réflexions *ſur ce*

qui fait le propre caractére de Thucydide. Le but de ces derniers Ouvrages, eſt de faire connoitre les Auteurs dont il parle ; de marquer en quoi ils ſont imitables, & en quoi ils ne le ſont pas.

Ce n'eſt donc pas une Rhétorique en forme que nous avons de cet Auteur : ce ne ſont que des morceaux de Rhétorique, ou quelques points de cet Art, qu'il a jugé à propos de traiter.

L'examen qu'il fait des Ecrivains de l'antiquité les plus eſtimés, & le jugement qu'il en porte, peuvent ſervir beaucoup à former le goût. Il eſt vrai qu'on eſt choqué d'abord de la liberté avec laquelle il fait le procès ſur certains articles à Platon & à Thucydide, pour leſquels d'ailleurs il témoigne une grande eſtime & un grand reſpect. Ce ſeroit une choſe très utile, & qui ne ſeroit pas déſagréable aux Lecteurs, d'entrer dans une diſcuſſion exacte de ces jugemens, & d'examiner, ſans prévention & de bonne foi, s'ils ſont fondés en raiſon & en vérité. Ni le plan de mon ouvrage, ni la médiocrité de mes talens, ne me permettent pas de ſonger à une telle entrepriſe. Notre Auteur déclare en pluſieurs en-

Tom. II. p. 120. 137. 161.

Denys d'Halicarnasse vint s'établ
Rome, & y séjourna vingt-deux
On juge, par quelques endroi
Tom II. p.21. & p 64. ses Ouvrages, qu'il y enseigna la
torique ou publiquement, ou e
ticulier.

Tout ce qu'il a écrit sur ce
tiére n'est point parvenu jusqu
Nous avons de cet Auteur u
de l'*Arrangement des paroles*;
de l'*Art*; un troisiéme, qui
chant le caractére tout

droits que ce n'eſt ni l'envie de s'élever lui-même, ni le deſir de rabaiſſer les autres, qui le guident & le conduiſent dans ſes critiques, mais une volonté ſincére d'être utile à ſes Lecteurs. C'eſt une heureuſe diſpoſition pour juger ſainement.

Tom. II. p. 80.81. Un fragment fort court qui nous reſte de lui, nous apprend quel motif l'avoit engagé à compoſer ſes Traités de Rhétorique : c'étoit le deſir de contribuer à l'affermiſſement du bon goût par raport à l'Eloquence. Depuis la mort d'Alexandre Roi de Macédoine, elle avoit ſouffert dans la Gréce de grands changemens, & par des déclins imperceptibles, mais qui alloient toujours en croiſſant, elle étoit enfin tombée dans un état qui la rendoit méconnoiſſable. Nous verrons dans la ſuite que ce déchet & cette altération commença par Démétrius de Phalére. Au lieu de cette beauté mâle & naturelle, de cette noble & ancienne ſimplicité, de cet air de dignité & de grandeur, qui lui avoient attiré un reſpect général, & procuré un empire ſouverain ſur les eſprits & ſur les cœurs ; ſa rivale, j'entends la fauſſe Eloquence, ſortie des contrées délicieuſes

délicieuses de l'Asie, travailla sourdement à la supplanter, fit usage pour cela du fard & des couleurs les plus vives, emploia les ornemens les plus propres à éblouir les yeux, & à faire illusion. Cette derniére-venue, sans autre mérite que celui d'une brillante mais vaine parure, vint à bout, quoiqu'étrangére, de s'établir dans toutes les villes Grecques, à l'exclusion de l'autre née dans le pays même, laquelle se vit exposée à l'oubli, au mépris, & même aux insultes de ceux qui l'avoient autrefois si lontems & si justement admirée. Notre Auteur compare, en ce point, la Gréce à une maison, où une concubine adroite & artificieuse, qui par ses charmes & ses attraits s'est rendue maitresse de l'esprit du mari, a jetté le désordre & la corruption, & où elle exerce un empire absolu, pendant que la femme légitime, devenue en quelque sorte esclave, a la douleur de se voir méprisée & comptée pour rien, & contrainte d'essuier tous les jours les rebuts & les outrages les plus sensibles. Il reconnoit avec joie qu'on a vû depuis peu la saine Eloquence reprendre son ancien crédit, & sa Ri-

vale obligée à son tour de lui céder la place. Tout ce qu'il dit ici regarde la Gréce ; & il attribue cet heureux changement au bon goût qui régnoit alors à Rome, d'où il s'étoit déja répandu, & devoit se répandre encore de plus en plus dans toutes les villes Grecques, qui se piqueroient à l'envi d'imiter l'exemple de la ville dominante. C'est pour contribuer à ce renouvellement de l'Eloquence dans sa patrie, que Denys d'Halicarnasse avoit composé tous ses Livres de Rhétorique : motif bien louable, & digne d'un bon & zélé citoien !

HERMOGÉNE.

Philostr. de Vit. Sophist. lib. 2. p. 575.

HERMOGÉNE étoit de Tarse en Cilicie, & vivoit sous l'Empereur Marc-Auréle Antonin. Ce Prince aiant eu la curiosité de l'entendre faire ses leçons, en fut charmé, & lui fit de grands présens. Il commença à professer à l'âge de quinze ans ; & il n'en avoit que dix-huit lorsqu'il composa sa Rhétorique, qui est regardée par les Savans comme un fort bon ouvrage. Mais, par un événement fort singulier, à l'âge de vingt-quatre ans il devint stupide, & sa stupidité dura

le reste de sa vie. Il mourut au commencement du troisiéme siécle.

APHTHONE.

APHTHONE vivoit à la fin du second siécle de l'Eglise, ou au commencement du troisiéme. Au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique que pour ceux qui sont déja avancés dans la connoissance & dans l'usage de cet Art, afin de les y perfectionner; Aphthone, au contraire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que sur les compositions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence.

LONGIN.

DENYS LONGIN étoit d'Athénes, mais originaire de Syrie. Quoiqu'il excellât beaucoup dans la Philosophie, Plotin disoit néanmoins de lui que c'étoit moins un Philosophe qu'un homme de Lettres : & c'est en effet par les Lettres qu'il s'est particuliérement rendu célébre. Il avoit beaucoup d'érudition, & le discernement très fin, très exact, & très solide pour juger

des piéces, & pour en marquer les beautés & les défauts.

De tous ses ouvrages le tems ne nous a conservé que son Traité *du Sublime*, qui est un des plus beaux morceaux qui nous restent de l'antiquité. L'excellente traduction que M. Despréaux en a donnée, & qui ressemble plus à un original qu'à une copie, a mis tout le monde en état d'en juger, & a justifié l'estime générale qu'on a toujours eu de cet Auteur. Cécile, qui vivoit du tems d'Auguste, avoit déja composé un Traité du stile sublime; mais il s'étoit contenté de faire voir ce que c'est, sans donner aucune régle pour arriver à cette sublimité, qui ne persuade pas tant qu'elle ravit & enléve l'esprit du Lecteur. C'est ce dernier point que Longin entreprend de traiter dans son Ecrit.

Entre les exemples qu'il donne de ces traits magnifiques & éclatans, il parle de Moyse en ces termes : » Le » Législateur des Juifs, qui n'étoit » pas un homme ordinaire, aiant fort » bien conçu la grandeur & la puissan- » ce de Dieu, l'a exprimée dans toute » sa dignité au commencement de ses » Loix par ces paroles; *Dieu dit, Que*

» *la lumiére se fasse, & la lumiére se*
» *fit; Que la terre se fasse, elle fut faite.*
L'hébreu est encore plus énergique & plus sublime. Il porte, *Que la lumiére soit, & la lumiére fut.* Le mot de *faire* semble indiquer quelque effort, & une succession de tems : au lieu que ces mots, *Que la lumiére soit, & la lumiére fut*, marquent mieux la rapide obéissance du néant à l'ordre du Souverain Maître.

Longin enseigna la langue Grecque à Zénobie, qui épousa le célébre Odenat Roi de Palmyre, & ensuite Empereur des Romains. On prétendit qu'il avoit conseillé à cette Princesse d'écrire à l'Empereur Aurélien la lettre si fiére qu'elle lui envoia durant le siége de Palmyre ; & ce fut sur cela qu'Aurélien le fit mourir. Il souffrit la mort avec beaucoup de constance, & en consolant ceux qui témoignoient plaindre son malheur.

Aurel. Vict. in Aurel.

Zos. lib. 1.

DEMETRIUS.

IL Y A un Traité en Grec *touchant l'Elocution*, lequel, pour n'être qu'un très petit morceau de Rhétorique, est pourtant capable de faire honneur à son Auteur, & on le donne à un hom-

me dont le nom réciproquement fait honneur à l'ouvrage : c'est le fameux Démétrius le Phalérien, ainsi surnommé du port d'Athénes nommé Phalére, d'où il étoit natif. Tous les Critiques, néanmoins, ne conviennent pas que cet ouvrage soit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie, bien postérieur au premier ; d'autres croient qu'il est de Denys d'Halicarnasse. M. Gibert prouve par un examen judicieux de l'ouvrage en lui-même, de son stile, & de ses principes, qu'il n'est point de Démétrius de Phalére.

ARTICLE SECOND.

DES RHETEURS LATINS.

CE N'EST POINT sans peine & sans contradiction que les Rhéteurs Latins vinrent à bout de s'établir à Rome. On sait que cette ville, uniquement occupée, dans les premiers siécles, du soin d'affermir sa puissance & d'étendre ses conquêtes, ne donna aucune application à l'étude des beaux arts & des sciences. Quatre ou cinq cens ans s'écoulérent, sans qu'on en fît grand cas à Rome. La philosophie

y étoit absolument ignorée, & [a] l'on n'y connoissoit d'autre éloquence que celle qui vient de la nature & d'un génie heureux, sans le secours de l'art & des préceptes. Les Philosophes & les Rhéteurs Grecs qui passérent à Rome, y portérent avec eux le goût des arts dont ils faisoient profession. Nous avons vû que Paul Emile, dans le voiage qu'il fit en Gréce après avoir vaincu Persée dernier Roi de Macédoine, demanda aux Athéniens de lui choisir un excellent Philosophe pour achever d'instruire ses enfans. AN. R. 585. AV. J.C. 167.

Cette coutume avoit commencé depuis quelque tems à Rome : mais elle y fut bientôt troublée par un Edit donné sous le Consulat de Strabon & de Messala, par lequel il étoit ordonné aux Philosophes & aux Rhéteurs de sortir de Rome. Ces exercices inusités jusques-là, donnoient de l'inquiétude. AN. R. 591. AV. J. 161. Suet. de clar. Rhet. c. 1.

Cinq ou six ans après cet Edit, arrivérent à Rome des Ambassadeurs d'Athénes pour une affaire particuliére. Tous les jeunes Romains qui AN. R. 597. AV. J. C. 155. Plut. in Cat. Cens. p. 349.

a Primò quidem Romani, qui nullum artis præceptum esse arbitrarentur, tantum, quantum ingenio & cogitatione poterant, consequebantur. Cic. lib. 1. de Orat. n. 14.

avoient quelque goût pour l'étude, allérent les voir, & prirent un si grand plaisir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Carnéade sur-tout, l'un de ces Ambassadeurs, qui joignoit à la force de son éloquence beaucoup de grace & de délicatesse, s'acquit une réputation extraordinaire. Toute la Ville retentissoit de ses louanges. On disoit par-tout qu'il étoit arrivé un Grec avec des talens admirables, qui étoit au dessus de l'homme par son grand savoir, & dont l'éloquence également vive & douce inspiroit aux jeunes gens une ardeur pour l'étude, qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs & toutes leurs autres occupations. Les Romains voioient avec grand plaisir leurs enfans s'adonner à cette érudition Grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton, dès le commencement que cet amour des Lettres se glissa dans la ville, en fut très fâché, craignant que les jeunes gens ne tournassent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire. Mais quand il vit que les discours de ces Philoso-

phes, traduits en Latin par un des Sénateurs, couroient dans toute la ville, & y étoient lus avec un applaudissement général, il emploia dans le Sénat tout son crédit pour faire terminer l'affaire qui avoit fait venir ces Ambassadeurs à Rome, & pour hâter leur départ. » Qu'ils s'en retournent dans » leurs Ecoles, disoit-il, & qu'ils y » instruisent, tant qu'ils voudront, » les enfans des Grecs : mais que les » enfans des Romains n'écoutent ici » que les Loix & les Magistrats, com» me ils faisoient avant leur arrivée. « Comme si l'étude de la Philosophie & de l'Eloquence étoit opposée à l'obéissance que l'on doit aux Loix & aux Magistrats.

Le [a] départ & l'absence de ces Philosophes n'éteignirent point l'ardeur pour l'étude que leurs discours avoient allumée dans les esprits. Le goût pour l'éloquence devint la passion de toute la Jeunesse Romaine ; & bien loin que cette passion amortît dans les jeunes gens, comme l'avoit appréhendé Caton, le desir de la gloire mili-

a Auditis oratoribus Græcis, cognitisque eorum literis, adhibitisque doctoribus, incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagraverunt. *Lib. 1. de Orat. n. 14.*

» [illegible]

» [illegible] d'état d

» [illegible] co

» [illegible] les avois faites

Mais il avoue qu'il y joign
compositions Latines, quoi
[illegible]ement.

Par où que Ciceron avoi
quelque âge. Car nous ver
[illegible] que dans le tems de ses
études il ne composoit qu'e
Rhéteurs Latins ne s'étant
établis à Rome, ou n'aiant
que très récemment à y
C'est ce qu'il est tems d'exp
par où j'entrerai dans le
ment des Rhéteurs Latins d
parler dans cet Article.

L. PLOTIUS GAL

LA COUTUME a une

ans, prit tellement faveur à Rome, qu'elle étoit regardée comme l'un des moiens les plus efficaces pour parvenir aux premiéres dignités de la République. Mais elle n'étoit enseignée que par des Rhéteurs Grecs. Ainsi tous les exercices, par lesquels on formoit la Jeunesse, se faisoient dans une langue étrangére; & cependant la langue du pays, c'est-à-dire la langue Latine, étoit presque généralement négligée. Qui ne sent pas combien cet usage étoit, si j'ose le dire, contraire au bon sens & à la droite raison? Car enfin c'étoit en Latin que ces jeunes gens devoient un jour plaider au Barreau, haranguer devant le Peuple, dire leur avis dans le Sénat: c'étoit donc en Latin aussi qu'il faloit leur apprendre à parler & à composer. Je ne dis pas qu'il falût exclure les compositions Grecques. Comme ils ne pouvoient trouver de modéles parfaits d'éloquence que dans les Orateurs Grecs, il leur étoit absolument néceſſaire d'étudier à fond cette langue, & de composer en Grec, pour se former sur de si excellens modéles. Cicéron pratiqua cette coutume, dans un âge même déja avancé, & il

De clar. Orat. n. 310.

en apporte la raiſon. » J'en uſoi
» dit-il, parce que la langue G
» fourniſſant plus d'ornemens,
» tumoit à compoſer de la mên
» niére en Latin. D'ailleurs é
» ſous de très habiles Maîtres
» quence qui tous étoient Gre
» auroient été hors d'état de m'i
» re, & de corriger mes compo
» ſi je ne les avois faites en C
Mais il avertit qu'il y joignoit a
compoſitions Latines, quoique
fréquemment.

J'ai dit que Cicéron avoit po
quelque âge. Car nous verrons
tôt que dans le tems de ſes pre
études il ne compoſoit qu'en Gr
Rhéteurs Latins ne s'étant pas e
établis à Rome, ou n'aiant com
que très récemment à y enſe
C'eſt ce qu'il eſt tems d'expliqu
par où j'entrerai dans le déno
ment des Rhéteurs Latins dont j
parler dans cet Article.

L. PLOTIUS GALLUS

LA COUTUME a une force
impérieuſe, & ce n'eſt point ſans
De clar. Rhet. cap. 2. coup de peine qu'elle céde à la r
même & à l'expérience. Suétone

le témoignage de Cicéron dans une Lettre qui n'existe plus, nous apprend que L. Plotius Gallus fut le premier qui enseigna la Rhétorique à Rome dans la langue Latine. Il le fit avec un grand succès, & eut un grand concours d'auditeurs. AN. R. 658. AV. J.C. 94.

Cicéron alors, encore tout jeune, étudioit la Rhétorique, mais sous des Maîtres Grecs, qui seuls, jusques-là, l'avoient enseignée à Rome. Il s'étoit acquis une si grande réputation parmi ses camarades, que, par une distinction particuliére & pour lui faire honneur, au sortir des Ecoles ils le mettoient toujours au milieu de leur troupe; & les peres de ces enfans, qui leur entendoient tous les jours vanter la vivacité de son esprit, & la maturité de son jugement, alloient exprès dans les Ecoles pour en être témoins par eux-mêmes, ne pouvant croire tout le bien qu'on en raportoit. *Plut. in Cic. pag. 861.*

Ce fut [a] dans ce tems que Plotius ou-

[a] Equidem memoria teneo, pueris nobis primùm Latinè docere cœpisse Lucium Plotium quemdam: ad quem cùm fieret concursus, quòd studiosissimus quisque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant Græcis exercitationibus ali meliùs ingenia posse. *Cic. apud Sueton. de clar. Rhet. cap. 2.*

les Rhéteurs Latins. » Je a leu
» imposé silence, dit-il; non
» m'opposasse, comme quelqu
» me le reprochoient, aux
» des jeunes gens dans l'éloq
» mais au contraire parce qu
» voulois pas qu'on leur gâtât
» & qu'on leur inspirât une h
» qui va jusqu'à l'impudence.
» fin je voiois que chez les R
» Grecs, quelque médiocrité
» rite qu'ils eussent, outre l'exe
» la parole qui fait propreme
» profession, il y avoit un fo
» connoissances solides & esti
» Mais je ne concevois pas c
» nouveaux Maîtres pussent
» dre autre chose à notre Je
» sinon à parler avec un air
» diesse & de confiance, t

a Etiam Latini, si diis placet, hoc biennio magistri dicendi exstiterunt; quos ego Censor edicto meo sustuleram: non quo (ut nescio quos dicere aiebant) acui ingenia adolescentium nollem; sed contrà, ingenia obtundi nolui, corroborari impudentiam. Nam apud Græcos, cuicuimodi essent, videbam tamen esse, præter hanc exercitationem linguæ, doctrinam aliquam & hu dignam scientia rò novos magi intelligebam po nisi ut auderen etiam cum bo conjunctum, sum est magn giendum. Hoc traderetur, & pudentiæ ludus tavi esse Censori gius id serpere dere. *Lib.* 3. n. 93. 94.

» blâ

» blâmable, quand même il se trou-
» veroit joint avec d'autres bonnes
» qualités. Comme donc c'étoit-là
» tout ce qu'on y apprenoit, & que
» leur Ecole, à proprement parler,
» n'étoit qu'une Ecole d'impuden-
» ce, j'ai cru qu'il étoit du devoir
» d'un Censeur d'arréter cet abus,
» & d'en prévenir les suites fâcheu-
» ses.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici, nous montre combien, en matiére d'érudition & de science, les nouvelles méthodes & les nouveaux établissemens trouvent d'obstacles & de contradictions de la part même de personnes fort estimables d'ailleurs, & pleines de bonnes intentions. Mais enfin l'utilité & la vérité l'emportent, & se font jour à travers toutes les difficultés qu'on leur oppose. Quand ces tems d'orage & de trouble sont passés; que les préventions, souvent aveugles & précipitées, ont fait place à de sérieuses & tranquilles réflexions; & que l'on examine les choses de sang froid, on est tout étonné que des pratiques, si utiles en elles-mêmes, aient pu trouver tant d'oppositions. C'est le sort qu'a essuié parmi nous, dans un genre

différent, la Philosophie de I
tes : attaquée si vivement d'abo
depuis presque généralement a
vée.

Il en fut de même à Rome,
port aux Rhéteurs Latins. On c
combien il étoit conforme au b
& à la droite raison de former
xercer les jeunes gens à l'élo
dans une langue qu'ils devoie
jours parler ; & après ces pre
secousses, l'Ecole des Rhéteurs
demeura stable & tranquille,
contribua pas peu au progrès ét
que fit à Rome, dans les anné
vantes, l'étude de l'éloquence.

Les Rhéteurs Grecs cepen
furent point négligés, & ils
grande part à l'avancement
viens de parler. On est surpris
on voit avec quelle ardeur &
empressement les jeunes Rom
loient entendre ces Maîtres,
dans un âge assez avancé. C
avoit commencé de paroitre
reau à l'âge de vingt-six a
plaidoier pour S. Roscius d'
lui acquit une réputation ext
naire. Molon célèbre Rhéteur
étoit venu vers ce tems-là à

De clar. Orat. n. 312.

député par les Rhodiens. Cicéron, tout habile qu'il étoit déja, se rendit son disciple, & se crut heureux & fort honoré de recevoir ses leçons. Après qu'il eut plaidé pendant deux ans, sa santé, ou peutêtre des raisons de politique, l'aiant obligé d'interrompre la plaidoirie, & de faire un voiage dans la Gréce & dans l'Asie, outre plusieurs autres Maîtres d'éloquence qu'il entendit à Athénes & ailleurs, il alla exprès à Rhodes pour se remettre sous la discipline de Molon, afin que cet habile Maître travaillât à réformer & pour ainsi dire à refondre son stile. *Apollonio Moloni se Rhodi rursus formandum ac velut recoquendum dedit.* [a] Molon plaidoit fort bien, & avoit une composition fort belle : mais son principal talent étoit de discerner & de reconnoitre dans

Ibid. n. 315. 316.

Quintil.

a Quibus non contentus, Rhodum veni, meque ad eundem, quem Romæ audiveram, Molonem applicavi; cùm actorem in veris causis, scriptoremque præstantem, tum in notandis animadvertendisque vitiis, & instituendo docendoque prudentissimum. Is dedit operam (si modò id consequi potuit) ut nimis redundantes nos, & superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate & licentiâ, reprimeret, & quasi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio post, non modò exercitatior, sed propè mutatus. Nam & contentio nimia vocis resederat, & quasi deferbuerat oratio. *De clar. Orat. n. 316.*

ceux qui s'adressoient à lui les d
de stile, & il avoit un secret
veilleux pour les encourager p
sages avis & les solides instru
qu'il leur donnoit. Il s'appliqu
je n'oserois dire qu'il y réussit,
Cicéron qui parle) à réprimer e
& à retenir une vicieuse abon
de stile, qui se répandoit avec
de licence au-delà des justes bo
& il m'apprit à ne pas m'aband
à l'ardeur de l'âge, & au feu
imagination qui n'avoit pas enco
le tems de se régler. Cicéron
que, depuis ce tems-là, il se fit
un grand changement, soit po
ton de la voix qu'il ne poussoi
avec tant de véhémence, soit p
stile qui étoit devenu plus exa
plus châtié.

Il faloit que ces jeunes Ro
eussent un desir bien vif de se p
ctionner dans l'éloquence, pour
sujettir à aller entendre ainsi ces
teurs, & pour ne point rougir
milieu d'une réputation déja brill
de se rendre encore leurs discip
& d'avouer qu'ils avoient beso
leur secours. Mais, d'un autre c
il faloit aussi que ces Rhéteurs eu

un mérite bien ſolide & bien reconnu pour s'attirer une telle confiance, & pour ſoutenir l'idée que des hommes, tels que Cicéron, avoient conçue d'eux.

Plotius, le premier des Rhéteurs Latins, qui a donné lieu à tout ce que j'ai dit juſqu'ici, eut ſans doute des Collégues & des Succeſſeurs qui remplirent la même fonction avec honneur. Suétone en raporte quelques-uns: mais comme ils ſont peu connus, je paſſe tout d'un coup à Cicéron, qui n'a pas à la vérité enſeigné de vive voix l'Eloquence, mais qui nous en a laiſſé d'excellens préceptes.

CICÉRON.

CICÉRON, par ſes Traités ſur la Rhétorique, a mérité à juſte titre d'être mis à la tête des Rhéteurs Latins; comme par ſes Harangues, il a mérité de tenir le premier rang parmi les Orateurs.

Ses Traités ſur la Rhétorique ſont: *Trois Livres de l'Orateur*; un livre intitulé ſimplement l'*Orateur*; *un Dialogue ſur les Orateurs illuſtres*, intitulé *Brutus*; deux Livres de l'*Invention*; les *Partitions Oratoires*; l'*Orateur par-*

fait ; & les *Topiques.* Dans ce déno
brement des Ouvrages de Cicéron
l'Eloquence, je ne suis point l'or
des tems où ils ont été composés.

I. LES TROIS premiers sont des c
d'œuvres parfaits, où régne souve
nement ce qu'on appelle l'*Urb*
Romaine, qui répond à l'Atticism
Grecs, c'est-à-dire à ce qu'il y a
parmi eux de plus fin, de plus délic
plus spirituel, en un mot de plus
yé pour les pensées, pour les ex
sions, pour les tours.

Les trois Livres *de l'Orateur*
à proprement parler, la Rh
que de Cicéron : non une Rh
que séche, hérissée de précept
dénuée de tout agrément ; ma
joint à la solidité des principes
réflexions tout l'art, toute la
tesse, toutes les graces dont un
matiére est susceptible. Il a co
cet ouvrage à la priére de Q. C
son frére, qui désiroit avoir de lu
que chose de plus parfait que le

a Vis enim, quoniam quædam pueris aut adolescentulis nobis ex commentariolis nostris inchoata atque rudia exciderunt, vix hac ætate digna & hoc usu quid iisdem de litius à nobis pe proferri. *De or* n.).

de l'Invention qui étoient le premier fruit de sa jeunesse, & peu dignes de la réputation où il étoit ensuite parvenu. Pour éviter l'air & la sécheresse de l'Ecole, il traite cette matiére par Dialogues, où il fait paroitre pour Interlocuteurs tout ce que Rome avoit de plus grands hommes & de plus estimés pour l'esprit, pour l'érudition & pour l'éloquence. Le tems où l'on suppose que se sont tenus ces Dialogues, est la 662e année depuis la fondation de Rome, 90 ans avant Jesus-Christ, sous le Consulat de L. Marcius Philippus & de Sex. Julius César.

Ce genre d'écrire, j'entends les Dialogues, est d'une extrême difficulté : parce que, sans parler de la variété des caractéres qui doivent se soutenir par-tout également, & ne jamais se démentir ; il faut y réunir deux choses, qui paroissent presque incompatibles, l'air simple & naturel d'entretiens familiers avec le stile noble d'une conversation de gens d'esprit. Platon passe pour celui de tous les Auteurs anciens qui a le mieux réussi dans les Dialogues. On peut certainement, pour ne rien dire de

plus, lui égaler Cicéron, sur-tout da
les Traités dont il s'agit ici. Je ne
si mon estime & mon amour pour
Orateur, dont je pourrois dire c
j'ai été nourri dès ma plus tendre
fance, me préviennent & m'aveugl
en sa faveur ; mais il me semble qu
trouve dans ses Entretiens un go
un sel, un esprit, une grace, un
turel, qu'on ne se lasse point d'y
mirer.

Le troisiéme des Livres dont je
le, traite, entre autres sujets
choix & de l'arrangement des m
matiére séche & désagréable en
même, mais qui fut d'une grande
lité pour l'Eloquence Latine, &
marque mieux que toute autre
le profond génie, & les vûes
dues de cet Orateur. Quand il
dans le Barreau, il trouva l'Eloqu
Latine absolument dénuée d'un a
tage, qui relevoit infiniment cel
Grecs, à laquelle il avoit donné
son application, & dont il s
toutes les beautés, comme si ç
été sa langue propre & natur
tant il se l'étoit rendu familiér
une étude sérieuse & profonde
avantage étoit le son, le nombr
cad

adence, l'harmonie, dont la langue
recque eſt plus ſuſceptible que tou-
s les autres, & qui lui donne ſur
es par cet endroit une ſupériorité
onteſtable. Cicéron, qui étoit un
ien extrêmement zélé pour l'hon-
r de ſa patrie, entreprit de lui fai-
art de cet avantage, dont juſques-
s Grecs ſeuls avoient été en poſ-
on.

a ſentit que les mots, ſembla-
à une cire molle, ont une flexibi-
merveilleuſement propre à pren-
outes ſortes de formes ; de ſorte
n les manie & qu'on les tourne
me on veut. La preuve en eſt que
r toutes les différentes eſpéces de
, qui ſont en fort grand nombre ;
r tous les différens ſtiles, le ſim-

hil eſt tam tenerum,
tam flexibile, ne-
uod tam facilè ſe-
r quocumque ducas,
Oratio. Ex hac ver-
x eadem diſpares nu-
conficiuntur ; ex hac
ſoluta variis modis
rumque generum ora-
Non enim ſunt alia
onis, alia conten-
s verba : neque ex
genere ad uſum quo-
num, alio ad ſce-
pompamque ſumuntur : ſed ea nos cùm jacentia ſuſtulimus è medio, ſicut molliſſimam ceram ad noſtrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves ſumus, tum ſubtiles, tum medium quiddam tenemus : ſic inſtitutam noſtram ſententiam ſequitur orationis genus, idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & flectitur. *De Orat. lib.* 3. *n.* 176. 177.



leur plaît.

Cicéron, bien persuadé d
cipe, dont la lecture & l'étu
des Auteurs Grecs lui avoit
preuve sensible, ou plutôt
puisé dans la nature même
d'ajouter à la langue Latine
ment, dont, jusqu'à son t
avoit été absolument destit
vint à bout si heureusement
tement, qu'en peu d'année
une forme toute nouvelle,
est sans exemple, arriva
coup, en ce genre, à une s
perfection. Car on sait que da
& dans les sciences, pour l'
le progrès est lent, & n'arriv
degrés à une pleine maturité

du discours. Cicéron saisit tout d'un coup le beau & le parfait, & introduisit dans sa langue, par l'heureux arrangement des mots, une douceur, une grace, une majesté, qui l'égalérent presque à la langue Grecque, & dont l'oreille est encore agréablement flatée, pour peu qu'on ait de goût & de sensibilité pour le son & pour l'harmonie. Il n'est donc pas étonnant que ce grand Orateur, pour assurer à sa langue ce nouvel avantage qu'il lui avoit procuré, & pour lui en perpétuer l'usage & la possession, ait crû devoir traiter à fond cette matiére. Il entre effectivement sur ce sujet, dans un détail infini, qui ne peut plus nous être agréable, à nous pour qui cette langue est étrangére; mais qui étoit alors extrêmement utile & important; & l'on sent bien qu'il a traité cette matiére avec un soin particulier, & qu'il a fait usage de toutes ses lumiéres pour la mettre dans tout son jour. Aussi Quintilien remarque-t-il que [a] parmi ses ouvrages de Rhétorique, cette partie est celle qu'il a le plus travaillée.

[a] Cui (M. Tullio) nescio an ulla pars hujus operis sit magis elaborata. Lib. IX. cap. 4.

On a rendu le même service à notr
langue ; & , si je ne me trompe , c'e
Balzac qui a senti le premier, & qui
fait sentir aux autres, combien elle e
susceptible de nombre, d'harmonie,
de cadences gracieuses. Depuis lui cet
partie de la composition s'est beauco
perfectionnée : M. Fléchier en partic
lier, & tous nos bons Auteurs, ne no
laissent rien à desirer sur cet article
est bien important d'y rendre les jeu
gens attentifs, & d'accoutumer le
oreilles à discerner par un vif & pro
sentiment ce qu'il y a de doux &
gréable, ou de dur & de malsoni
dans l'arrangement des mots. Le T
té que M. l'Abbé d'Olivet vien
donner sur la Prosodie Françoise,
être pour cela d'un grand usage.

J'ai déja dit que les trois Livr
l'Orateur pouvoient être reg
comme la Rhétorique de Cicéron
effet il y a fait entrer presque to
préceptes de cet Art, non dans l'
ordinaire & didactique de l'Ecole
d'une maniére plus libre, & qu
soit moins étudiée ; & il les a ac
pagnés de réflexions qui en rel
infiniment le prix, & qui en mo
le véritable usage.

II. LE LIVRE intitulé l'*Orateur*, le céde point en beauté ni en solité aux précédens. Cicéron y donne dée d'un Orateur parfait, non tel 'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il ut être. Il [a] faisoit un cas particur de cet Ouvrage, qu'il regardoit ec une sorte de complaisance, & où ne dissimuloit point qu'il avoit mis it son esprit, & emploié toute la ce de son jugement : c'est beaucoup . C'est ainsi qu'il s'en explique luine en écrivant à un ami qui avoit goûté cet Ouvrage, & il consent le jugement qu'on en portera en ou en mal, fixe de la même mae la réputation de l'Auteur. Il te, (je dis ceci pour nos jeunes) qu'il souhaite que le jeune Lep- qui étoit le fils de son ami, comce déja à lire des Ecrits de ce genvec quelque plaisir ; parce que, oique son âge ne lui permette pas

a Oratorem meum tante à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quia sic persuadeo, me, quicquid habuerim judicii, in illum librum contulisse. Qui si est talis, qualem tibi videri scribis; ego quoque aliquid sum. Sin aliter, non recuso quin quantum de illo libro, tantumdem de judicii mei fama detrahatur. Leptam nostrum cupio delectari jam talibus scriptis. Et si abest maturitas ætatis, jam tamen personare aures ejus hujusmodi vocibus, non est inutile. *Epist.* 19. *lib.* 6. *ad Fam.*

ires tant Grecs que Latins, qu
paru jusqu'à son tems : car
point mention de ceux qui ét
core vivans, excepté de Cés
Marcellus. Cet ouvrage fut
peu de tems avant le précé
peutêtre la même année.

Dans le long dénombreme
Livre renferme, & où Cicé
que en particulier le stile d
grand nombre d'Orateurs, o
une variété admirable de po
de caractéres, qui roulent to
même matiére, sans jamais po
ressembler. Il y joint de tems
des réflexions & des espéces d
sions, qui y ajoutent un gra
& qui peuvent être d'un gran
pour former l'Orateur.

IV. Le Traité *du gen
teur le plus parfait*, est fort c

rateur les emploie ſelon l'exigence des ſujets. Pour en convaincre ceux qui penſoient autrement que lui, il traduiſit les célébres plaidoiers d'Eſchine contre Démoſthéne, & de Démoſthéne contre Eſchine. L'Ouvrage dont il s'agit ici n'étoit qu'une eſpéce de Préface pour cette Traduction, dont la perte ne peut être trop regrettée.

V. LES *Topiques* de Cicéron contiennent la méthode de trouver les argumens par le moien de certains termes qui les caractériſent & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique*, ou *Lieux de Logique*. C'eſt un art dont l'invention ou la perfection eſt dûe à Ariſtote. Ce fut pour expliquer le Traité où ce Philoſophe en parle, que Cicéron compoſa celui-ci à la priére d'un Juriſconſulte de ſes amis, nommé Trébatius. Une choſe remarquable dans cet Ouvrage, pour montrer le génie, la mémoire, & la facilité de Cicéron, c'eſt qu'il n'avoit point le Livre du Philoſophe Grec, lorſqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voiage, & ſur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce Livre. Il rappella dans ſa mémoire l'Ouvrage d'Ariſtote, il l'expliqua, & envoia à ſon ami ce

Τόπος. *Locus.*

Topic. n. 5.

qu'il avoit fait. Il faloit le bien savoir, & l'avoir bien présent à l'esprit pour travailler dessus de pure mémoire.

VI. LES *Partitions Oratoires* so une très bonne Rhétorique, donné par divisions & soudivisions des ma tiéres, (ce qui est la raison du titre d'un stile fort simple, mais clair, su cint, & élégant, très proportion à la portée de ceux qui commencen de telle sorte qu'on peut s'en ser utilement en y joignant des exemple au lieu que Cicéron n'a pas jugé à p pos d'y en mettre.

VII. LES LIVRES DE RHÉTORIQ ou *de l'Invention Oratoire*, sont c tainement de Cicéron. Il n'en r que les deux premiers: les deux au sont perdus. J'ai déja remarqué q les composa pendant sa jeunesse, que lui-même, dans la suite, les t va peu dignes de sa réputation.

De Orat. lib. 1. n. 5.

La Rhétorique à Hérennius.

IL N'EST PAS aisé de savoir qu l'Auteur des quatre Livres de I torique adressés à Hérennius, & q voit à la tête des Ouvrages de Cicé

Dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en ſait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. C'eſt une Rhétorique dans les formes, dont le ſtile, quoique ſimple & familier, eſt pur & Cicéronien; & c'eſt ce qui a fait croire à quelques perſonnes que cet Ouvrage eſt de Cicéron: mais ce ſentiment ſouffre bien des difficultés.

SÉNÉQUE LE RHÉTEUR.

SÉNÉQUE, dont nous parlons ici, naquit à Cordoue en Eſpagne environ l'an 700 de la ville de Rome, 53 ans avant Jeſus-Chriſt. Son ſurnom étoit *Marcus*. Il vint s'établir à Rome ſous le régne d'Auguſte. Il y amena, avec ſa femme nommée *Helvie*, trois fils qu'il avoit. L'un, qui s'appelloit *Méla*, fut pere du Poéte Lucain; le Philoſophe ſe nommoit *Lucius*; le nom du troiſiéme étoit *Novatus*: mais celui-ci aiant paſſé dans une autre famille par adoption, prit les noms de ſon pere adoptif *Junius Gallio*. Il eſt parlé de ce dernier dans les Actes des Apôtres. *Act.* 18. 12

Sénéque le pere avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que

Latins, avoient dit ou pensé de plu remarquable sur différens sujets qu'i avoient traités comme à l'envi les ur des autres, pour s'exercer à l'El quence selon la maniére de ces tem là. De dix Livres de *Controverses* ou *Plaidoiers* que contenoit ce Recueil peine en reste-t-il cinq, qui sont t défectueux. Avec les Livres des Co troverses, il y a aussi un Livre de D libérations, qu'on met à la tête autres, quoiqu'on sache que Sénéc ne le donna qu'après.

Ces Ouvrages de Sénéque donn lieu à M. Gibert d'expliquer a beaucoup d'ordre & de clarté l'esti & l'usage qu'on faisoit autrefois la *Déclamation*. J'insérerai ici ce p Traité presque tout entier. Il ser beaucoup à entendre ce qui sera dans la suite sur la maniére dont Rhéteurs formoient les jeunes ger l'Eloquence.

Déclamation est un mot connu [a] Horace, & encore plus dans [b] Ju

a Trojani belli scriptorem....
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi.
Horat. Epist. 2. *lib.* 1.

b Ut pueris placeas, & declamatio fias.
Juven. Satyr. 10.

nal; il ne [a] le fut point à Rome avant Cicéron & Calvus. On appelloit ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'Eloquence, & dont les sujets, vrais ou inventés, étoient tantôt dans le genre Délibératif, tantôt dans le Judiciaire, rarement dans le Démonstratif. Les discours que l'on faisoit sur ces sujets, étoient une image de ce qui se passe dans les Conseils ou au Barreau.

La Déclamation fut la voie que prit [b] Cicéron, encore jeune, pour devenir Orateur; & pour lors ce fut dans la langue Grecque. Il en fit encore usage dans un âge plus avancé, mais en Latin. Il continua cet exercice lors même que les troubles de l'Etat lui eurent fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à Cassius & à Dolabella, ou à d'autres, les harangues qu'il n'avoit ainsi composées que pour s'exercer. C'étoit l'exercice commun de tous ceux qui aspiroient à l'éloquence, ou qui vouloient s'y perfectionner, c'est-à-dire des premiéres personnes de l'E-

Cic. lib. 7. Epist. 33. ad Famil.
Orat. n. 31.

a Apud nullum auctorem antiquum, ante ipsum Ciceronem & Calvum, inveniri potest. *Senec. Controv. lib. 1.*

b Cicero ad Præturam usque græcè declamavit, latinè verò senior quoque. *Sueton. de clar. Rhet.*

tat. Ils s'y appliquoient sous les
de Cicéron, & profitoient de se
Hirtius [a] *& Dolabella*, dit Cicé
viennent chez moi déclamer; &
vais chez eux faire bonne chère. I
noient chez lui, ou réciter leur
cours, ou les corriger; & enfi
alloit souper chez eux, leur table
meilleure que la sienne.

Suet. de
.r. i het. Le grand Pompée s'appliqu
très sérieusement à la Déclamati
avant les guerres civiles, pour
tre en état de répondre à Curio
le talent vendu aux intérêts d
donnoit de l'inquiétude au pa
traire. Marc-Antoine en fit d
pour répondre à Cicéron; &
vien, au siége même de Modé
terrompit pas cet exercice. Il
souvenir qu'à Rome, soit da
nat, soit devant le Peuple, l'él
décidoit ordinairement des p
portantes affaires, & par là
d'une absolue nécessité pour
vouloient s'y rendre puissans.

Epist. 21.
lib. 16. ad
Famil. Je laisse Cicéron le fils, qui

a Hirtium ego & Dolabellam dicendi discipulos habeo, cœnandi magistros. Puto enim te audisse . . . illos clamitare, n cœnitare. Ep

aussi en Grec & en Latin, à l'imitation de son pere, mais qui ne réussit pas de même.

On attribue l'invention de la Déclamation à Démétrius de Phalére : & Plotius Gallus, dont nous avons parlé ci-dessus, en transporta le premier l'usage dans la langue Latine.

C'étoit, selon cette idée générale de la Déclamation, que tous les amateurs de l'Eloquence, soit Grecs soit Latins, s'assembloient chez d'habiles gens, tels, par exemple, qu'étoit Sénéque ; & que là ils prononçoient des discours sur les sujets dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle mémoire du monde. Il cite plusieurs exemples de personnes qui l'avoient eue excellente. Cynéas Ambassadeur de Pyrrhus, aiant eu à son arrivée audience du Sénat, salua le lendemain par leurs noms tous les Sénateurs, & tous ceux du peuple qui avoient assisté en grand nombre à cette audience. Un particulier aiant entendu réciter un poéme, pour embarrasser celui qui l'avoit composé, prétendit que c'étoit son Ouvrage, & pour preuve le répéta tout entier sans hésiter, ce que ne put faire l'Auteur même. Hor-

Senec. in Praef. Controv.



moire de Séneque n'étoit g
admirable. Il dit que, c
nesse, il répétoit jusqu'à
mots, après les avoir sim
tendus; & il les répétoit da
ordre qu'on les lui avoit re
par ce merveilleux talent
ce qu'on avoit dit de plus c
toutes les Déclamations qu
tendues, s'étoit si bien im
son esprit, que lontems a
un âge fort avancé, il se
état de rappeller tant de mo
tachés, & les rédigea par
l'usage de ses fils, & pou
mettre à la postérité.

J'aurai lieu dans la suite d
comment les Déclamations
rent à faire dégénérer & à
le goût de la saine Eloquen

Dialogue sur les Orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence.

L'AUTEUR de cet Ouvrage est inconnu. Quelques-uns le donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, mais sans beaucoup de fondement. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il prouve de l'esprit & du talent dans son Auteur, quel qu'il puisse être, & mérite d'avoir place parmi les Ouvrages qui sont le plus estimés depuis l'heureux siécle d'Auguste, de la pureté & de la beauté duquel pourtant il faut avouer qu'il est fort éloigné. On y trouve de très beaux endroits. Ce qu'il dit pour relever la profession des Avocats, me paroit de ce genre. Il faut se souvenir que c'est un payen qui parle.

» Le [a] plaisir que cause la profes-
» sion de l'Eloquence, n'est point,
» dit-il, un plaisir rapide & passager;
» il se renouvelle tous les jours, &
» presque à tous les momens. En effet,
» quoi de plus doux pour une ame

a Ad voluptatem oratoriæ eloquentiæ transeo, cujus jucunditas non uno aliove momento, sed omnibus prope diebus, & prope omnibus horis contingit. Quid enim dulcius libero & ingenuo animo, & ad voluptates honestas nato, quàm videre plenam semper & frequentem domum concursu



» crédit, mais à la pro
» qu'on vient rendre
» Les plus grandes rich
» éclatantes dignités,
» d'aussi flateur que cet
» lontaire que des h
» ment respectables par
» & par leur âge vienn
» mérite & au savoir
» souvent encore jeun
» fois dénué des biens
» en implorant le secou
» quence soit pour eu
» pour leurs amis, &
» milieu de cette afflu
» dont ils sont environ

splendidissimorum hominum? Idque scire non pecuniæ, non orbitati, neque officii alicujus administrationi, sed sibi ipsi dari? Illos quinimo orbos, & locu-

gentiu
poten
specta
& sen
tia su
rum

a de plus estimable & de plus ex-
llent leur manque ? Que dirai-je
ce vif empressement des citoiens
lui faire cortége au sortir de sa
aison, & à son retour ? de ces
ombreux auditoires, où tous les
eux sont attachés sur un seul hom-
e, & où régne un profond silen-
, qui n'est interrompu que par des
is d'admiration & par des applau-
ssemens ? enfin de cet empire sou-
erain qu'il exerce sur les esprits,
n leur inspirant tels sentimens qu'il
i plait ? Rien de plus glorieux &
e plus frapant que ce que je viens
e dire. Mais il est encore un autre
laisir plus intérieur & plus vif, &
ui n'est senti que de l'Orateur. S'il
pporte un discours travaillé à loi-
r & composé avec soin, sa joie,
ussi bien que sa diction, a quel-
ue chose de plus ferme & de plus

iis veneratio ! quod
ium consurgendi assi-
lique inter tacentes, in
n conversos ! coire po-
m, & circumfundi co-
, & accipere affectum
ocumque orator indue-
Vulgata dicentium gau-
& imperitorum quo-
... exposita percen-
... & tan-

tùm ipsis orantibus nota,
majora sunt. Sive accura-
tam meditatamque affert
orationem, est quoddam,
sicut ipsius dictionis, ita
gaudii pondus & constan-
tia. Sive novam & recen-
tem curam non sine aliqua
trepidatione animi attule-
rit, ipsa solicitudo com-
mendat eventum, & leno-



» assuré. S'il n'a pu se préparer à sa » cause que par quelques momens de » réflexion, l'inquiétude même qu'il » ressent lui rend le succès plus doux, » & est un assaisonnement plus pi- » quant au plaisir qu'il goûte. Mais ce » qui le flate le plus agréablement, c'est » le succès d'un discours sans prépara- » tion, & hazardé sur le champ. Ca » il en est des productions de l'espri » comme de celles de la terre. L » fruits qui n'ont rien couté & q » viennent d'eux-mêmes, sont p » agréables que ceux qu'il a falu ach » ter par beaucoup de peine & de » vail. «

On ne peut nier, ce me semble, q n'y ait dans cette description b coup de pensées ingénieuses & des, d'expressions fortes & énergiq de tours vifs & éloquens. Peutêtı a-t-il un peu trop d'esprit & de lant; mais c'étoit le défaut du siéc

J'ajouterai encore ici un fort be droit, où l'Auteur met la mau éducation des enfans entre les p

cinatur voluptati. Sed extemporalis audaciæ, atque ipsius temeritatis vel præcipua jucunditas est. Nam ingenio quoque, sicut in agro, qu alia diu serantur ac borentur, gratior quæ sua sponte na *Cap. 6.*

pales causes de la corruption de l'éloquence.

» Qui [a] est-ce qui ignore que ce qui » a fait dégénérer l'éloquence & les » autres arts de leur ancienne gloire, » n'est point la disette de bons esprits; » mais la langueur où est tombée la » Jeunesse, la négligence des peres & » meres à élever leurs enfans, l'i» gnorance des Maîtres chargés de » leur instruction, enfin l'oubli & le » mépris du goût ancien ? Ces maux, » qui ont pris leur naissance dans » Rome, se sont répandus de la Ville » dans l'Italie, & ont infecté toutes » les Provinces....

» Autrefois, dans chaque maison, » un enfant, né d'une chaste mere, » n'étoit point livré à une nourrice » achetée parmi les esclaves, mais » étoit nourri & élevé dans le sein de

a Quis ignorat & eloquentiam & ceteras artes descivisse ab ista vetere gloria, non inopia hominum, sed desidia juventutis, & negligentia parentum, & inscientia præcipientium, & oblivione moris antiqui; quæ mala primùm in urbe nata, mox per Italiam fusa, jam in provincias manant...

Jam primum suus cuique filius, ex casta parente natus, non in cella emptæ nutricis, sed gremio ac sinu matris educabatur; cujus præcipua laus erat, tueri domum, & inservire liberis. Eligebatur autem aliqua major natu propinqua, cujus probatis spectatisque moribus omnis cujuspiam familiæ soboles committebatur; coram qua neque dicere

» sa propre mere, dont le mérite é
» louange étoit de veiller sur sa r
» son, & sur ses enfans. On cho
» soit dans la famille quelque par
» âgée, d'une probité & d'une v
» reconnue, aux soins de laquell
» confioit tous les enfans de la r
» son, & en présence de qui l'on
» soit rien dire ni faire qui fût
» traire aux bonnes moeurs. Elle t
» voit le moien de méler, non se
» ment dans leur étude & leur
» vail, mais dans leurs jeux mên
» dans leurs récréations, un ce
» air de modestie & de retenue,
» en tempéroit la vivacité. C'est
» que nous avons appris que Co
» lie mere des Gracques, Aurél
» César, Attia d'Auguste, avoient
» soin de leurs enfans, & les av
» mis en état de paroitre avec

fas erat quod turpe dictu, neque facere quod inhonestum factu videretur. Ac non studia modò curasque, sed remissiones etiam lususque puerorum, sanctitate quadam ac verecundia temperabat, Sic Corneliam Gracchorum, sic Aureliam Cæsaris, sic Attiam Augusti matrem præfuisse educationibus, ac produxisse principes liberos accepimus. Qu: plina ac severitas e nebat, ut sincera tegra & nullis pravi detorta uniuscujus tura, toto statim arriperet artes. hc &, sive ad rem mili sive ad juris scie sive ad eloquent dium inclinasset, lum ageret, id uni hauriret. *Cap*. 28.

» dans le monde. Le but de cette édu-
» cation mâle & robuste étoit de faire
» ensorte que l'esprit de ces enfans,
» conservé dans toute sa pureté & son
» intégrité naturelle, & n'étant infecté
» d'aucun mauvais principe, saisît
» dans la suite avec avidité l'étude des
» arts & des sciences; & que, soit
» qu'ils prissent le parti des armes, ou
» qu'ils étudiassent les loix, ou qu'ils
» tournassent du côté de l'éloquence,
» ils pussent s'appliquer chacun uni-
» quement à leur profession, & s'y
» rendre parfaitement habiles.

» Mais [a] maintenant, dès qu'un enfant
» est né, on le livre à quelque esclave
» Grecque, à laquelle on joint un ou
» deux serviteurs des plus vils, & des
» moins capables d'aucun emploi sé-
» rieux. Dans cet âge tendre & suscep-
» tible de toutes les impressions, il n'en-
» tend que les contes frivoles & sou-
» vent licentieux des valets. Aucun
» d'eux ne fait attention à ce qu'ils di-
» sent ou font devant leur jeune maître.

a At nunc natus infans delegatur Græculæ alicui ancillæ, cui adjungitur unus aut alter ex omnibus servis plerumque vilissimus, nec cuiquam serio ministerio accommodatus. Horum fabulis & erroribus teneri statim & rudes animi imbuuntur. Nec quisquam in tota domo pensum habet quid coram

» Et comment voudroit-on qu'ils j
» sent attentifs, les parens eux-mé
» accoutumant leurs enfans, non
» modestie & à la pudeur, mais à 1
» sorte de liberté & de licence :
» s'ensuit peu-à-peu un air d'impu
» ce déclarée, qui fait qu'ils n'on
» cun égard ni pour eux-même:
» pour les autres. Il y a, outre cel
» vices propres & particuliers à
» Ville, qui semblent presque nés
» eux dans le sein de leurs mere
» goût pour les spectacles du thé
» pour les combats des gladiateurs,
» les courses de chariots. Parmi le:
» nes gens, & presque générale
» dans toutes les compagnies, n'
» pas là ce qui fait le sujet le plus
» naire des conversations ? Croi
» qu'un esprit rempli & obsédé d
» frivoles amusemens, soit fort
» ble de s'occuper d'études sérieu

infante domino aut dicat, aut faciat; quando etiam ipsi parentes nec probitati neque modestiæ parvulos assuefaciunt, sed lasciviæ & libertati: per quæ paulatim impudentia irrepit, & sui alienique contemptus. Jam verò propria & pecularia hujus urbis vitia pene in utero matris concipi mihi videntur, histrionalis favor ; diatorum, equo studia. Quibus oc & obsessus animu tulum loci bonis relinquit ? quorur que inveneris qu quidquam aliud lo quos alios adoles rum sermones exc si quando auditor vimus ? *Cap. 29.*

Ces deux morceaux sont plus que suffisans pour donner aux Lecteurs quelque idée de cet Ouvrage, & pour leur faire regretter qu'il ne soit pas parvenu jusqu'à nous en entier.

Ce Dialogue peut se diviser en trois parties. La premiére nous présente un Avocat & un Poéte qui sont aux prises sur la prééminence de leur Art, & qui font l'éloge, l'un de l'Eloquence, l'autre de la Poésie. La seconde partie est, pour ainsi dire, un Plaidoier du même Avocat, il se nomme Aper, en faveur des Orateurs de son tems contre les anciens. Il vivoit du tems de Vespasien, & étoit à la tête du Barreau. La troisiéme partie de l'Ouvrage est une recherche des causes de la chute ou de la corruption de l'Eloquence. Les Interlocuteurs sont Messala, Secundus, Maternus, Aper. Tout ce que disoit Secundus s'est perdu, avec une partie de ce que disoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet Ouvrage, sans parler de quelques autres endroits défectueux.

QUINTILIEN (*Marcus Fabius Quintilianus.*)

JE RÉDUIRAI à trois points ce

que j'ai à dire sur Quintilien. D'a
je raporterai ce qu'on sait de so
stoire. En second lieu, je parler
son Ouvrage, & en tracerai le
Enfin j'exposerai la maniére d'in
re la Jeunesse & d'enseigner la R
rique, usitée de son tems.

I. *Histoire de ce qu'on sait d Quintilien.*

IL PAROIT que Quintilien est
seconde année de l'Empereur Cl
qui est la quarante-deuxiéme de
Christ. M. Dodwel le conjecture
dans ses annales sur Quintilien
sera mon guide par raport à la
nologie, sur ce qui regarde la n
ce, la vie, & les occupations de
Rhéteur, qu'il a rangées dans un
fort clair, & fort vraisemblabl

On dispute sur le lieu de sa
Plusieurs disent qu'il étoit de Ca
ris ville d'Espagne sur l'Ebre,
mée présentement *Calahorra*. D
croient avec assez de fondement
étoit né à Rome.

On ne sait point certaineme
étoit fils, ou petit-fils de l'O
Fabius dont Sénéque le Pere a di
que chose, & qu'il a mis au n

Senec. Controv. lib. 5. in Praef.

le ces Orateurs dont la réputation meurt avec eux.

Quintilien fréquenta sans doute à Rome les Ecoles des Rhéteurs, où la Jeunesse se formoit pour l'Eloquence. Il emploia un autre moien encore plus efficace pour arriver à ce but, qui étoit de se rendre le disciple des grands Orateurs qui avoient le plus de réputation. Domitius Afer tenoit alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentoit pas d'entendre ses plaidoiers au Barreau : il lui rendoit aussi de fréquentes visites ; & ce vénérable Vieillard, qui faisoit l'admiration de son siécle, ne dédaignoit pas d'entrer en conversation avec un jeune homme en qui il voioit de grands talens & de grandes espérances. C'est le service important que peuvent rendre à de jeunes Avocats ceux qui ont vieilli avec gloire dans cette illustre profession, sur-tout lorsqu'ils ont quitté la plaidoirie, & qu'ils se sont retirés. Leur [a] maison alors devient comme l'Ecole publique de la Jeunesse qui aspire à la gloire de l'Elo-

a Frequentabunt ejus domum optimi Juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit, quasi eloquentiæ parens. *Quintil. lib.* 12, *cap.* 11.



que ion but etoit de le forr
ces entretiens le goût & le j
Il lui avoit demandé un jou
d'entre les Poétes il croioit ap
le plus près d'Homére. *Virg*
Afer, *est le second, mais beau*
près du premier que du troisiém
la douleur de voir ce grand l
qui avoit fait si lontems l'hon
Barreau, survivre à sa propr
tation, pour n'avoir pas su
du sage conseil [b] d'Horace,
mieux aimé succomber que se
c'est le reproche qu'on lui f
eum deficere, quàm desinere. D
Afer mourut la 59 année de
Jesus-Christ; & Juvénal vint
de cette même année.

Quintil. lib. 12. cap. 11.

a Utar verbis iisdem, quæ ex Afro Domitio juvenis accepi; qui mihi

accedere; *Secu* quit, *est Virg*. *pior tamen pr*

Deux ans après, Néron envoia Galba dans l'Espagne Tarraconnoise en qualité de Gouverneur. On croit que Quintilien l'y suivit ; & qu'après y avoir enseigné la Rhétorique, & exercé la profession d'Avocat pendant plus de sept ans, il revint à Rome avec lui. AN. J. C. 61.

Ce fut sur la fin de cette année-là même que Galba fut déclaré Empereur, & que Quintilien ouvrit à Rome une Ecole de Rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, & aux gages de l'Etat ; de quoi il eut l'obligation à Vespasien. Car, [a] selon Suétone, ce Prince fut le premier qui assigna sur le Trésor public aux Rhéteurs tant Grecs que Latins des pensions qui montoient par an à douze mille cinq cens livres. Avant cet établissement il y avoit des Maîtres de Rhétorique qui l'enseignoient sans être autorisés du public. Outre ce que ces Rhéteurs recevoient du public, les [b] peres dont ils instruisoient AN. J. C. 68. *Sueton. in Vespas. c. 18.*

a Primus è fisco Latinis Græcisque Rhetoribus annua centena constituit.

b Hos inter sumptus sestertia Quintiliano
Ut multum duo sufficient. Res nulla minoris
Constabit patri quàm filius.
Juvenal. Satyr. 7. lib. 3.

les enfans leur donnoient une som
que Juvénal trouve fort modique
comparaison à celles qu'ils emploie
pour des dépenses frivoles. Car
son lui, rien ne coutoit moins
pere que son fils, & il plaignoit
pour son éducation ; *Res nulla m ris Constabit patri quàm filius.* (
somme montoit à deux cens cinq
te livres : *Duo sestertia.* Quin
remplit la chaire de Rhétorique
dant vingt ans, avec un applau
ment général.

Il exerça en même tems &
un pareil succès la fonction d'
cat, & se fit aussi un grand nom
Quintil. lib. 4. cap. 2. le Barreau. Quand on distribuo
différentes parties d'une cause à
rens Avocats, comme c'étoit a
fois la coutume, on le chargeoit
l'ordinaire du soin d'exposer le fa
qui demande un esprit d'ordre &
grande netteté. Il excelloit aussi
Idem. lib. 6. cap. 2. l'art d'émouvoir les passions ;
avoue, avec cet air de franchis

a Hæc dissimulanda mihi non fuerunt, quibus ipse, quantuscumque sum aut fui, (nam pervenisse me ad aliquod nomen ingenii credo) frequenter motus s me non lacrym deprehenderint. lor, & vero simi *Quintil.*

leſte qui lui étoit naturel, qu'on le voioit ſouvent, lorſqu'il plaidoit, non ſeulement répandre des larmes, mais changer de viſage, pâlir, & donner toutes les marques d'une vive & ſincére douleur. Il ne diſſimule pas que c'eſt à ce talent qu'il devoit la réputation qu'il s'étoit faite au Barreau. En effet, c'eſt par cet endroit principalement que l'Orateur ſe diſtingue, & qu'il enléve les ſuffrages.

Nous verrons bientôt combien il étoit propre pour inſtruire la Jeuneſſe, & comment il venoit à bout de s'en faire aimer & reſpecter. Entre pluſieurs illuſtres diſciples qui fréquentérent ſon Ecole, Pline le Jeune eſt celui qui lui a fait le plus d'honneur par la beauté de ſon génie, par l'élégance & la ſolidité de ſon ſtile, par la douceur admirable de ſon caractére, par ſa libéralité envers les gens de Lettres, & ſur-tout par ſa vive reconnoiſſance pour ſon Maître, dont il lui donnera une illuſtre preuve dans la ſuite.

Après avoir emploïé de ſuite & ſans interruption vingt années, tant pour inſtruire la Jeuneſſe dans l'Ecole, que pour défendre les particuliers dans le

Barreau, il obtint de l'Empereur
mitien la permission de quitte
deux emplois également utiles &
Quintil. lib. 12. cap. 11. nibles. Instruit par le triste exe
de Domitius Afer, son Maître, i
qu'il faloit songer à la retraite
qu'elle lui devînt absolument n
saire, & qu'il ne pouvoit mettre
fin plus honnête à ses travaux qu
renonçant dans un tems où on l
gretteroit : *Honestissimum finem*
bamus, desinere dum desideraremus
lieu que Domitius avoit mieux
succomber sous le fardeau, qu
déposer. C'est à cette occasion
donne aux Avocats un sage co
[a] *L'Orateur*, dit-il, *s'il m'en croit*
tra en retraite avant que de tomber
les piéges de la caducité, & gagn
port pendant que son vaisseau est
bon & entier.

An. J. C. 88. Quintilien n'avoit pourtant
que quarante-six ou quarante
ans, qui est un âge encore verd &
buste. Peutêtre que ses longs tra
avoient commencé d'affoiblir sa f
Quoi qu'il en soit, son loisir n

a Antequam in has ætatis veniat insidias, receptui canet, & in portum integra nave pe *Quintil. lib.* 12. *ca*

point un loisir de langueur & de pa-
resse, mais d'activité & d'ardeur, de sorte qu'il devint, en un certain sens, encore plus utile au Public, qu'il ne l'avoit été par tous ses travaux passés. Car enfin ceux-ci furent renfermés dans les bornes étroites d'un certain nombre de personnes & d'années, au lieu que les Ouvrages qui furent le fruit de son repos, ont instruit tous les siécles : de sorte qu'on peut dire que l'Ecole de Quintilien est demeurée ouverte depuis sa mort à tous les peuples, & qu'elle retentit encore tous les jours des admirables préceptes qu'il nous a laissés sur l'Eloquence.

Il commença par composer un Traité *sur les causes de la corruption de l'Eloquence*, dont on ne sauroit trop regretter la perte. Ce n'est point certainement celui que nous avons sous le titre de *Dialogue sur les Orateurs*. AN. J. C. 89.

Dans le tems qu'il commençoit cet Ouvrage, il perdit le plus jeune de ses deux fils qui n'avoit que cinq ans : & peu de mois auparavant une mort prématurée lui avoit enlevé sa femme, qui n'étoit âgée que de dix-neuf ans, & même un peu moins. *Quintil. in Proœm. l. 6.*

Quelque tems après, pressé par les AN. J. C. 90.

priéres de ses amis, il commenç
grand Ouvrage des *Institutions*
toires, composé de douze Livres
rendrai compte dans la suite.

AN. J.C. 91. *Quintil. in Proœm. l 4. Sueton. in Domit. c. 15.* Il en avoit achevé les trois pren
lorsque l'Empereur Domitien lui
fia le soin de deux jeunes Princ
petits neveux, qu'il destinoit po
succéder à l'Empire. Ils étoient p
fils de Domitille sa sœur, dont la
nommée aussi Domitille, avoit é
Flavius Clémens, cousin germa
l'Empereur : elle en avoit eu les
Princes dont il s'agit. Ce fut une
velle raison pour lui de redoubl
soins pour perfectionner son tr
Il est bon de l'entendre lui-m
l'endroit est remarquable. [a] » Ju
» ci, dit-il en s'adressant à Victo
qui il avoit dédié son Ouvrage,
» crivois seulement pour vous &
» moi ; & renfermant ces instru
» dans notre domestique, quan
» n'auroient pas été goutées du
» blic, je m'estimois trop he

a Adhuc velut studia inter nos conferebamus ; & , si parum nostra institutio probaretur à ceteris , contenti fore domestico usu videbamur , ut tui meique fi plinam formare putaremus. Cùn mihi Domitianus stus sororis suæ delegaverit curan

» qu'elles puſſent être utiles à votre » fils & au mien. Mais depuis que » l'Empereur m'a chargé de l'éduca- » tion de ſes petits-neveux, feroit-ce » faire le cas que je dois de l'approba- » tion d'un dieu, & connoitre le prix » de l'honneur que je viens de rece- » voir, que de ne pas régler ſur cette » idée la grandeur de mon entrepriſe ? » En effet, de quelque maniére que je » la regarde, ſoit du côté des mœurs, » ſoit du côté des connoiſſances & de » l'art, que ne dois-je point faire pour » mériter l'eſtime d'un ſi religieux » Cenſeur, & d'un Prince en qui l'é- » loquence ſuprême eſt jointe à la ſu- » prême puiſſance ? Que ſi l'on n'eſt » point ſurpris de voir les plus excel- » lens Poétes non ſeulement invo- » quer les Muſes au commencement » de leur Ouvrage, mais implorer de » nouveau leur aſſiſtance lorſque dans » la ſuite il ſe préſente quelque im-

ſatis honorem judiciorum cœleſtium intelligam, niſi ex hoc quoque oneris magnitudinem metiar. Quis enim mihi aut mores excolendi ſit modus, ut eos non immeritò probaverit ſanctiſſimus Cenſor! aut ſtudia, ne feſelliſſe in his videar Principem, ut in omnibus, ita in eloquentia quoque eminentiſſimum? Quòd ſi nemo miratur Poetas maximos ſæpe feciſſe, ut non ſolùm initiis operum ſuorum Muſas invocarent, ſed provecti quoque longiùs, cùm ad aliquem graviorem locum veniſſent,

» portant objet à traiter; à combien plus » forte raison doit-on me pardonner, si, » ce que je n'ai pas fait d'abord, je le » fais maintenant, & si j'appelle à mon » secours tous les dieux, particuliére- » ment celui sous les auspices duquel » j'écris désormais, & qui, plus que » tous les autres, préside aux études & » aux sciences ? Qu'il daigne donc m'ê- » tre favorable, & proportionnant ses » bontés à la haute idée qu'il a donnée » de moi par un choix si glorieux & » si difficile à soutenir, qu'il m'inspire » tout l'esprit dont j'ai besoin, & me » rende tel qu'il m'a cru. *Et me, qua- » lem esse credidit, faciat.* «

Il faut avouer qu'il y a, dans ce compliment, beaucoup d'esprit, de noblesse, de grandeur, sur-tout dans la pensée qui le termine : *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Mais est-il possible de pousser plus loin la flaterie & l'impiété, que de traiter de dieu

repeterent vota*, & velut nova precatione uterentur: mihi quoque profectò poterit ignosci, si, quod initio, cùm primùm hanc materiam inchoavi, non fecerim, nunc omnes in auxilium deos, ipsumque imprimis, quo neque præsentius aliud, neque studiis magis propitium numen est, invocem; ut quantum nobis expectationis adjecit, tantum ingenii aspiret, dexterque ac volens adsit, & me, qualem esse credidit, faciat.

un Prince qui étoit un monſtre de vices & de cruautés ? Je ne ſai même ſi dans cette derniére penſée il y a autant de juſteſſe que de brillant : *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Il ne l'étoit donc pas. Et comment ce prétendu dieu a-t-il pu croire qu'il le fût ? Encore ſi, au lieu de relever en lui la régularité & la pureté des mœurs, il s'étoit contenté de faire valoir ſon éloquence, & les autres talens de l'eſprit dont il ſe piquoit, la flaterie ſeroit moins odieuſe. C'eſt ainſi qu'il le loue *Lib.* 10. *c.* 1. dans un autre endroit, où il le met au-deſſus de tous les Poétes. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour lors que les ornemens Conſulaires furent accordés à Quintilien.

Le ſoin de l'éducation des jeunes Princes dont Quintilien ſe trouvoit chargé, ne l'empéchoit pas de travailler à ſon Livre des Inſtitutions Oratoires. La conſidération du fils unique *Quintil. in Proœm. lib.* 6. qui lui reſtoit, dont l'heureux naturel méritoit toute ſa tendreſſe & toute ſon attention, étoit pour lui un puiſſant motif de hâter cet ouvrage, qu'il regardoit comme la plus précieuſe partie de l'héritage qu'il devoit lui laiſſer ; afin, dit-il lui-même, que



avancée lui ravit ce cher fi
ſoit toute ſa joie & toute
tion. Ce fut pour lui, ap
qu'il avoit déja faite du pl
ſes fils, un nouveau cou
qui l'abbattit & le renv
laiſſer de reſſource. Sa d
plutôt ſon déſeſpoir, écla
tes & en reproches cont
mêmes, qu'il accuſa hau
juſtice & de cruauté, déc
voioit bien, après un t
cruel & ſi injuſte que ni l
fans n'avoient point méri
a point de Providence q
les choſes d'ici-bas.

De tels diſcours nou
clairement ce qu'étoit

ctére plus doux, plus ſage, plus raiſonnable, plus vertueux que l'étoit Quintilien, ſelon les régles du paganiſme. Ses Livres ſont pleins d'excellentes maximes ſur l'éducation des enfans, ſur le ſoin que les peres & les meres doivent prendre pour les préſerver des dangers du monde, ſur l'attention que les maîtres doivent apporter pour conſerver en eux le précieux dépôt de l'innocence, ſur le généreux déſintéreſſement que doivent faire paroitre les perſonnes qui ſont en place, enfin ſur le zéle & l'amour du bien public.

Sa douleur auroit été très juſte, ſi elle avoit été modérée; car jamais enfant ne dut être plus regretté que celui-ci. Outre les graces naturelles & les talens extérieurs, un ſon de voix charmant, une phiſionomie aimable, une facilité ſurprenante à bien prononcer les deux langues comme s'il eût été également né pour l'une & pour l'autre; il avoit les plus heureuſes diſpoſitions qu'on puiſſe ſouhaiter pour les ſciences, jointes à un goût & à une inclination pour l'étude qui étonnoit ſes maîtres. Mais les qualités du cœur l'emportoient ſur celles de

l'esprit. Quintilien, qui avoit connu beaucoup de jeunes gens, atteste avec serment qu'il n'avoit jamais vû tant de probité, de naturel, de bonté d'ame, de douceur, & d'honnêteté, que dans ce cher fils. Il fit paroitre pendant une maladie de huit mois une égalité & une fermeté d'ame, que les Médecins ne se lassoient point d'admirer, se roidissant avec force contre les craintes & les douleurs, & sur le point d'expirer, consolant lui-même son pere, & tâchant d'arréter ses larmes. Quel malheur que tant de belles qualités aient été perdues! mais quelle honte & quels reproches, si des enfans chrétiens étoient moins vertueux!

Après avoir fait tréve avec l'étude pendant quelque tems, Quintilien, revenu un peu à lui-même, reprit son Ouvrage; dont il dit que le Public lui devoit savoir d'autant plus de gré, que desormais il ne travailloit plus pour lui-même, ses écrits, de même que ses biens, devant passer à des étrangers. Il acheva enfin son plan en douze Livres. Il n'y avoit guéres mis que deux ans: encore avoit-il employé une grande partie de ce tems-là, non à le composer actuellement,

AN. J. C. 93. *Epist. ad Tryph. bibliop.*

mais à le préparer, en amassant, par la lecture d'une infinité d'Auteurs qui avoient traité le même sujet, tous les matériaux qui devoient y entrer. Et nous avons vû combien ces deux années avoient été remplies pour lui de troubles & de tristes occupations. Il est étonnant, & presque incroiable, comment un Ouvrage si parfait a pu être composé en si peu de tems. Son [a] dessein étoit de suivre le conseil d'Horace, qui, dans son Art Poétique, recommande à ceux qui écrivent de ne pas se presser de rendre publics leurs Ecrits. Il gardoit donc les siens, afin de les revoir à loisir & à tête reposée; de laisser passer ce premier mouvement d'amour propre & de complaisance que l'on a toujours pour ses productions; & de les examiner, non plus en Auteur préoccupé, mais avec le sang froid d'un Lecteur. Il ne put pas résister lontems à l'empressement & à l'avidité du Public, impatient d'avoir ses écrits; & il se vit comme forcé de les lui abandonner

a Usus deinde Horatii consilio, qui in Arte poetica suadet, ne præcipitetur editio, *nonumque prematur in annum*; dabam iis otium, ut refrigerato inventionis amore, diligentiùs repetitos tanquam lector perpenderem.

donner, se contentant de souhaiter un bon succès, & de recommander à son Libraire d'avoir grand soin qu'ils fussent bien exacts & bien corrects. Il dut se passer un an au moins, avant qu'ils fussent en état de paroitre. Nous avons obligation à M. l'Abbé Gédoyn d'avoir mis le Public, par la traduction qu'il a faite de Quintilien, en état de juger du mérite de cet Auteur.

AN. J.C. 94. M. Dodwel croit que ce fut vers ce tems-ci que Quintilien, délivré des soins de son grand Ouvrage qu'il venoit d'achever, songea à un second * mariage, & prit pour femme la petite-fille de Tullius : c'est ainsi que l'appelle Pline le Jeune. Il en eut sur la fin de cette année une fille.

AN. J. C. 96. Domitien, malgré sa divinité prétendue, fut tué dans son palais par Etienne, qui s'étoit mis à la tête des Conjurés. Cet Empereur avoit fait mourir Flavius Clément, alors Consul, son cousin ; & avoit banni Flavie Domitille sa niéce, femme de ce Clément. Il avoit aussi banni sainte Flavie Domitille, fille d'une sœur du

* *Ce second mariage n'est pas certain, mais paroit assez vraisemblable.*

même

même Conſul. Toutes ces perſonnes ſouffrirent pour le nom de Jeſus-Chriſt. La mort de Clément fut ce qui avança le plus celle de Domitien, ſoit par l'horreur & la crainte qu'elle donna à tout le monde, ſoit parce qu'elle anima contre lui Etienne, affranchi, & Intendant des biens de Domitille femme de Clément, dont on l'obligeoit de rendre compte, & on l'accuſoit de n'en avoir pas bien uſé. Nerva ſuccéda à Domitien, & ne régna que ſeize mois & quelques jours. Il eut pour ſucceſſeur Trajan, qu'il avoit adopté, & qui régna vingt ans. AN. J.C. 98.

On ignore tout ce qui regarde Quintilien depuis la mort de Domitien, excepté le mariage de ſa fille, ſuppoſé qu'il en ait eu une. Dès qu'elle fut en âge nubile, il lui donna pour époux Nonius Céler. Pline ſe ſignala dans cette occaſion par une générosité & une reconnoiſſance, qui lui font, ce me ſemble, encore plus d'honneur que ſes Ecrits, quelque excellens qu'ils ſoient. Il avoit étudié l'Eloquence ſous Quintilien. Les Ouvrages qu'il nous a laiſſés ſont une bonne preuve qu'il fut un digne diſ-

ciple d'un ſi grand maître : mais le fait qui ſuit ne marque pas moins ſon bon cœur, & le ſouvenir toujours préſent qu'il conſervoit des ſervices qu'il en avoit reçus. Dès qu'il ſut que Quintilien ſongeoit à marier ſa fille, il crut devoir lui témoigner ſa reconnoiſſance par un petit préſent. La difficulté étoit de le lui faire accepter. Il lui écrivit ſur ce ſujet une Lettre, dont on ne peut trop admirer l'art & la délicateſſe. La traduction que j'en inſére ici, eſt du célébre M. de Sacy.

Lettre de Pline à Quintilien.

» [a] QUOIQUE vous ſoiez très » modeſte, & que vous aiez élevé » votre fille dans les vertus conve» nables à la fille de Quintilien, & » à la petite-fille de Tutilius : cepen» dant, aujourd'hui qu'elle épouſe » Nonius Céler, homme de diſtin» ction, & à qui ſes emplois & ſes » charges impoſent une certaine né-

a Quamvis & ipſe ſis continentiſſimus, & filiam tuam ita inſtitueris, ut decebat filiam tuam, Tutilii neptem : cùm tamen ſit nuptura honeſtiſſimo viro Nonio Celeri, cui ratio civilium officiorum neceſſitatem quandam nitoris imponit à debet, ſecundùm conditiones mariti, veſte, comitatu au-

» cessité de vivre dans l'éclat, il faut » qu'elle régle son train & ses habits » sur le rang de son mari. Ces dehors » n'augmentent pas notre dignité, » mais ils lui donnent plus de relief. » Je sai que vous êtes très riche des » biens de l'ame, & beaucoup moins » de ceux de la fortune que vous ne » devriez l'être. Je prends donc sur » moi une partie de vos obligations ; » &, comme un second pere, je » donne à notre chére fille cinquan» te mille sesterces. (6250 livres.) » Je ne me bornerois pas là, si je » n'étois persuadé que la médiocrité » du petit présent pourra seule ob» tenir de vous, que vous le receviez. » Adieu. «

Cette Lettre de Pline nous apprend une circonstance bien glorieuse pour Quintilien : c'est qu'après vingt années d'exercice public emploiées avec une réputation & un succès étonnant tant à enseigner la Jeunesse, qu'à plaider

geri : quibus non quidem augetur dignitas, ornatur tamen & instruitur. Te porro animo beatissimum, modicum facultatibus scio. Itaque partem oneris tui mihi vindico, & tanquam parens alter puellæ nostræ, conferro quinquaginta millia nummûm : plus collaturus, nisi à verecundia tua sola mediocritate munusculi impetrari posse considerem, ne recusares. Vale. *Epist.* 32. *lib.* 6.

dans le Barreau : après un long séjour à la Cour auprès des jeunes Princes, dont l'éducation devoit lui donner, & lui avoit donné sans doute un grand crédit auprès de l'Empereur ; il n'avoit point amassé de grands biens, & étoit toujours demeuré dans une louable médiocrité. Bel exemple, mais qui est rarement imité !

Satyr. 7. l. 3. Juvénal pourtant fait entendre que Quintilien étoit fort riche, & qu'il avoit un nombre considérable de forêts, d'où il tiroit sans doute un très gros revenu.

Unde igitur tot
Quintilianus habet saltus ?

Il faut nécessairement que ces richesses aient été postérieures au tems où Pline fit à Quintilien le présent dont il a été parlé. On croit qu'elles An. J.C. 118. pouvoient être l'effet de la libéralité d'Adrien lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, car il se déclara le protecteur des Savans. Quintilien avoit alors 76 ans. On ne sait point s'il a vécu lontems après, & l'histoire ne nous apprend rien de sa mort.

2. *Plan & caractére de la Rhétorique de Quintilien.*

ON PEUT dire que la Rhétorique de Quintilien, qu'il intitula *Institutions Oratoires*, est la plus complette que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un Orateur parfait. Il le prend au berceau & dès sa naissance, & le conduit jusqu'au tombeau. Cette Rhétorique est renfermée en douze Livres. Dans le premier il traite de la maniére dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre, puis de ce qui regarde la Grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'École de Rhétorique, & plusieurs questions qui regardent la Rhétorique même, si elle est une science, si elle est utile, &c. On trouve dans les cinq Livres suivans les préceptes de l'Invention & de la Disposition. Les Livres VIII. IX. & X. renferment tout ce qui regarde l'Elocution. Le XI, après un beau chapitre où il s'agit de la maniére de parler convenablement, *de aptè dicendo*, traite de la Mémoire & de la Prononciation. Dans le XII, qui est peutêtre le plus beau de tous, Quin-

tilien marque quelles sont les qualités & les obligations personnelles de l'Avocat comme tel & par raport à la plaidoierie ; quand il doit quitter cette profession ; & à quoi il doit s'occuper pendant sa retraite.

Un des caractéres particuliers de la Rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec tout l'art, toute l'élégance, toute l'énergie du stile qu'il est possible d'imaginer. Il [a] savoit que les préceptes, quand on les traite d'une maniére si nue & si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, & qu'à décharner, pour ainsi dire, le discours, en lui ôtant toute grace & toute beauté, & lui laissant seulement des os & des nerfs, qui n'en font qu'un corps maigre & sec, ou plutôt un squéléte. Il [b] s'appliqua donc à faire entrer dans ses Institutions tout l'agrément dont cet Ouvrage étoit susceptible, non pas, dit-il lui-même, pour faire parade

a Plerumque nudæ illæ artes, nimia subtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quidquid est in oratione generosius, & omnem succum ingenii bibunt, & ossa detegunt, quæ ut esse & astringi nervis suis debent, sic corpore operienda sunt. *Quintil. in Proœm. lib.* 1.

b In ceteris admiscere tentavimus aliquid nitoris, non jactandi ingenii gratia, (namque in id eligi materia poterat uberior) sed ut hoc ipso alli-

d'esprit, car il pouvoit choisir un sujet qui y fût plus propre ; mais afin que les jeunes gens, invités par l'attrait du plaisir, s'appliquassent plus volontiers à la lecture & à l'étude de ses préceptes, qui, dénués de grace & d'ornement, ne manqueroient pas, en blessant la délicatesse de leurs oreilles, de rebuter aussi leur esprit. En effet, on voit dans ses Ecrits une grande richesse de pensées, d'expressions, d'images, & sur-tout de comparaisons, qu'une imagination vive & ornée d'une profonde connoissance de la nature lui fournit à propos, sans jamais s'épuiser, ni tomber dans des redites ennuieuses : comparaisons, qui jettent dans les préceptes, souvent obscurs & desagréables par eux-mêmes, une clarté & une grace qui en écartent tout ennui & tout dégoût.

Le [a] principal but de Quintilien, dans sa Rhétorique, a été de s'oppo-

cèremus magis juventutem ad cognitionem eorum quæ necessaria studiis arbitrabamur, si ducti jucunditate aliqua lectionis, libentius discerent ea, quorum ne jejuna atque arida traditio averteret animos, & aures (præsertim tam delicatas) raderet, verebamur. *Quintil. lib. 3. cap. 1.*

a Quod accidit mihi, dum corruptum & om-

ſer au mauvais goût d'éloquence qui prévaloit de ſon tems, & de rappeller les eſprits à une maniére de penſer & de juger plus ſaine, plus ſévére, & plus conforme aux régles de la bonne nature. Sénéque, plus que tout autre, avoit contribué à gâter & à corrompre le jugement des jeunes Romains, & à ſubſtituer à l'éloquence mâle & robuſte qui avoit régné juſqu'à lui, les mignardiſes, s'il eſt permis de parler ainſi, d'un ſtile chargé d'ornemens, de penſées brillantes, d'antithéſes, & de pointes. Il [a] ſentoit bien que ſes Ecrits ne pouvoient plaire à quiconque feroit cas des Anciens : c'eſt pourquoi il n'avoit ceſſé de parler mal d'eux, & de les décrier, même les plus généralement eſtimés, comme Cicéron & Virgile. Il étoit venu à bout en effet d'inſpirer pour eux un mépris preſque univerſel, de ſorte que, lorſque

nibus vitiis fractum dicendi genus revocare ad ſeveriora judicia contendo. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

a Tum autem ſolus hic ferè in manibus adoleſcentium fuit. Quem non equidem omnino conabar excutere, ſed potioribus præferri non ſinebam, quos ille non deſtiterat inceſſere, cùm diverſi ſibi conſcius generis, placere ſe in dicendo poſſe iis, quibus illi placerent, diffideret. *Ibid.*

Quintilien

Quintilien commença à enseigner, il ne trouva que Séneque entre les mains des jeunes gens. Il n'entreprit pas de le leur ôter absolument, mais il ne pouvoit souffrir qu'on le préférât à des Ecrivains qui valoient sans comparaison beaucoup mieux que lui.

Au reste on ne doit pas être étonné que ce mauvais goût ait fait de si rapides progrès en si peu de tems : c'est ce qui arrive pour l'ordinaire. Il ne faut qu'un homme d'un certain caractére pour entraîner après lui tous les autres, & pour donner le ton à toute une nation. Tel étoit Séneque. Je passe ici sous silence beaucoup d'autres qualités qui le faisoient admirer : *Quintil. Ibid.* un naturel heureux, également propre à tout ; une vaste étendue de connoissances ; une étude assez profonde de la Philosophie, & une Morale remplie de principes souvent très exacts & très solides. Pour me renfermer dans notre sujet, il avoit un esprit facile & fécond, une belle & riche imagination, une composition aisée & brillante, des pensées très solides, des expressions choisies & fort énergiques, des tours heureux & spiri-

tuels. Mais [a] pour son stile, il étoit vicieux presque dans toutes ses parties, & d'autant plus dangereux, qu'il étoit plein de défauts agréables.

Ce stile fleuri, ce goût de pointe, d'autant plus dangereux qu'il est plus à la portée de la Jeunesse, & plus conforme à son caractére, saisit bientôt toute la ville. Il [b] faloit que toute preuve, toute période finît par quelque pensée brillante, ou quelque tour singulier, qui frapât l'oreille, qui se fit remarquer, & qui mandiât en quelque sorte l'applaudissement.

Quintilien se crut obligé d'attaquer avec force ce mauvais goût, & c'est ce qu'il fait dans presque tout son Ouvrage, en y établissant, sur le modéle des Anciens, les principes de la vraie & solide éloquence. Ce n'est pas, comme il le déclare souvent, & comme son stile le fait assez connoitre, qu'il fût ennemi des beautés & des

a Sed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo perniciosissima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio.

b Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus in fine sermonis feriat aurem. Turpe autem ac prope nefas ducunt, respirare ullo loco qui acclamationem non petierit. *Quintil, lib.* 8, *cap.* 5.

graces du discours. Il [a] reconnoit que Cicéron même, pour défendre ses parties, emploioit des armes non seulement fortes, mais brillantes; & que dans la cause de Cornélius Balbus, où il fut souvent interrompu par les applaudissemens & les battemens de mains de tout son auditoire, ce furent la sublimité, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui attirérent ces bruiantes acclamations. Il ajoute à ce motif, qui semble ne regarder que la réputation de l'Orateur, une réflexion bien vraie & bien sensée : c'est que la beauté du discours contribue même beaucoup au succès de la cause, parce que ceux qui écoutent volontiers se rendent plus attentifs, & deviennent plus disposés à croire ce qu'ils entendent, gagnés qu'ils sont par le plaisir, & quelquefois entraînés par l'admiration.

a Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii : qui non assecutus esset docendo Judicem tantùm, & utiliter demum ac latinè perspicuéque dicendo, ùt populus Romanus admirationem suam, non acclamatione tantùm, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas expressit illum fragorem... Sed ne causæ quidem parum confert hic orationis ornatus. Nam qui libenter audiunt, & magis attendunt, & faciliùs credunt; plerumque ipsa delectatione capiuntur, nonnunquam ipsa admiratione auferuntur. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

Quintilien ne rejette donc point les ornemens : mais [a] il veut que l'Eloquence, ennemie du fard & de toute grace empruntée, n'admette qu'une parure mâle, noble, & majestueuse. Il consent qu'elle brille, mais de santé, s'il faut ainsi dire, & qu'elle ne doive sa beauté qu'à ses forces & à son embonpoint. Il [b] porte ce principe si loin, que s'il faloit choisir, il aimeroit mieux la rudesse & la grossiéreté des Anciens, que l'afféterie étudiée des Modernes. Mais il y a, dit-il, en cette matiére un milieu qu'on peut tenir ; de même que dans nos tables & dans nos meubles il régne aujourd'hui une propreté & une élégance qui n'est point répréhensible, & dont il faut tâcher, s'il est possible, de faire une vertu.

On voit par le peu que j'ai raporté de Quintilien, combien la lecture d'un tel Ouvrage peut être utile aux

a Sed hic ornatus, (repetam enim) virilis, fortis, & sanctus sit ; nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet ; sanguine & viribus niteat. *Quintil. Ibid.*

b Et, si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam. Sed patet media quædam via : sicut in cultu victuque accessit aliquis citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. *Ibid.* cap. 5.

jeunes gens pour leur former le jugement. Elle ne l'est pas moins par raport aux mœurs. Il a répandu dans toute sa Rhétorique des maximes admirables. J'en ai raporté une partie dans mon Traité des Etudes.

Mais ce fond de probité, si digne par lui-même de nos éloges, se trouve deshonoré par les flateries impies de notre Rhéteur à l'égard de Domitien, & par son désespoir à la mort de ses enfans, porté jusqu'à nier la Providence. Cet exemple, & beaucoup d'autres pareils, nous apprennent ce qu'il faut penser de ces vertus payennes qui n'avoient aucune racine que dans l'amour de soi-même, & d'une religion qui ne fournissoit aucun dédommagement des pertes & des maux auxquels la vie humaine est exposée.

3. *Maniére d'enseigner la Jeunesse, usitée du tems de Quintilien.*

AVANT que de terminer l'article de Quintilien, je tirerai de ses Ecrits une partie de ce qui regarde la maniére d'enseigner usitée à Rome de son tems.

Il paroit que c'étoit une coutume *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

de Chryſippe , qui avoit fait
fort étendu & fort eſtimé
cation des enfans. Quoique
ſophe donnât trois ans aux n
il vouloit que dès cet âge c
quât à inſpirer aux enfans
principes de morale, & qu'
mât inſenſiblement à la v
dit Quintilien , ſi on peu
cultiver leurs mœurs , qui
qu'on ne cultive auſſi leu
Que veut-on que faſſe un
puis qu'il commence à pa
enfin il faut bien qu'il faſſ
choſe. Eſt-il à propos de
ner entiérement aux diſcour
vernantes & des domeſtiq
ſait bien qu'à cet âge - l

tems de l'enfance jusqu'à la septiéme année, qui pour l'ordinaire sont perdus, en leur apprenant mille choses agréables, & qui sont à leur portée.

On commençoit par l'étude de la langue Grecque : mais celle de la langue Latine suivoit de près ; & dans tout le reste du tems on cultivoit les deux langues avec un égal soin. C'est ce qui ne se pratique point assez réguliérement parmi nous : aussi la plupart de nos François ne savent-ils point leur langue naturelle par principes. *Ibid.*

Quand les enfans avoient appris à bien lire, & à écrire correctement, on leur enseignoit la Grammaire, tant de la langue Latine, que de la Grecque.

Il y avoit, pour cela, des Maîtres particuliers qui enseignoient à la maison ; & d'autres Maîtres, qui enseignoient dans les Ecoles publiques. Quintilien examine laquelle de ces deux maniéres d'enseigner est la plus utile ; & après avoir pesé mûrement les raisons de part & d'autre, il se déclare pour les Ecoles publiques. Le chapitre où il traite cette question, est un des plus beaux endroits de son Ouvrage. *Ibid. cap. 2.*

Lib. 1. cap. 4. La Grammaire n'étoit point regardée alors comme une occupation frivole & peu importante. Les Romains en faisoient un grand cas, & y donnoient une application particuliére, persuadés que prétendre s'avancer dans les sciences sans le secours de la Grammaire, c'est vouloir élever un édifice sans fondement. Ils ne s'arrétoient pas à des minuties & à des subtilités, qui ne servent qu'à rétrécir & à dessécher l'esprit : ils en étudioient sérieusement les principes, & en approfondissoient les raisons; car de toute la Grammaire, rien ne nuit que ce qui est inutile.

Ibid. La Grammaire, c'est-à-dire l'Art d'écrire & de parler correctement, roule sur quatre principes : la raison, l'ancienneté, l'autorité, l'usage. Quintilien dit une chose admirable sur ce dernier chef, c'est-à-dire sur la coutume & l'usage. Ce a mot, selon lui, a besoin d'explication, & il est nécessaire de bien définir ce que l'on entend par usage. Car, si l'on prend ce mot

a Sed huic ipsi necessarium est judicium, constituendumque imprimis id ipsum quid sit, quod consuetudinem vocemus. Quæ si ex eo quod plures faciunt nomen accipiat, periculosissimum dabit præceptum, non orationi modò, sed (quod ma-

pour ce que l'on voit faire au plus grand nombre, les conséquences en seront dangereuses, non seulement pour le langage, mais, ce qui est beaucoup plus important, pour les mœurs. Car, dit-il, peut-on espérer ce bonheur, que ce qui est bien & selon les régles, soit suivi du plus grand nombre ? Il raporte plusieurs coutumes très communes de son tems, qui ne devoient point être regardées comme des usages, mais comme des abus, quoiqu'elles se fussent emparées généralement de toute la ville. On appellera donc usage, conclue-t-il, en matiére de langage, ce qui est reçu par le consentement de ceux qui savent bien parler ; comme, en fait de mœurs, l'usage sera ce qui a l'approbation des gens de bien.

Le soin d'apprendre aux enfans à lire & à écrire correctement, & de leur enseigner les principes des deux Lib. 1. cap. 5.

jus est) vitæ. Unde enim tantum boni, ut pluribus quæ recta sunt placeant ? igitur ut velli, & comam in gradus frangere, & in balneis perpotare, quamlibet hæc invaserint civitatem, non erit consuetudo, quia nihil horum caret reprehensione... sic, in loquendo, non, si quid vitiosè multis insederit, pro regula sermonis accipiendum erit... Ergo consuetudinem sermonis, vocabo consensum eruditorum ; sicut vivendi, consensum bonorum. *Lib.* 1. *cap.* 4.

langues Grecque & Latine, étoit le premier mais non le principal devoir des Grammairiens. Ils y joignoient la lecture & l'explication des Poétes, ce qui avoit une très grande étendue, & demandoit une profonde érudition. Ils ne se contentoient pas de faire remarquer à un enfant la propriété & la signification naturelle des mots ; les différens piés qui entrent dans la construction des vers, les tours & les expressions qui sont propres à la poésie ; les tropes & les figures. Ils [a] s'appliquoient principalement à montrer ce qu'il faut observer dans l'économie d'une piéce, dans les bienséances, dans les caractéres ; ce qu'il y a de beau dans les pensées, & dans la diction ; pourquoi le stile est tantôt étendu & abondant, tantôt succinct & resserré. Ils donnoient aussi aux enfans une connoissance exacte de tout ce qui a raport, dans les Poétes, à la Fable ou à l'Histoire, sans pourtant charger leur mémoire de rien d'inutile. Du moins ce sont les

a Præcipuè verò illa infigat animis, quæ in œconomia virtus, quæ in decoro rerum, quid personæ cuique convenerit; quid in sensibus laudandum, quid in verbis; ubi copia probabilis, ubi modus.

régles que Quintilien leur prescrit. Il [a] compte pour une perfection dans un Grammairien, d'ignorer certaines choses, qui en effet ne méritent pas d'être sûes.

Les Grammairiens commençoient aussi à former les jeunes gens à la composition, en leur faisant faire de petits récits, des fables, des narrations plus étendues. Ils empiétoient quelquefois, & Quintilien s'en plaint, sur ce qui appartenoit à la Rhétorique, & faisoient composer à leurs disciples des discours, non seulement dans le genre Démonstratif, qui sembloit leur être abandonné, mais même dans le genre Délibératif.

Ibid. cap. 6.

Lib. 1. cap. 1.

Dans le même tems que les jeunes gens étoient instruits dans la Grammaire, ils apprenoient aussi la Musique, la Géométrie, la Danse qui forme le corps, & l'Art de bien prononcer; toutes choses regardées comme nécessaires à l'Orateur futur, & qui précédoient toujours l'étude de la Rhétorique.

Lib. 1. cap. 7. &c.

L'âge d'entrer dans la Rhétorique n'étoit point fixé, & ne pouvoit l'être,

a Ex quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur, aliqua nescire.

torze ans, & qu'ils y de
jusqu'à dix-sept ou dix-hu
long espace de tems qu'ils
à la Rhétorique ne doit pas
ner, parce qu'à Rome, auss
Athénes, l'éloquence ouvr
te aux premiéres dignités d
blique, l'étude de cet Art
principale occupation de l
Il faut se souvenir qu'on
même tems la Rhétoriqu
maîtres Grecs, & sous des
tins.

La fonction des Rhéteurs
deux parties : les préceptes
clamations.

Quintilien, en plusieurs
son Ouvrage, prouve l'u

ment, & les regarder comme des loix d'une néceſſité indiſpenſable. La Rhétorique ſeroit certainement quelque choſe de bien aiſé, ſi on pouvoit la renfermer dans un petit nombre de régles fixes & ſtables. Auſſi ces régles changent-elles ſelon le tems, l'occaſion, & la néceſſité. [a] C'eſt pour cela que la principale partie de l'Orateur eſt le jugement, parce qu'il ſe détermine différemment ſelon le beſoin des affaires.

Le Rhéteur dictoit ces préceptes à ſes diſciples, ce qui devoit emporter beaucoup de tems: car, pour l'ordinaire, les Rhétoriques étoient fort longues, comme on en peut juger par celle de Quintilien. On y traitoit ſouvent des matiéres fort abſtraites, & peu propres, ce me ſemble, à inſpirer du goût pour l'éloquence. Ce ſont de ces ſortes d'endroits, qu'en faveur de la Jeuneſſe j'ai pris la liberté de retrancher dans l'édition que j'ai donnée de ce Rhéteur. Il trouva cette coutume établie, & il ne pouvoit ſagement s'en écarter. Mais il dédom-

a Atque adeo res in oratore præcipua conſilium, quia variè & ad rerum momenta convertitur. *Lib.* 2. *cap.* 14.

mage bien ſes Lecteurs, non ſeulement par les beautés & les graces du ſtile répandues dans tous les endroits qui en étoient ſuſceptibles, mais encore plus par les réflexions ſenſées dont il accompagne la plupart de ſes préceptes. Et combien, lorſqu'il les expliquoit à ſes diſciples, la vive voix y ajoutoit-elle de force & de clarté!

Lib. 2. c. 4. Pour apprendre aux jeunes gens à mettre en pratique les préceptes qu'on leur avoit expliqués, le Maître les formoit à la compoſition. Ils faiſoient d'abord des narrations hiſtoriques. Puis s'ils s'élevoient juſqu'à louer les grands hommes, & à blâmer ceux qui ſe ſont rendus odieux par leurs méchantes actions; & quelquefois ils en faiſoient le paralléle & la comparaiſon. Ils s'exerçoient auſſi par des Lieux communs, ſur l'avarice, ſur l'ingratitude, & d'autres vices en général: par certaines Théſes qui fourniſſent beaucoup à l'éloquence, par exemple, ſi la vie champêtre eſt préférable à celle qu'on méne à la ville, ſi l'homme de guerre acquiert plus de gloire que le Juriſconſulte.

Ibid. cap. 8. On avoit ſoin auſſi d'exercer leur

mémoire. Quintilien vouloit que ce fût en leur faisant apprendre par cœur de beaux endroits choisis des Orateurs, des Historiens, & des autres Auteurs les plus estimés : les Poétes étoient réservés aux Grammairiens. Par là [a], dit-il, ils se formeront le goût de bonne heure ; leur mémoire leur fournira sans cesse d'excellens modéles, qu'ils imiteront même sans y penser : les expressions, les tours, les figures naîtront sous leur plume, & sortiront comme d'un trésor caché où toutes ces richesses étoient pour ainsi dire en réserve.

Par ces différens exercices, ils étoient insensiblement conduits à la composition de discours en forme, appellés Déclamations, qui faisoient la principale occupation de la Rhétorique. C'étoient des harangues composées sur des sujets feints & imaginés, à l'imitation de celles qui se font dans le Barreau, & dans les délibérations publiques. Démétrius de Lib. 8. cap. 4.

a Sic assuescent optimis, semperque habebunt intra se quod imitentur; etiam non sentientes, formam illam, quam mente penitus acceperint, exprimient. Abundabunt autem copia verborum optimorum, & compositione, ac figuris jam non quæsitis, sed sponte & ex reposito velut thesauro se offerentibus.

Phalére fut le premier qui en introduisit l'usage chez les Grecs.

Les Déclamations étoient instituées pour disposer aux actions sérieuses du Barreau, dont elles devoient être une fidéle expression : & tant qu'elles se tinrent dans ces justes bornes, & qu'elles imitérent parfaitement la forme & le stile des véritables plaidoiers, elles furent d'une grande utilité. En effet, cette sorte de composition renfermoit toutes les parties & toutes les beautés qui se trouvent dans un discours suivi.

Mais cet exercice, si utile en lui-même, dégénéra tellement par l'ignorance & le mauvais goût des Maîtres, que les Déclamations furent une des principales causes de la ruine de l'éloquence. On choisissoit des sujets fabuleux, tout extraordinaires, & qui n'avoient aucun raport aux matiéres qui se traitent dans le Barreau. J'en citerai un seul exemple, qui fera juger des autres. Il y avoit une Loi qui ordonnoit qu'on coupât les mains à celui qui auroit maltraité son pere. *Qui patrem pulsaverit, manus ei præcidantur.* Un Tyran, aiant fait venir dans la Citadelle un pere avec ses deux

Senec. Declam. 4. l. 9.

deux enfans, ordonna à ceux-ci de maltraiter leur pere. L'un d'eux, pour éviter une si affreuse impiété, se précipita du haut de la Citadelle : l'autre, contraint par la nécessité, maltraita & frapa son pere ; puis il tua le Tyran, dont il étoit devenu ami, & reçut la récompense accordée par les Loix en pareil cas. Il fut ensuite appellé devant les Juges pour avoir maltraité son pere, & l'on demanda que les mains lui fussent coupées. Le pere prit sa défense. On traitoit dans les Déclamations des matiéres encore bien plus bisarres. Le stile répondoit au choix des sujets. Ce n'étoient qu'expressions recherchées, pensées brillantes, pointes, antithéses, jeux de mots, figures outrées, vaine enflure, en un mot ornemens puérils, entassés sans jugement & sans choix.

Quintilien s'opposa de toutes ses forces à ce mauvais goût, & s'étudia

a Hæc tolerabilia essent, si ad eloquentiam ituris viam facerent : nunc & rerum tumore, & sententiarum vanissimo strepitu, hoc tantùm proficiunt, ut, cùm in forum venerint, putent se in alium terrarum orbem delatos. Et ideo ego adolescentulos existimo in scholis stultissimos fieri, quia nihil ex iis, quæ in usu habemus, aut audiunt, aut vident... sed mellitos verborum globulos, & omnia dicta factaque quasi papavere & sesamo sparsa. *Petron. in init.*

dance.

» [a] Quoi donc, lui di
» ne sera jamais permis à
» gens de traiter des sujets
» naires ? de donner carrié
» prit, de s'abandonner
» d'une imagination échauf
» fler un peu leur stile & le
» ce ? Ce seroit bien le mie
» Quintilien. Mais qu'ils
» nent du moins à ce qui
» dé, à ce qui sent l'enflur
» ne donnent pas dans ce
» des yeux un peu clairv
» cule & extravagant. Enfi
» avoir quelque indulgenc

a Quid ergo ? Nunquam hæc supra fidem, in corpus timum.

» Déclamateurs, laissons-les se remplir & s'enfler tant qu'ils voudront, » pourvû qu'ils sachent, que comme » on met certains animaux à l'herbe » pendant un tems pour s'engraisser, » & qu'ensuite, après leur avoir tiré » du sang, on les remet à la nourriture ordinaire, propre à conserver » leurs forces ; ils doivent de même se » défier de leur plénitude, & en retrancher les superfluités vicieuses, » s'ils veulent que leurs productions » soient véritablement saines & vigoureuses. Autrement, à la premiére action publique qu'ils entreprendront, on verra que cette prétendue » plénitude n'étoit qu'enflure & tumeur.

Avec des précautions si sages, les Déclamations pouvoient être fort utiles aux jeunes gens. Il ne [a] faut point exiger d'eux ni attendre d'abord un discours parfait. On doit même bien

clamator aliquando, dum sciat, ut quadrupedes, cùm viridi pabulo distentæ sunt, sanguinis detractione curantur, & sic ad cibos viribus conservandis idoneos redeunt : ita sibi quoque tenuandos adipes, & quicquid humoris corrupti contraxerit, emittendum, si esse sanus ac robustus volet. Alioqui, tumor ille inanis primo cujusque veri operis conatu deprehendetur. *Lib.* 2. *cap.* 11.

a In pueris oratio perfecta nec exigi, nec sperari potest : melior autem est indoles læta, genero-



lecture devant tous ses
Le Maître quelquefois,
dre plus attentifs, & le
jugement, leur demand
trouvoient à louer ou à
ce qui venoit d'être lu
après marquoit le jugem
loit porter, soit pour les
pour l'expression & le
quoit les endroits qu'
éclaircir, ou étendre, ou
lant toujours quelque a
ou quelque louange à
pour la mieux faire rec
» [a] moi, dit Quintilien
» voiois de jeunes gens
» un peu trop leur stile,

sique conatus. & vel plu- | fuerit.

» pensées étoient plus hardies que so-
» lides: Quant à présent, leur disois-je,
» cela est bien ; mais il viendra un tems
» que je ne vous permettrai pas ces li-
» bertés. De la sorte, ils se trouvoient
» flatés du côté de l'esprit, sans être
» trompés du côté du jugement. «

Lorsque le jeune homme, sur les avis du Maître, avoit bien retouché sa piéce, on le préparoit à la prononcer en public ; & c'étoit là un des grands avantages de l'étude qu'on faisoit en Rhétorique, & en même tems un des plus pénibles exercices pour le Maître, comme le Poéte satyrique le marque :

Declamare doces, ô ferrea pectora, Vecti. — *Juven Sat.*

On assembloit les parens & les amis ; & c'étoit le comble de la joie pour un pere, quand il voioit son fils réussir dans ces Déclamations, qui le préparoient aux plaidoieries du Barreau, & le mettoient en état de s'y distinguer un jour avec éclat.

On a dû être étonné de n'entendre point parler, parmi les différens exercices de Rhétorique, de la lecture

venturum tempus, quo idem non permitterem. Ita & ingenio gaudebant, & judicio non fallebantur. *Ibid.*



ques jeunes gens qu'i
particulier, & dont
avoient demandé en gr
pliquer les Auteurs: m
vé la coutume contra
les Ecoles, il n'osa
l'ancienne maniére; ta
de force & d'empire
Convaincu de l'extrê
de cette pratique pour
il la recommande ave
Livres de l'Institution
& comme le Grammai
gé de leur expliquer
veut que le Rhéteur leu
noissance des Orateurs
riens, mais sur-tout de
les lisant avec eux, &

cet exercice beaucoup au-dessus de tous les préceptes de Rhétorique [1], quelque excellens qu'ils puissent être, ausquels il préfére infiniment les exemples. Car, dit-il, ce que le Rhéteur se contente d'enseigner, l'Orateur le met sous les yeux. L'un montre aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'autre les prend comme par la main, & les y fait entrer. *Quæ doctor præcipit, orator ostendit.* *Lib.* 10. *c.* 1.

Je me suis peutêtre un peu trop étendu sur ce qui regarde l'excellent Maître de Rhétorique dont j'ai cité plusieurs endroits, & je dois en faire des excuses aux Lecteurs. Je les prie donc de me pardonner une prédilection trop marquée pour Quintilien, qui est mon Auteur favori, & qui fait le sujet de mes leçons au Collége Roial depuis plus de quarante ans. J'avoue que je suis charmé & enchanté de la lecture de ses Livres, qui me paroit toujours nouvelle ; & j'en fais d'autant plus de cas, que je ne connois point d'Auteur plus capable de prémunir l'esprit des jeunes gens contre le faux goût d'éloquence, qui sem-

[1] Nam in omnibus ferè minùs valent præcepta, quàm exempla. *Lib.* 2. *cap.* 5.

ble vouloir, de nos jours, prévalo
& prendre le dessus.

Nous avons plusieurs Saints qui o
enseigné la Rhétorique, & qui ont fa
beaucoup d'honneur à cette professio
par leur profond savoir, & encor
plus par leur solide piété : saint Cy
prien, saint Grégoire de Nazianze
saint Augustin, &c. Ce dernier no
parle d'un célébre Rhéteur, nomn
Victorin, à qui l'on avoit érigé u
statue à Rome, où les savantes leç
qu'il donnoit aux enfans des plu
lustres Sénateurs lui avoient ac
une grande réputation. Le récit
chant de sa conversion (car il
renoncé courageusement au pa
me, & s'étoit fait Chrétien) cont
beaucoup à celle de saint Augus

Confess. lib. 8. cap. 2.



CHAP

CHAPITRE QUATRIÉME.

DES
SOPHISTES.

DANS la matiére que je traite ici, j'ai tiré un grand secours de l'Ouvrage de M. Hardion sur *l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Gréce*, dont il n'y a encore qu'une légére partie qui ait été donnée au Public.

Il est difficile de donner une juste idée & une exacte définition des Sophistes, parce que leur état & leur réputation ont souffert divers changemens. Ce fut d'abord un titre fort honorable. Puis, extrêmement décrié par les vices des Sophistes & par l'abus qu'ils firent de leurs talens, il devint un titre méprisable & odieux. Enfin ce même titre, comme réhabilité par le mérite de ceux qui le portoient, fut en honneur pendant une assez longue suite de siécles, ce qui n'empécha pas qu'alors même plusieurs n'en abusassent.

Le nom de Sophistes avoit, chez les Anciens, une fort grande étendue,

& étoit donné à tous ceux qui avoient l'esprit orné de connoissances utiles & agréables, & qui faisoient part aux autres de leurs lumiéres soit de vive voix, soit par écrit, sur quelque science & quelque matiére que ce fût. On peut juger par là combien cette qualité fut honorable dans les commencemens, & quel respect elle dut attirer à ceux qui se distinguant par un mérite particulier, s'appliquoient à former les hommes soit à la vertu, soit aux sciences, soit au gouvernement des Etats. La plus grande preuve qu'on puisse donner, dit Isocrate, de l'estime singuliére qu'on avoit pour les Sophistes, c'est que Solon, qui le premier des Athéniens a eu le titre de Sophiste, fut jugé par nos ancêtres le plus digne d'être mis à la tête du gouvernement. Hérodote le compte parmi les Sophistes que l'opulence de Crésus, & son amour pour les beaux Arts, attirérent à sa Cour.

περὶ ἀντιδόσεως. p. 677.

Lib. 1. c. 29.

Lorsque par la conquête des Etats de Crésus l'Asie Mineure eut été assujettie aux armes des Perses, la plupart des Sophistes repassérent dans la Gréce, & la ville d'Athénes devint, sous le gouvernement de Pisistrate &

de ses enfans, l'asyle & le séjour favori des Savans.

Pour bien comprendre de quel secours ils furent pour la Gréce, il n'y a qu'à se souvenir des importans services qu'ils rendirent à Périclès, j'entends pour la politique & pour le gouvernement.

Tous les Arts, dont l'objet est grand & considérable, veulent dans ceux qui les cultivent un esprit de discussion, & une profonde connoissance de la nature. C'est par là qu'on s'accoutume à concevoir des pensées hautes & sublimes, & qu'on peut arriver à la perfection. Périclès joignit à d'heureuses dispositions naturelles cette habitude de méditer & d'approfondir. Etant tombé entre les mains d'ANAXAGORE qui suivoit en tout cette méthode, il apprit de lui à remonter aux principes des choses, & s'appliqua particuliérement à l'étude de la nature. L'Histoire nous apprend l'usage qu'il en fit dans une occasion où une subite éclipse de soleil avoit causé dans sa flote une consternation générale. Anaxagore, qui étoit plein de ces matiéres, en faisoit le principal objet de ses conférences avec

Plato. Phædr. pag. 269.

Plut. in Pericl. p. 154.

Périclès, qui ſut en tirer ce qui lui convenoit pour l'appliquer à la Rhétorique.

Plut. in Pericl. p. 153 & 154. *Plut. in Lach. p. 180*

DAMON, qui prit la place d'Anaxagore auprès de Périclès, ne ſe donnoit que pour Muſicien, mais cachoit ſous ce nom & ſous cette profeſſion une profonde ſcience. Périclès paſſoit les journées entiéres avec lui, ſoit pour perfectionner les connoiſſances qu'il avoit déja, ſoit pour en acquérir de nouvelles. Damon étoit l'homme du monde le plus aimable, & en qui l'on trouvoit le plus de reſſources ſur quelque matiére qu'on voulût le conſulter. Il avoit étudié à fond la nature, & les effets des différentes eſpéces de Muſique. Il compoſoit lui-même très habilement, & ſes Ouvrages tendoient tous à inſpirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu.

Quelque ſoin que ce Sophiſte eût pris de cacher ſa véritable profeſſion, ſes ennemis, ou plutôt ceux de Périclès, s'aperçurent avec le tems que ſa Lyre n'étoit qu'un maſque qu'il avoit pris pour ſe déguiſer. Dès lors ils s'appliquérent à le décrier parmi le peuple. Ils le peignirent comme un

homme ambitieux, inquiet, & qui favorisoit la tyrannie. Les Poétes Comiques les secondérent de tout leur pouvoir par les ridicules qu'ils lui donnérent. Enfin il fut appellé en justice, & banni du ban de l'Ostracisme. Son mérite, & son attachement pour Périclès, étoient ses plus grands crimes.

Cet illustre Athénien eut encore un autre Maître tant pour l'éloquence que pour la politique, dont le nom & la profession doivent étonner; c'est la fameuse ASPASIE de Milet. Cette femme, célébre par sa beauté, par son savoir, & par son éloquence, faisoit tout à la fois deux métiers bien différens, celui de Courtisane, & celui de Sophiste. Sa maison étoit le rendez-vous des plus graves personnages d'Athénes. Elle donnoit ses leçons d'éloquence & de politique avec tant de bienséance & de modestie, que les maris ne craignoient point d'y mener leurs femmes, & qu'elles pouvoient y assister sans honte & sans danger.

Plut. in Pericl. p. 165. & 169. Athen. lib. 13. pag. 608. Hesych in voce Θαργηλία Suid. ibid.

Elle avoit suivi dans sa conduite & dans ses études l'exemple d'une autre Courtisane de Milet, nommée

THARGELIE, qui par ſes talens avoit mérité le titre de Sophiſte, & que ſon extrême beauté avoit élevée au faîte de la grandeur. Dans le tems que Xerxès méditoit la conquête de la Gréce, il l'avoit engagée à faire uſage de ſes charmes & de ſon eſprit pour lui gagner pluſieurs villes Grecques. Elle le ſervit ſelon ſes vœux. Elle fixa enfin ſes courſes dans la Theſſalie, dont le Souverain l'épouſa; & elle vécut ſur le trône pendant trente ans.

Aſpaſie joignoit à beaucoup d'eſprit & de beauté une profonde connoiſſance de la Rhétorique & de la Politique. Socrate (quel homme & de quelle réputation!) ſe glorifioit de devoir à ſes inſtructions tout ce qu'il avoit d'éloquence, & lui attribuoit le mérite d'avoir formé les plus grands Orateurs de ſon tems. Il laiſſe même entendre dans Platon, qu'Aſpaſie avoit eu la meilleure part à cette Oraiſon funébre que Périclès avoit prononcée à la louange des Athéniens morts les armes à la main pour la patrie, & qui parut ſi admirable, que, lorſqu'il eut ceſſé de parler, les meres & les femmes de ceux qu'il avoit

Plat. in Menex. pag. 236-249.

nés coururent l'embrasser, & lui
nnérent des couronnes & des ban-
lettes comme à un Athléte victo-
eux.

Périclès étoit en assez mauvaise in-
lligence avec sa femme, & elle con-
ntit sans peine à se séparer de lui.
près qu'il l'eut mariée à un autre, il
it en sa place Aspasie, & vécut avec
le dans la plus parfaite union. Elle
fut depuis lontems en bute aux
aits satyriques des Poétes, qui dans
urs comédies la désignoient, tan-
t sous le nom d'Omphale, tantôt
us celui de Déjanire, & tantôt
us celui de Junon. Il n'est pas cer- *Plut. in Pericl. p. 169.*
in si ce fut avant ou après son ma-
age qu'elle fut appellée en justice
our crime d'impiété. On sait seule-
ent que Périclès eut beaucoup de
eine à la sauver, & qu'il emploia,
our la justifier, tout ce qu'il avoit
'éloquence & de crédit.

Il est fâcheux qu'Aspasie ait desho-
oré par l'irrégularité de ses moeurs
& par sa profession de Courtisane
nt de belles qualités qui la ren-
oient d'ailleurs si estimable, & qui,
ns cette tache, auroient fait un
onneu[illegible] son sexe. Mais elles

marquent de quoi il eſt capable, & juſqu'où il peut porter les talens de l'eſprit, & même la ſcience du gouvernement.

Outre Anaxagore, Damon, & Aſpaſie, qui avoient été les principaux Maîtres de Périclès pour la politique & pour l'éloquence, il avoit encore attiré chez lui quelques autres Sophiſtes d'une grande réputation. On voit, par cette conduite, quel cas & quel uſage les plus grands hommes de l'antiquité faiſoient des ſciences, qu'ils étoient bien éloignés de regarder comme un ſimple amuſement, propre tout au plus à ſatisfaire la curioſité de l'eſprit par de rares connoiſſances, mais incapable de former les hommes au gouvernement des Etats.

Les honneurs extraordinaires rendus aux Sophiſtes dans toute la Gréce, marquent combien ils y étoient eſtimés & conſidérés. Quand ils arrivoient dans une ville, on alloit en foule au devant d'eux, & l'entrée qu'ils y faiſoient avoit un air de triomphe. On les gratifioit du droit de bourgeoiſie, on leur accordoit toutes ſortes d'immunités, on leur

S. Chryſoſt. in Epiſt. ad Ephes.

érigeoit des ſtatues. Rome en éleva une à l'honneur du Sophiſte Proéréſe, qui y étoit allé par l'ordre de l'Empereur Conſtant. On ne peut rien imaginer de plus glorieux ni de plus flateur que l'Inſcription de cette ſtatue: REGINA RERUM ROMA REGI ELOQUENTIÆ, c'eſt-à-dire: *Rome la Reine du monde au Roi de l'éloquence.* Eunapius.

L'expérience qu'on avoit faite dans la plupart des villes du ſecours dont étoient les Sophiſtes pour ceux qui étoient chargés du maniement des affaires publiques, & ſur-tout pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, leur attira toutes ces marques glorieuſes d'eſtime & de diſtinction. D'ailleurs on ne peut pas diſſimuler que pluſieurs d'entr'eux avoient beaucoup d'eſprit, qu'ils avoient acquis par leur travail une grande étendue de connoiſſances, & qu'ils ſe diſtinguoient d'une maniére particuliére par le talent de la parole. Les plus célébres, & qui parurent du tems de Socrate, ſont Gorgias, Tiſias, Protagore, Prodicus.

GORGIAS eſt ſurnommé *le Léontin*, parce qu'il étoit de Léonte

Diod. l. 12. pag. 106. ville de Sicile. Ses citoiens, qui étoient en guerre avec ceux de Syracuse, le députérent comme le plus habile Orateur qui fût parmi eux, pour implorer le secours des Athéniens. Il charma les Athéniens par son éloquence, & en obtint tout ce qu'il demandoit. Comme elle étoit nouvelle pour eux, elle les éblouit par l'éclat des mots, des pensées, des tours, des figures; & par ces sortes de périodes artistement travaillées, & pour ainsi dire tirées au cordeau, dont les membres, par une disparité & une ressemblance étudiées,[a] se répondent les uns aux autres avec une entiére justesse, & forment une cadence mesurée & compassée qui flate agréablement l'oreille. Ces sortes de gentillesses, car on peut bien les appeller ainsi, se pardonnent quand elles sont rares, & ont même de la grace quand on en use sobrement, comme fait Cicéron. Mais Gorgias s'y

a Paria paribus adjuncta, & similiter definita; itemque contrariis relata contraria, quæ sua sponte, etiamsi id non agas, cadunt plerumque numerosè, Gorgias primus invenit; sed his est usus intemperanter. *Orat. n. 175.*

Gorgias avidior est generis ejus, & his festivitatibus (sic enim ipse censet) insolentiùs abutitur. *Ibid. n. 176.*

livroit ſans retenue. Tout étoit brillant dans ſon ſtile, & l'art s'y montroit par-tout à découvert. Il alla en faire parade ſur un plus grand théatre, c'eſt-à-dire aux Jeux Olympiques, & enſuite aux Jeux Pythiens ; & il y fut également admiré de toute la Gréce. On lui prodigua par-tout les plus grands honneurs, & on alla juſqu'à lui ériger à Delphes une ſtatue d'or, ce qui n'avoit encore été accordé à perſonne.

Gorgias fut le premier qui oſa ſe vanter dans un nombreux auditoire, qu'il étoit prêt à répondre ſur quelque matiére qu'on voulût lui propoſer : ce qui devint fort commun dans la ſuite. Craſſus a raiſon de ſe mocquer d'une ſi ſotte vanité, ou plutôt, comme il l'appelle lui-même, d'une ſi ridicule impudence. *1. De Orat. n. 103.*

Il vécut juſqu'à cent ſept ans, ſans jamais interrompre ſes études : & ſur ce qu'on lui demandoit comment il pouvoit ſoutenir une ſi longue vie, il répondit que ſa vieilleſſe ne lui avoit jamais donné aucun ſujet de plainte. *De Seneƈt. n. 13.*

a Gorgiæ tantus honos habitus eſt à tota Græcia, ſoli ut ex omnibus, Delphis, non inaurata ſtatua, ſed aurea ſtatueretur. 3. *De Orat. n.* 127.

Entre ses disciples Isocrate est le plus illustre, & celui qui lui a fait le plus d'honneur.

Pausan. lib. 6. pag. 376. TISIAS étoit compatriote de Gorgias : il lui fut même donné pour adjoint, selon quelques-uns, dans la Députation vers les Athéniens. Il s'en fit aussi beaucoup estimer. Il eut pour disciple Lysias, fameux Orateur, dont je parlerai dans la suite.

PROTAGORE, d'Abdére en Thrace, étoit du même tems que Gorgias, & peutêtre même un peu antérieur. Il étoit aussi du même goût, & eut comme lui, beaucoup de réputation pour l'éloquence. *Plat. in Menon. p. 91.* Il l'enseigna pendant quarante ans, & amassa dans cette profession des sommes plus considérables que jamais n'auroit pu faire ni Phidias, ni dix autres Statuaires aussi habiles que lui. C'est ainsi que s'explique Socrate dans Platon.

Lib. 5. c. 10. Aulu-Gelle raporte un procès fort singulier entre ce Protagore & un de ses disciples. Celui-ci, qui s'appelloit Evathle, pressé d'un vif desir de se rendre un célébre Avocat, s'adresse à Protagore. On convient du prix, car c'étoit toujours par où ces sortes de

Maîtres commençoient ; & le Rhéteur s'engage à révéler à Evathle les plus ſecrets myſtéres de l'éloquence. Le Diſciple, de ſon côté, paie ſur le champ la moitié du prix convenu, & remet le paiement de l'autre juſqu'après le gain de la premiére cauſe qu'il plaidera. Protagore, ſans perdre de tems, étale tous ſes préceptes, & après un grand nombre de leçons prétend avoir mis ſon Diſciple en état de briller dans le Barreau, & le preſſe d'y faire eſſai de ſon ſavoir. Evathle, ſoit timidité ou autre raiſon, traîne toujours en longueur, & s'obſtine à ne point exercer ſon nouveau talent. Le Rhéteur, las d'un refus ſi opiniâtre, le traduit devant les Juges. Là, ſûr de la victoire, quel que puiſſe être le jugement, il inſulte au jeune homme. Car, lui dit-il, ſi la ſentence m'eſt favorable, elle vous oblige de me paier ; ſi elle m'eſt contraire, elle vous fait gagner votre premiére cauſe, & vous rend auſſitôt mon débiteur par la loi de notre convention. Il croioit l'argument ſans replique. Evathle n'en fut point effraié, & répliqua ſur le champ : J'accepte l'alternative. Si l'on juge pour moi, vous perdez votre

cause : si l'on prononce en votre faveur, la convention m'absout ; je perds ma premiére cause, & dès là je suis quitte. Les Juges embarrassés par cette captieuse alternative, laissérent la question indécise, & firent vraisemblablement repentir Protagore d'avoir si bien instruit son disciple.

Suidas. PRODICUS de l'île de Cée l'une des Cyclades, contemporain de Démocrite & de Gorgias, & disciple de Protagore, a été l'un des plus célébres Sophistes de la Gréce. Il fleurissoit dans la LXXXVI[e] Olympiade ; & il eut, entr'autres disciples, Euripide, Socrate, Théraméne, & Isocrate.

Il ne dédaigna pas d'enseigner en particulier dans Athénes, quoiqu'il y fût avec le caractére d'Ambassadeur de la part de ses compatriotes, qui lui avoient déja conféré plusieurs autres emplois publics, & quoique la grande approbation que sa harangue avoit obtenue des Athéniens le jour de son audience publique, semblât devoir l'engager à n'exercer son talent qu'en de pareilles occasions. Platon insinue que l'envie de gagner de l'argent porta Prodicus à tenir Ecole. Il en gagna beaucoup effectivement à

Philostr. in vit. Sophist. lib. 1.

ce métier. Il alloit de ville en ville faire parade de son éloquence ; & quoiqu'il le fît d'une façon mercenaire, il ne laissa pas de recevoir de grands honneurs à Thébes, & de plus grands encore à Lacédémone.

On a fort parlé de sa Déclamation *à cinquante dragmes*, qui fut ainsi nommée, à ce que disent quelques Savans, parce que chaque Auditeur étoit obligé de lui paier cinquante dragmes, qui font vingt-cinq livres de notre monnoie. C'étoit acheter bien cher le plaisir d'entendre une harangue. D'autres l'entendent d'une leçon, & non d'une harangue. Socrate, dans un Dialogue de Platon, se plaint, avec son air mocqueur, de n'être pas en état de bien discourir sur la nature des noms, parce qu'il n'avoit pas oui la * leçon à cinquante dragmes, qui, selon Prodicus, instruisoit de tout ce mystére. En effet ce Sophiste avoit des discours à tous prix, depuis deux oboles jusqu'à cinquante dragmes. Quoi de plus sordide ?

In Cratylo pag. 384.

* τὴν πεντηκοντάδραχμον ἐπίδειξιν.

Id in Axioch. p. 366.

La fiction de Prodicus, dans laquelle il suppose que la Vertu & la Volupté, déguisées en femmes, se présentérent à Hercule, & tâchérent

à l'envi chacune de l'attirer à soi, a été justement louée par plusieurs Auteurs. Xénophon l'a exposée avec beaucoup d'étendue & d'ornement ; & cependant il dit qu'elle étoit bien plus longue & plus ornée dans l'Ecrit même que Prodicus avoit composé au sujet d'Hercule. Lucien l'a ingénieusement imitée.

Lib. 2. Memorab. pag. 737-740. Cic. Offic. lib. 1. n. 118.

Les Athéniens firent mourir notre Sophiste comme corrupteur de la Jeunesse. Il y a apparence qu'il fut accusé d'enseigner à ses Disciples l'irréligion.

LA RÉPUTATION de ces Sophistes ne se soutint pas lontems. J'ai fait voir, dans la vie de Socrate, comment ce grand homme, qui se crut obligé, en bon citoien, de détromper le Public à leur égard, réussit à les faire connoitre pour ce qu'ils étoient en leur ôtant le masque qui couvroit tous leurs défauts. Il les interrogeoit dans des conférences publiques, avec un air de simplicité & presque d'ignorance, qui cachoit un art infini, comme un homme qui cherchoit à s'instruire lui-même & à profiter de leurs lumiéres ; & les conduisant de proposition en proposition, dont ils ne prévoioient

prévoïoient pas la conclusion ni les suites, il les faisoit tomber dans des absurdités, qui rendoient sensibles & faisoient toucher au doigt la fausseté de leurs raisonnemens.

Deux choses principalement contribuérent à les faire tomber dans un décri presque général. Ils se donnoient pour des Orateurs parfaits, qui seuls possédoient le talent de la parole, & qui avoient porté l'Eloquence au plus haut degré où elle pût arriver. Ils se faisoient honneur de pouvoir parler sur le champ & sans aucune préparation sur quelque sujet qu'on leur proposât. Ils se vantoient de donner à leurs auditeurs telle impression qu'il leur plaisoit; [a] d'enseigner comment on pouvoit rendre bonne la plus mauvaise cause du monde; & [b] de faire paroitre, par la force du discours, les plus petites choses grandes, & les plus grandes petites. C'est ce que Platon dit de Gorgias & de Tisias. Ils étoient également prêts à soutenir

a Docere se profitebantur, arrogantibus sanè verbis, quemadmodum causa inferior (ita enim loquebantur) dicendo fieri superior posset. *In Brut. n.* 30.

b Τὰ σμικρὰ μεγάλα, καὶ τὰ μεγάλα σμικρὰ φαίνεσθαι ποιοῦσι διὰ ῥώμην λόγου. *In Phædro*, *pag.* 267.

se pour & le contre sur quelque matiére que ce fût. Ils ne comptoient le vrai pour rien dans leurs discours ; ils faisoient servir les tours de leur éloquence, non à prouver & à faire aimer la vérité, mais à un pur jeu d'esprit, & à donner au faux les couleurs du vrai, & au vrai celles du faux.

Le grand théatre où ils cherchoient à briller, étoient les Jeux Olympiques. Là, comme je l'ai déja dit, en présence d'un nombre infini d'auditeurs rassemblés de toutes les parties de la Gréce, ils étaloient avec affectation tout ce que l'éloquence a de plus pompeux. Peu attentifs à la solidité des choses, ils emploioient ce qu'il y a de plus éclatant & de plus capable d'éblouir, se proposant pour unique but de plaire à la multitude, & d'enlever ses suffrages. Et cela ne manquoit pas d'arriver, leurs discours étant suivis d'un applaudissement général. On sent bien, sans que je le marque, où une telle affectation pouvoit les mener, & combien elle étoit propre à ruiner le goût de la bonne & saine éloquence.

C'est ce que Socrate ne cessoit de

représenter aux Athéniens, comme on le voit dans plusieurs Dialogues où Platon le fait parler sur ce sujet. Car il ne faut pas s'imaginer, quand il attaque & décrie la Rhétorique, comme il le fait souvent, que ce soit à la bonne & véritable Rhétorique qu'il en veuille. Il en faisoit tout le cas qu'elle mérite, mais il ne pouvoit souffrir l'abus indigne qu'en faisoient les Sophistes, ni applaudir avec la multitude ignorante à des discours qui n'avoient nulle solidité & nulle beauté réelle. Car, au lieu que l'Eloquence, comme une Reine majestueuse, a des ornemens pompeux & éclatans, propres à relever sa dignité, mais qui n'ont rien d'affecté, & ne sortent jamais du naturel : les Sophistes lui prétoient une parure étrangére, molle, efféminée, comme à une Courtisane, qui tire toutes ses graces du fard, qui n'a qu'une beauté empruntée, & qui sait tout au plus charmer les oreilles par le son d'une voix douce & mélodieuse. C'est l'idée que nous donnent, conformément à Socrate, Quintilien & S. Jérôme de l'éloquence des Sophistes, & je ne crains point qu'on me fache mauvais

Quintil. lib. 5. cap. 13. gré de raporter ici leurs propres termes. *Quapropter eloquentiam, licet hanc (ut ſentio enim dicam) libidinoſam reſupina voluptate auditoria probent, nullam eſſe exiſtimabo, quæ ne minimum quidem in ſe indicium maſculini & incorrupti, ne dicam gravis & ſancti viri, oſtendet... Quaſi ad Athenæum & ad auditoria convenitur, ut plauſus circumſtantium ſuſcitentur, ut oratio Rhetoricæ artis fucata mendacio, quaſi quædam meretricula procedat in publicum, non tam erudituræ populos, quàm favorem populi quæſitura, & in modum pſalterii & tibiæ dulce canentis ſenſus demulceat audientium.* Les perſonnes de bon ſens, averties par les fréquentes remontrances de Socrate, ſentirent bientôt le faux de cette éloquence, & rabattirent beaucoup de l'eſtime qu'ils avoient conçue pour les Sophiſtes.

S. Hieron. Præf. in lib. 3. Comment. ad Galat.

Une ſeconde raiſon acheva de les décrier : ce furent les défauts & les vices qu'on remarqua dans leur conduite. Ils étoient fiers, arrogans, orgueilleux, pleins de mépris pour les autres, & d'eſtime pour eux-mêmes. Ils ſe vantoient d'être les ſeuls qui entendiſſent & qui fuſſent en état de

bien enseigner aux jeunes gens les préceptes de la Rhétorique & de la Philosophie. Ils promettoient aux parens, avec un air d'assurance ou plutôt d'impudence, de réformer parfaitement les mœurs corrompues de leurs enfans, & de leur donner en peu de tems toutes les connoissances nécessaires pour remplir les plus importantes places de l'Etat.

Ils ne faisoient pas tout cela gratuitement, & ne se piquoient pas de générosité. Leur défaut dominant étoit l'avarice, & un desir insatiable d'amasser des richesses. On pourroit leur appliquer un bon mot, dit à l'occasion * d'Apollone Philosophe Stoïcien, *Lucian.* que l'Empereur Antonin fit venir d'Orient pour être Précepteur de Marc Auréle qu'il avoit adopté. Il amena avec lui à Rome plusieurs autres Philosophes, tous Argonautes, disoit un Cynique de ce tems-là, & bien dis- *Démonax.*

* *C'est ce même Apollone, qui étant arrivé à Rome, refusa d'aller au Palais, disant que c'étoit au Disciple à venir trouver son Maître. Antonin ne fit que rire de la sotte fierté & du travers d'esprit bizarre de ce Stoïcien, qui avoit bien voulu venir d'Orient à Rome, & qui étant à Rome ne vouloit pas aller de sa maison jusqu'au Palais, & il laissa aller M. Auréle l'écouter chez lui. Ce Prince continua d'y aller recevoir ses leçons, même depuis qu'il fut élevé à la dignité Impériale.*

posés à chercher la toison d'or. Les Sophistes vendoient bien cher leurs leçons ; & comme ils avoient trouvé le moien d'amorcer les parens par de magnifiques promesses, & qu'on étoit infatué de leur savoir & de leur mérite, ils les rançonnoient hardiment, & mettoient à profit le vif desir qu'ils témoignoient de bien élever leurs enfans. Protagore [a] prenoit de ses Disciples pour leur apprendre la Rhétorique cent mines ou dix milles dragmes, c'est-à-dire cinq mille livres. Gorgias, au raport de Diodore de Sicile & de Suidas, exigeoit la même somme. Il en couta autant à Démosthéne pour recevoir les leçons du Rhéteur Isée.

Diod. l. 12. Pag. 106.

Plut. in Isæo.

Le parfait désintéressement de Socrate qui étoit sans héritage & sans revenu, faisoit encore sentir davantage, par le contraste, la sordide avidité des Sophistes, & étoit une censure continuelle de leur conduite, plus forte que tous les reproches les plus vifs qu'il auroit pu leur faire.

Malgré ces défauts, qui étoient personnels à plusieurs d'entr'eux, car

a A Protagora decem millibus denariorum didicisse artem quam edidit, Evathlus dicitur. *Quintil. lib. 3. cap. 1.*

quelques-uns s'en ſauvérent, il faut reconnoitre que les Sophiſtes ont rendu de grands ſervices au Public pour l'avancement des Sciences, dont ils furent comme les dépoſitaires pendant la durée de pluſieurs ſiécles.

Pluſieurs villes de la Gréce & de l'Aſie, où l'on alloit de différens pays puiſer comme dans la ſource toutes les ſciences, ont fourni dans tous les tems des Sophiſtes d'une grande réputation. Pour abréger & finir cet Article, je ne parlerai que d'un ſeul de ces Sophiſtes : c'eſt le célébre Libanius.

LIBANIUS étoit né d'une bonne famille d'Antioche. Il étudia à Athénes, où il paſſa environ quatre ans. Il y fut nommé par le Proconſul pour enſeigner la Rhétorique à l'âge de vingt-cinq ans : mais cette nomination n'eut pas de lieu. Il étoit très zélé partiſan & défenſeur du paganiſme, ce qui le fit dans la ſuite particuliérement conſidérer par Julien l'Apoſtat. Il s'acquit beaucoup d'eſtime par ſon eſprit & par ſon éloquence.

Lib. in vitâ ſua.

AN. J.C. 33[illegible]

Il ſe diſtingua principalement à Conſtantinople & à Antioche. Il profeſſa dans la premiére de ces deux

villes pendant quelques années à différentes reprises. C'est là qu'il forma une liaison particuliére avec S. Basile. Ce Saint, avant que d'aller à Athénes, passa à Constantinople : & comme cette ville fleurissoit alors par un grand nombre de Sophistes & de Philosophes très excellens, la vivacité & la vaste étendue de son esprit lui fit enlever en peu de tems ce qu'ils avoient de meilleur. Libanius, dont il paroit qu'il s'étoit rendu le disciple, le respectoit déja tout jeune qu'il étoit, à cause de la gravité de ses mœurs digne de la sagesse des vieillards : ce qu'il admiroit d'autant plus, dit-il, qu'il vivoit dans une ville où tous les attraits de la volupté se trouvoient en abondance. Quand il eut appris que ce Saint, malgré sa grande réputation, avoit pris le parti de la retraite, il ne put, tout payen qu'il étoit, ne point admirer une action si généreuse, qui égaloit tout ce que ses Philosophes avoient jamais fait de plus grand. Dans toutes les Lettres que lui écrit saint Basile, on voit l'estime singuliére qu'il faisoit de ses Ouvrages, & la tendresse qu'il avoit pour sa personne. Il lui adressoit tous les

S. Greg. Naz. orat. 20. p. 325.
AN. J.C. 351.
Epist. Liban.

les jeunes gens de Cappadoce qui avoient dessein de s'avancer dans l'éloquence, comme au plus habile Maître de Rhétorique qui fût alors; & ils en étoient reçus avec une distinction particuliére. A l'occasion de l'un de ces jeunes gens qui étoit mal partagé du côté des biens de la fortune, Libanius dit une chose qui doit lui faire beaucoup d'honneur : c'est qu'il ne considéroit point dans ses Disciples les richesses, mais la bonne volonté; que s'il trouvoit un jeune homme pauvre, qui montrât un grand desir d'apprendre, il le préféroit sans hésiter à tous les plus riches; & [a] qu'il étoit fort content, lorsque ceux qui ne pouvoient rien donner, étoient avides de recevoir. Il ajoute qu'il n'avoit pas eu le bonheur de rencontrer de tels Maîtres. En effet, le desintéressement n'étoit pas la vertu des Sophistes. Ceux qui sont chargés de la profession d'enseigner, savent qu'ordinairement le fonds le plus fertile en mérite est la pauvreté.

Il écrit à Thémistius, célébre Sophiste que ses talens & sa sagesse élevérent aux premiéres charges de l'E-

[a] Α᾽ρκεῖ τῳ μὴ δυναμένῳ δοῦναι, τὸ βουληθῆναι λαβεῖν.

tat, d'une maniére qui mor
Libanius avoit de la noblesse
timent, & qu'il étoit touch
mour du bien public. » Je
» félicite point, lui dit-il, sur
» le gouvernement de la Vill
» été donné, mais je félicite
» sur le choix qu'elle a fait c
» personne pour cette importa
» ce. Vous n'avez pas besoin
» velles dignités, mais elle
» besoin d'avoir un Gouvern
» que vous. «

Il seroit à souhaiter que L
eût été aussi irrépréhensible p
mœurs, qu'estimable pour so
ctére d'esprit, & pour son él
ce. On lui a reproché aussi d'êt
plein d'estime pour lui-même,
grand admirateur de ses propr
vrages. Cela doit moins étonn
pourroit presque dire que la
étoit la vertu du paganisme.

Libanius passa les trente-cin
niéres années de sa vie à Anti
depuis l'an 354 jusques vers 390
professa la Rhétorique avec un
succès. Le Christianisme lui f
encore dans cette ville un il
disciple en la personne de saint

'foſtome. Sa mere, qui n'épar-
t rien pour le bien élever, l'en-
à l'école de Libanius, le plus ha-
& le plus renommé des Sophiſtes
enſeignoient alors à Antioche,
s'y former à l'éloquence ſous un
cellent Maître. Ses Ouvrages, qui
fait appeller *Bouche d'or*, atteſtent
ogrès qu'il y fit. Il fréquenta d'a-
le Barreau, plaida quelques cau-
& fit des Déclamations publi-
. Il en envoia une à Libanius,
étoit un éloge des Empereurs : &
nius, en l'en remerciant, lui dit
lui & pluſieurs perſonnes de Let-
à qui il l'avoit fait voir, l'avoient
ré. On aſſure que quelques amis
andant à ce Sophiſte qui étoit près
ourir, qui il vouloit avoir pour
eſſeur de ſa chaire, il répondit
eût choiſi notre Saint, ſi les
étiens ne le lui euſſent enlevé :
ſon Ecolier avoit bien d'autres
;.

il faut juger du Maître par ſes
'es, & de ſon mérite par leur ré-
tion, les deux Diſciples de Li-
us que je viens de citer, quand
eroient les ſeuls, devroient lui
un grand honneur. En effet il

Iſid. Pelus. lib. 2. Ep. 42.

Sozom. lib. 8 cap. 2.

Déclamations, & en Lett
ses Ouvrages, les Lettres c
été le plus estimé.

Fin de la II. Partie du



TABLE
DU ONZIÉME VOLUME.
SECONDE PARTIE.

SUITE DU LIVRE VINGT-TROISIÉME.

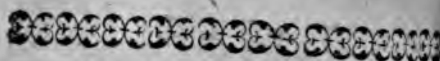
AVANT-PROPOS.



LIVRE VINGT-QUATRIÉME.

Fin de la Table de la seconde Partie du Tome XI.

De l'Imprimerie de QUILLAU, 1769.

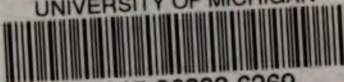


APPROBATION.

J'AI lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le onziéme Volume de l'*Histoire Ancienne* de M. Rollin, dans lequel je n'ai rien trouvé qui en puisse empécher l'impression. A Paris, ce 14. Décembre 1736.

SECOUSSE.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06300 6269

